

28569

HENRI ARDEL

FAIBLESSE



PARIS
LIBRAIRIE PLON

M. CM. XXXII

26° mille

p

20

FAIBLESSE

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

*Le Rêve de Suzy. 78 ^e édition.....	Un vol. in-16.
*Cœur de sceptique. 100 ^e édition.....	Un vol. in-16.
<i>(Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Montyon.)</i>	
*Rêve blanc. 68 ^e édition.....	Un vol. in-16.
*Mon Cousin Guy. 181 ^e édition.....	Un vol. in-16.
*Renée Orlis. 90 ^e édition.....	Un vol. in-16.
*Un Conte bleu. 54 ^e édition.....	Un vol. in-16.
*L'Heure décisive. 64 ^e édition.....	Un vol. in-16.
*Seule. 126 ^e édition.....	Un vol. in-16.
*Au Retour. 65 ^e édition.....	Un vol. in-16.
*Tout arrive. 68 ^e édition.....	Un vol. in-16.
*Il faut marier Jean! 90 ^e édition.....	Un vol. in-16.
*L'Été de Guillemette. 70 ^e édition.....	Un vol. in-16.
*Le Mal d'aimer. 125 ^e édition.....	Un vol. in-16.
*Les Vacances de la famille Bryce. 30 ^e mille.....	Un vol. in-16.
L'Étreinte du passé, 108 ^e édition.....	Un vol. in-16.
La Nuit tombe. 106 ^e édition.....	Un vol. in-16.
L'Absence. 66 ^e édition.....	Un vol. in-16.
La Faute d'autrui. 67 ^e édition.....	Un vol. in-16.
L'Aube. 93 ^e édition.....	Un vol. in-16.
Le Chemin qui descend. 92 ^e édition.....	Un vol. in-16.
Le Feu sous la cendre. 108 ^e édition.....	Un vol. in-16.
L'Appel souverain. 86 ^e édition.....	Un vol. in-16.
L'Imprudente aventure. 94 ^e édition.....	Un vol. in-16.
Les Ames closes. 96 ^e édition.....	Un vol. in-16.
Ève et le serpent. 34 ^e mille.....	Un vol. in-16.

L'astérisque souligné indique les volumes écrits spécialement pour les jeunes filles, l'astérisque simple ceux pouvant être mis entre toutes les mains.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1932.

HENRI ARDEL

28569

FAIBLESSE

B 341 496

191804



DONATIA

MATILDA & MIHAIL MORA

PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

840-31

1956

1961

L

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI
Cota 28569
Invenț 191804

B.C.U. Bucuresti

C191804

AC 365/06

Copyright 1932 by Librairie Plon.
Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

FAIBLESSE

Martine Mora
1924
Prucal

PREMIÈRE PARTIE

I

Vaguement, Roseline entendit un coup frappé à la porte de sa chambre ; et, dans un demi-sommeil, murmura d'instinct :

— Entrez.

Le bruit du bouton qui tournait, de la porte qui s'entr'ouvrait la réveilla tout à fait et elle ouvrit les yeux, recouvrant pleine conscience de la réalité — de la dure réalité qui, soudain, s'était faite pour elle si cruelle trois mois plus tôt. Chaque matin, c'était là un instant dont la blessure ne s'apaisait pas, si familier qu'il lui fût devenu.

La première impression lui demeurait vivace qu'elle avait fait un cauchemar dont elle s'éveillait ; que, près d'elle, l'attirant sous son baiser, elle allait retrouver le jeune mari, follement épris, par qui elle se laissait adorer, —

rendant d'ailleurs amour pour amour. A eux deux, ils n'avaient pas même cinquante ans.

Eh bien, non ! elle n'avait pas rêvé le terrible et stupide accident qui, tout à coup, brutalement, l'avait faite veuve dans « l'Alpe homicide » où, si joyeux, ils étaient partis pour une quinzaine, rejoindre des amis, au temps des sports d'hiver.

Quand elle insistait si fort pour que Lui consentît à cette petite fugue qu'il jugeait un peu déraisonnable, pouvait-elle prévoir que les beaux sommets vierges enserraient la mort... Que, sur lui, s'abattrait le fracas d'une avalanche, au cours de l'ascension qu'il avait voulue, contre l'avis des guides, c'est vrai, mais qui tentait sa jeunesse aventureuse justement par la saveur d'un danger, auquel il ne croyait pas.

Ni elle non plus. Autrement l'eût-elle laissé partir !... Mais elle était tout à fait rassurée par sa tranquillité confiante, la connaissance de son sang-froid, et son adresse, son habitude des excursions audacieuses en montagne.

Elle avait compté sans la chute soudaine de neiges et de pierres qui avait fait chanceler le solide garçon qu'était son beau jeune mari, le jetant contre les rocs dissimulés sous le velours immaculé de l'espace, brisant en quelques instants l'ardente vie qui bondissait en lui... Et c'était pour elle une souffrance de plus, la pensée qu'il avait consenti à ce séjour à Saint-Moritz, sur-

tout pour satisfaire le désir qu'elle en avait.

Mais lui avait-il jamais refusé quelque chose du jour où il l'avait connue et pendant leurs quatorze mois d'union qui, pour tous deux, avaient été un rêve enivré, continuant pour Roseline sa vie d'enfant gâtée.

En effet, orpheline de mère, elle avait toujours été pour son père, le général de Bryonne, une petite souveraine, grâce à qui il oubliait la solitude de sa vie. Car veuf bien jeune, il n'avait jamais voulu reconstituer son foyer, dominé par le désir de faire à son enfant une jeunesse infiniment heureuse pour que, dans la mesure du possible, elle ne souffrît pas de l'absence maternelle. Il l'avait mariée ainsi qu'elle semblait le souhaiter pour son bonheur. Et puis comme si une mystérieuse volonté eût alors jugé sa tâche remplie, une mauvaise grippe l'avait abattu et emporté, peu après le mariage.

Pour Roseline, ce jour-là, s'était brisée sa confiance juvénile en l'avenir. Confiance que n'avait su lui rendre l'amour de son mari. Cependant, rien ne pouvait lui faire pressentir qu'un jour était proche où, à l'étranger, dans la chambre d'hôtel où ils venaient de passer de si douces nuits, elle se verrait ramener inerte, sur une civière, l'homme qui était devenu toute sa vie...

.
La femme de chambre était entrée, apportant le plateau du déjeuner. Près de la théière, étaient posées des lettres.

— Le courrier de Madame, dit-elle indiquant les enveloppes et elle écarta les rideaux de la fenêtre.

Un clair soleil d'avril entra d'un jet, tombé du ciel délicatement bleu, sur la jeune verdure. La brise, derrière les vitres, balançait les pousses nouvelles, les feuilles fraîches écloses, les rameaux vivifiés. Roseline, d'un geste indifférent, se souleva un peu sur l'oreiller et la glace qui faisait face au lit en pied — trop grand pour sa forme mince, où seule désormais, elle devait dormir — refléta la petite tête aux cheveux courts, naturellement bouclés, qui accentuaient le caractère juvénile du délicat visage, d'une fraîcheur de bébé. Mais les yeux candides et caressants, jadis rieurs autant que la bouche faite pour le baiser, les yeux avaient maintenant une expression de gravité craintive, comme épouvantés encore de ce qu'ils avaient vu soudain.

Son bras nu dans la manche large ourlée de dentelle, elle avait écarté les diverses enveloppes, tandis que la femme de chambre circulait à travers la pièce, mettant au pied du lit, les mules, le kimono de soie blanche brodé de chrysanthèmes et de longs ibis noirs.

Il y avait trois lettres. Sur l'une, le timbre de Corse, et aucun plaisir n'éclaira le jeune visage. Au contraire, l'expression s'en fit anxieuse pour murmurer :

— Pourvu que mes beaux-parents ne me réclament pas à Casella ! Comment ferai-je

pour éviter ce séjour près d'eux, qui sans Hubert m'épouvanterait. Déjà, lui présent, je ne songeais qu'à m'enfuir, bien loin de ma terrible belle-mère !

Et, toute, l'étreignait le souvenir des quelques jours passés dans l'île de Beauté, au domaine de Casella, à la fin de leur voyage de noces. Là, pour la première fois, elle avait dû affronter l'impérieuse humeur de sa belle-mère, la comtesse de Morgane, la belle Corse, froidement volontaire, dont les décisions ressemblaient à des arrêts, devant lesquels devaient s'incliner, subjugués bon gré mal gré, et son mari qu'elle entourait d'une adoration jalouse, ses deux fils et surtout la plus jeune de ses filles, la douce et dévouée Marie-Pia dont elle avait fait sa « chose », littéralement. L'aînée, Colomba, était moins docile, consciencieuse que, très intelligente, elle assumait de grosses charges dans l'administration du domaine ; la souriante légèreté de son père le rendant incapable de mener à bien une lourde tâche.

Le seul des Morgane dont Roseline eût conservé un sympathique souvenir — encore qu'il lui eût paru un peu « intimidant », c'était le frère aîné de son mari, René, — « Renato », comme tous l'appelaient à l'exemple de la mère, — qu'elle avait vu à son passage à Rome où il était pour quelques mois ; afin d'y étudier sa vocation religieuse, avait-elle entendu raconter entre les

branches. Oh ! non ! elle ne souhaitait pas, même pour quelques semaines, se retrouver dans ce milieu si différent du sien, où, toute dépaysée, plus encore elle sentirait sa mortelle solitude.

Voyant que Roseline ne se préoccupait pas du déjeuner qui froidissait près d'elle, la femme de chambre se permit d'intervenir ; discrète, elle fit remarquer :

— Le thé de Madame va être trop fort si Madame ne le prend pas.

— Oui, oui, fit Roseline distraite. Vous pouvez le verser.

Sans avoir ouvert la lettre de Corse, elle regardait la deuxième enveloppe et une expression craintive assombrissait plus encore son visage.

— Ah ! du notaire ! Et il ne semble pas m'envoyer le chèque que je lui ai demandé... Pourtant, j'ai bien besoin d'argent... Je n'en ai plus ! J'ai eu tant à dépenser, ces temps-ci ! Et justement, il faut que je commande mes costumes de printemps... Et puis, j'ai à payer les domestiques !

Tout en remuant sa cuiller dans la tasse, elle pensait cela ; et le sentiment de son isolement, de sa responsabilité nouvelle, s'abattait sur elle, lui voilant la clarté de soleil qui dansait à travers la chambre.

La lettre du notaire, non ouverte, était tombée auprès de celle de Corse ; et alors elle regarda la troisième enveloppe, un papier

bleuté, chiffré d'argent. Cette fois, le visage songeur se détendit :

— Ah ! un mot de Simone, quelque chose de bon, enfin ! Mais que me veut-elle ? pourvu qu'elle ne me décommande pas pour tantôt !

Elle déchira le papier, avec un désir enfantin de réconfort. Ce lui était si dur ces journées sans tendresse, à elle qui avait toujours vécu dans une atmosphère d'amour.

Simone Dartigues avait écrit : « Chérie, j'irai à trois heures, comme convenu, pour voir les modes de printemps, chez Sargent. En ce moment, il y a des amours de costumes et je n'ai plus rien à me mettre. Tu pourras en même temps regarder pour toi... Même dans le deuil, il y a des choses délicieuses... Ensuite, nous irons goûter... où tu voudras ! Chez le nouveau Rumpelmeyer, par exemple. Soit encore au Pré Catelan où je dois reprendre les enfants avec leur *nurse*. Entendu, n'est-ce pas ? mon trésor. Là-dessus, baisers très tendres de ta Simone. »

Les lignes griffonnées en hâte, — à en juger par l'écriture, avaient pénétré le cœur de Roseline comme une bienfaisante rosée. Un instant, elle avait oublié les deux autres lettres abandonnées sur le drap ; et, avec une sorte d'allègement, elle relisait le petit billet qui lui apportait le parfum d'une affection jusqu'alors très fidèle.

Enfin le laissant retomber, elle marmotta :

— Il faut pourtant que je voie ce que me veut ce notaire de malheur... Simone me parle d'acheter mes costumes de printemps, c'est très bien... Mais je n'ai plus d'argent, et si M^e Aurel ne m'en fournit pas, bien vite, que ferai-je !... Maintenant Hubert n'est plus là pour m'en donner, dès que j'en ai besoin !...

Lui et elle étaient, en somme, deux enfants sans fortune, quand ils s'étaient mariés, également insouciants des préoccupations d'argent, dans leur confiance de l'avenir... Lui ne redoutant les risques ni dans les affaires, ni dans les excursions qui le tentaient ; et, sans crainte, il avait placé presque tout leur avoir dans l'affaire d'automobiles où il était intéressé et voyait un gros bénéfice immédiat à réaliser. Tout de suite, en sa jeunesse, il voulait être riche... Et puis soudain, la terrible avalanche l'avait abattu à tout jamais, en pleine force, en plein espoir, ironiquement sûr de lui...

La femme de chambre, prête à emporter le plateau, annonçait :

— L'eau chaude de Madame l'attend dans le cabinet de toilette.

— Merci. J'y vais.

— Madame n'a pas besoin de moi pour le moment.?

— Non. Tout à l'heure, je vous sonnerai.

La fille disparut et Roseline, d'un brusque élan, ouvrit la lettre d'affaires. Les nouvelles de Corse, elle les lirait à la dernière extrémité.

« Madame, veuillez m'excuser de n'avoir pas immédiatement répondu à votre demande. Mais je désirerais, d'abord, causer avec vous... Et le plus tôt possible, si j'en juge d'après votre souci d'une prompte réponse.

« La succession de M. votre mari est maintenant débrouillée et je souhaiterais vous entretenir de diverses résolutions qui paraissent s'imposer. Soyez donc assez bonne, je vous prie, pour passer à l'Étude dès que vous le pourrez et daignez agréer, madame, avec mes hommages, l'assurance de mes sentiments tout dévoués. »

Roseline rejeta la lettre et murmura :

— Ah ! je me doutais bien que la lettre de cet odieux homme de loi serait l'assurance de nouveaux tracas. Il ne m'envoie pas d'argent... Et que va-t-il encore m'apprendre ?

Une buée humide avait voilé l'étincelante lumière de ses yeux, mais d'un geste résolu elle sécha les larmes qui mouillaient les cils. Qu'étaient les ennuis d'argent après tout ce qu'elle avait enduré depuis plusieurs mois !

— Passer sans retard à l'étude ! Quand pourrai-je ?... Tantôt, je sors avec Simone ! Et je ne veux certes pas renoncer à ces quelques pauvres moments de détente... Ce matin, alors, il faudrait aller chez M^e Aurel...

Elle coula un coup d'œil vers la petite pendule de chevet.

— Neuf heures dix. En m'habillant tout

de suite, j'ai le temps de passer rue Taitbout avant le déjeuner.

Elle se dressa et alors aperçut de nouveau la lettre de Corse si mal reçue. Allons ! il fallait bien se résigner à en prendre connaissance. L'écriture qui rayait l'enveloppe était celle de son beau-père et elle en éprouva un instinctif allègement. Lui s'était montré charmant pour elle quand, seul de la famille, il était venu assister à son mariage ; Mme de Morgane ayant prétexté sa santé pour n'y pas paraître. La vérité est qu'elle ne pardonnait pas à son fils préféré Hubert, de se marier contre son gré, avec une fille de bonne famille, certes, mais à peu près sans dot ; de plus, une *continentale* qui le retiendrait en France ; cela, alors que, en Corse, il aurait trouvé aisément de brillants partis, précieux pour le domaine de Casella... Terre de famille léguée par un vieux parent quelques années plus tôt et qui, à la grande satisfaction de donna Lucia de Morgane, avait amené son mari à quitter la Bretagne pour une installation définitive en Corse. Jusqu'alors, il n'y faisait que des séjours passagers pour contenter l'impérieux désir de sa femme, fervente patriote, qui considérait la France comme une terre d'exil, subie par amour pour son mari...

Roseline lisait :

« Ma chère enfant, votre mère étant particulièrement fatiguée aujourd'hui, me prie

de la remplacer auprès de vous ; et je le fais bien volontiers, vous exprimant la demande qu'elle voulait vous adresser elle-même : Quand nous verrons-vous en Corse ? pour partager votre immense peine, qui, vous le savez, est nôtre aussi. Ensemble, nous regretterions votre cher mari ; et sa mère, si cruellement atteinte, trouverait, je suis sûr, une consolation à parler de lui avec vous, à posséder sa femme sous notre toit. »

Roseline interrompit sa lecture. Son visage était devenu presque dur. Que lui parlait-on de partager une peine qu'elle voulait porter seule ?... La partager avec une femme qui ne lui pardonnait pas l'amour souverain que son mari lui avait donné ?... Comment le vieux comte, éternel reflet de sa femme, ne le devinait-il pas ?... Comment avait-il pu écrire les lignes suivantes qui faisaient monter un jet de sang aux joues pâlies de Roseline : « Ainsi que votre mère, ma chère fille, tous nous espérons voir bientôt notre bien-aimé enfant reposer dans notre chapelle de famille, à Casella, où il dormirait, non plus chez des étrangers, mais parmi les siens, dans la terre de son pays, près du golfe qu'il aimait... sur le domaine même qui devra la prospérité au dévouement de son frère et de sa sœur... »

Un sursaut de révolte faisait bondir le cœur de Roseline et ses lèvres articulèrent frémissantes :

— Amener en Corse le corps d'Hubert,

alors que je vis en France!... Oh! cela, jamais! Où je suis, il sera mon Hubert! Sa mère a d'autres enfants, vivants!... Moi, je n'ai que lui, mort!... Ce qui a été *Lui* est à moi. Et je ne le donnerai pas!

Son émotion était si violente, qu'à peine elle comprenait le sens des dernières lignes lues machinalement :

« Venez nous trouver dès qu'il vous plaira, ma très chère fille. Si vous le souhaitez, Renato ira vous chercher à Marseille et vous amènera à Casella où nous sommes établis, — non plus à Ajaccio, — car il fallait ici la continuelle présence de Renato et de sa sœur; mon expérience de vieux parlementaire étant nulle quant à la surveillance des troupes, plantations, etc., etc..., toutes ces questions sur lesquelles étaient bien plus compétents Renato et Colomba que les choses de la campagne ont toujours intéressés... Aussi, sagement, je m'efface devant eux et occupe mes loisirs à suivre les remous, passionnés et passionnants, de la politique en Corse, puisque les électeurs de notre petit coin breton n'ont pas, jadis, renouvelé mon mandat à Paris.

« Venez, Roseline, voir le maquis en fleurs et respirer le parfum de notre île que le printemps embaume, sous le soleil qui rendra plus avenante notre modeste hospitalité... Car notre propriété de Casella n'a rien encore de la richesse du pays de Chanaan!

« Je vous baise les mains et vous transmets, ma chère enfant, les affections de tous, espérant votre prochaine visite dont, tout le premier, sera ravi

« votre père tout dévoué,

« Jean DE MORGANE. »

Que ce vieux gentilhomme breton, transplanté en Corse s'illusionnait donc en pensant que, si les circonstances ne l'y obligeaient, sa jeune belle-fille s'exilerait dans l'île où ne l'attirait même pas le souvenir de son mari qui était un vrai *continental* élevé à Paris et le goûtant à l'égal de son père lui-même, le vieux comte... Presque un sourire montait aux lèvres de Roseline devant la candeur de cette invitation. Rejetant la lettre, elle écarta la couverture et, résolue, mit les pieds sur une fourrure blanche, allongée devant le lit.

Ne fallait-il pas, hélas ! aller chez Me Aurel, sans retard ?

II

Ce M^e Aurel avait été l'ami du général de Bryonne qui, en matière de finances, se fût souvent bien trouvé d'écouter les conseils de son expérience. Mais Mathieu de Bryonne, qui était un brillant officier, jugeait autrui à la mesure de sa propre loyauté, et, de plus, professait un aristocratique dédain de l'argent qui ne l'entraînait pas à accroître sa mince fortune par des économies et des placements heureux.

M^e Aurel, lui, était un notaire nouveau modèle ; galant homme du monde, resté, malgré les années, amateur de jolies femmes, en tout bien, tout honneur. Car s'il avait été très fringant dans sa prime jeunesse, il s'était assagi en vieillissant ; et, désormais, il pouvait être tenu pour un mari de tout repos.

Tout de même, il ne lui déplaisait pas que ses clientes fussent séduisantes ; et, avec un sensible plaisir, il vit s'ouvrir la porte de son cabinet, devant Roseline, fraîche, élégante, jeune à miracle dans le crêpe de son deuil.

Il s'inclina et baisa la main tendue :

— Madame, je vous présente mes hommages et m'excuse de vous avoir imposé un dérangement. Je ne vous espérais pas si tôt!

— Vous m'avez écrit qu'il s'agissait de questions urgentes, dit-elle avec le fugitif sourire qui avait tant de charme. Alors j'en ai conclu qu'il me fallait passer chez vous, sans retard.

— C'était le plus raisonnable, en effet. Vous m'aviez écrit pour me demander de vous envoyer... *de nouveau...*

Ici, il avait eu un imperceptible arrêt qui soulignait ses derniers mots.

— ...de nouveau... des fonds. Mais il y avait à cela une difficulté très sérieuse...

— Vous n'en avez pas de disponibles, finit-elle levant vers lui de grands yeux d'enfant craintive, avec l'expression qui la faisait si touchante.

Avant de répondre, Félix Aurel eut encore une légère hésitation, comme s'il cherchait les mots qu'il devait dire.

— C'est exact, je n'ai pas, à votre compte, de disponibilités pour l'instant. Vous avez déjà touché le montant des dernières échéances; et il vous faut maintenant attendre les plus prochaines pour recevoir de l'argent liquide.

— Ah! fit-elle mordant sa lèvre qu'un imperceptible frémissement contractait un peu... C'est que, justement, j'en aurais eu grand besoin en ce moment. Tout est si cher aujourd'hui!

— C'est certain... Tous, nous sommes, pour l'heure, obligés à des économies...

Il hésitait un peu à poursuivre, troublé par le regard sceptique et anxieux qu'elle attachait sur lui. On eût dit qu'il devinait avec quelle ironie amère, elle entendait parler d'« économies nécessaires » cet homme plusieurs fois millionnaire.

De très bonne grâce, il se fût certes offert à aider dans son embarras cette cliente charmante tant il avait, désagréable, l'impression de jeter en ce moment, sur des épaules d'enfant, un fardeau qu'elles étaient incapables de porter. Mais toute offre d'assistance était impossible à formuler ; et il fallait bien que Roseline de Morgane soit éclairée sur sa situation. Tout bien disposé qu'il fût à l'égard des jolies femmes, il était esclave du devoir professionnel et il poursuivit amicalement :

— Chère madame, croyez que je suis navré d'être contraint d'aborder avec vous des questions aussi maussades. Soyez persuadée que, seuls, m'y amènent ma vieille camaraderie avec votre père et mon intérêt pour vous...

Roseline s'inclina d'un geste qui remerciait ; mais sa bouche demeura sans sourire. Son cœur battait très vite, étreint par l'intuition que les circonlocutions du notaire n'annonçaient rien de bon pour elle. Devant son silence, il continuait, dominé par la nécessité :

— Vous n'êtes pas sans avoir réfléchi que, par suite de la fatale disparition de votre

mari, votre situation financière s'est forcément modifiée. Il occupait dans la C^{ie} Ruby et Armington un poste qui lui était très rémunérateur ; et, de plus, il avait mis dans cette affaire d'autos qu'il estimait bonne, des capitaux importants — du moins quant à votre situation de « jeune ménage »... *Trop importants à mon avis, — qu'il n'avait d'ailleurs pas demandé... ; étant donné qu'il y avait placé même votre dot. Il pensait qu'elle y fructifierait vite et vous fournirait ainsi des revenus augmentés, très appréciables... Vous le saviez, n'est-ce pas?*

Sa voix était insistante.

— Oui, je le savais... Je me souviens qu'avant d'agir, Hubert m'avait demandé mon avis... Ce qui m'avait fait rire, le sachant bien plus compétent en affaires que moi qui n'y connais rien. Et je lui avais répondu de faire ce qu'il jugerait le meilleur.

— Oui... oui. Vous n'aviez pris conseil de personne... Pour ma part, cependant, j'aurais essayé de vous dissuader d'un projet qui était plutôt imprudent...

— Mais l'affaire est bonne!... Du moins Hubert la jugeait telle ; et, occupant dans la maison une position importante, tout le premier, il était à même d'être bien renseigné.

— Hum ! est-ce toujours une raison..., dit Me Aurel avec un scepticisme que sentit Rose-line et qui aviva son obscure anxiété. Évidemment, les autos Ruby-Armington ont été



très en faveur pendant ces derniers mois, surtout après leur succès au Salon d'Automne de l'année dernière, et, par suite, la Compagnie a pris une grande extension. C'est sans doute ce qui avait séduit votre mari. Mais le public est très changeant..., en quête de nouveau... et la concurrence guette toujours ceux qui réussissent...

Roseline se raidit pour interroger tranquillement :

— Vous avez eu de mauvais renseignements sur la situation de cette compagnie?

— Ah!... non... J'ai tout au plus entendu dire que les directeurs passaient pour un peu casse-cou et se laissaient griser par leur succès... Et c'est pourquoi j'ai regretté que votre fortune se trouvât aujourd'hui, par la force des choses, mêlée à la leur. J'aimerais mieux voir, plus sûrement placés, vos capitaux... Vous me permettez d'y penser pour vous! chère petite amie.

— Oh! oui, certes... Je vous en serais même bien reconnaissante, car je suis tout à fait ignorante dans les questions d'argent... Jamais père ni Hubert ne m'en parlaient, ni même n'en parlaient devant moi.

— Soit... Je comprends... Mais depuis que vous avez eu le malheur de perdre votre mari, force vous a bien été de vous initier un peu... puisque les circonstances vous obligeaient, sans doute, à modifier quelque peu votre train de vie.

De nouveau, Roseline ouvrit de larges yeux où il y avait presque de la stupeur :

— Mais je ne vois pas en quoi j'aurais pu le faire ! Hubert et moi, nous vivions, nous dépensions, comme tous les jeunes ménages de notre monde. Bien entendu, depuis mon deuil, je ne reçois plus... Donc mes frais de table sont insignifiants, d'autant que mes amis m'invitent beaucoup, sachant combien m'est affreuse la solitude des repas...

— Ce en quoi, ils ont bien raison... Et vous avez conservé tout votre personnel ? Votre même appartement ?... Votre auto ?...

A chaque question, Roseline avait répondu d'un signe de tête affirmatif ; et un peu impatiente, elle dit :

— Je ne pensais pas que je devais changer l'organisation de notre maison, telle que Hubert l'avait établie !...

— Même...

Encore une fois, Me Aurel avançait avec précaution, comme sur un terrain difficile.

— ...même malgré l'inévitable perturbation que doit amener, dans vos revenus, la disparition des gros émoluments de M. de Morgane, chez Armington ?

— Cela, oui, je ne le sais que trop !... Mais, n'est-ce pas, la Société doit continuer à me payer les dividendes qui correspondent aux capitaux que nous avons chez eux ?

— Bien entendu... Seulement... la valeur de ces dividendes peut varier. Et vous n'êtes

pas sans avoir entendu parler de la crise très grave que traversent, en ce moment, les affaires... Forcément les actionnaires de toutes les Sociétés en subissent, ou subiront, les dures conséquences... C'est-à-dire verront diminuer, plus ou moins, les dividendes dont vous parlez...

— Eh bien, alors?... quoi?... questionna Roseline si nettement que le notaire tressaillit. Je suis ruinée?

Son exclamation avait sonné pareille, tellement, à un cri de détresse effrayée que, de nouveau, Me Aurel eut vers elle un élan de compassion et souhaita coûte que coûte la rassurer. Il lui sourit, réconfortant :

— Ruinée?... Il ne s'agit pas de cela. Mais vous êtes trop intelligente pour ne pas comprendre qu'il vous faut, comme tout le monde... compter avec la passe difficile et vous comporter ainsi que l'auraient fait votre mari et votre père. Si vous avez des amis compétents dans les affaires de Bourse, ils vous renseigneront bien mieux que moi...

— Oui, fit-elle lentement, j'ai en effet des amis très compétents et très dévoués qui, sans nul doute, m'indiqueront comment passer la période difficile que vous me révélez... Une période passagère, n'est-ce pas?

Sa voix tremblait un peu. Et, de nouveau, il eut pitié d'elle, bien plus qu'elle ne pouvait s'imaginer ; car lui connaissait les bruits inquiétants qui couraient sur la situation

financière de la Société Ruby-Armington, très atteinte par ses relations avec l'Amérique. Puisqu'elle avait des amis initiés aux fluctuations de la Bourse, eux pourraient tenter de sauver l'avoir imprudemment aventuré par Hubert de Morgane. Et il répéta, après elle :

— Des difficultés passagères, c'est probable. La maison Ruby-Armington est très importante et ses directeurs ont la réputation d'avoir les reins solides. Donc, ne vous tourmentez sans raison évidente. Mais soyez très raisonnable dans l'établissement de votre budget, comme la prudence le conseillerait à n'importe qui... en ce moment.

Elle regarda Félix Aurel et eut un frêle sourire.

— Je ferai de mon mieux. Mais je suis plus raisonnable, je vous assure, que vous n'avez l'air de le croire. J'ai congédié le valet de chambre qui me demandait de l'augmentation... Et je voyais bien qu'il m'était impossible de satisfaire ses prétentions. S'il le faut, je renverrai le chauffeur et même, me déferai de l'auto, bien que je sache la conduire... Mais à Paris, c'est un peu difficile pour une femme... J'ai bien des choses à vendre, ce me semble, avant d'être réduite à la misère. Seulement, pour le moment, je voudrais régler les gages de la femme de chambre et de la cuisinière dont je suis contente. Puis le terme d'avril approche. C'est

pourquoi j'avais eu recours à vous, croyant que vous pouviez me fournir des fonds... Il m'en faut absolument... oh ! oui absolument ! vous le comprenez, maintenant... Pensez-y, je vous prie... Je suis prête à vendre ce qu'il faudra. Quoi?... je ne sais... Tout ce que je possède me paraît indispensable... Mais probablement, je me trompe...

Une sorte d'angoisse épouvantée changeait à ce point l'expression du visage de vingt ans, qu'une seconde, M^e Aurel eut l'impression d'avoir devant lui une autre Roseline de Morgane, une sœur aînée dont les traits portaient l'empreinte de la rude vie.

Et il répéta instinctivement, désireux de voir l'apaisement détendre le jeune visage contracté :

— Ne vous tourmentez pas ainsi, ma petite amie. Nous verrons à faire pour le mieux de façon à ne vous demander que des sacrifices strictement indispensables, si les circonstances le commandaient... Ce qui n'est pas prouvé du tout !

— Tant mieux ! fit-elle de sa douce voix que l'émotion assourdissait. D'ailleurs, il y aura toujours, pour moi, une solution très simple... Celle que je préférerais... Dépenser d'abord ce que j'ai, en continuant la vie que j'ai toujours menée...

— Bien !... Et ensuite?... quand tout sera dépensé ?

Elle le regarda.

— Ensuite?... Ah! ensuite, je verrai... Il se produit toujours des avalanches...

M^e Aurel eut un haussement d'épaules. Mais il avait senti tant de sincérité et de résolution dans l'accent de la jeune femme qu'un tressaillement troubla un instant son calme professionnel.

— Mon enfant, vous dites des folies indignes de vous, de votre père, de votre mari qui étaient de la même race, celle des gens qui n'ont peur de rien, même de la vie...

— Eux étaient des hommes, dit Roseline amèrement. Mon père, c'est exact, n'avait pas de fortune, mais son grade lui assurait des revenus dont il ne pouvait être privé... Mon mari avait la force résolue, l'énergie, la confiance audacieuse de la jeunesse qui ignore, en somme, les tracas d'argent...

La voix de Roseline se brisa une seconde :

— ...Il avait foi dans l'avenir, ayant si bien commencé... Il était sûr de réussir!... Moi, je ne suis qu'une femme qui... c'est honteux, mais c'est ainsi!... ne se sent pas le courage d'être pauvre, toute seule... Oh! être pauvre avec la perspective de toute une existence, une *longue!* existence difficile peut-être, c'est, pour ma faiblesse, une vision qui m'écrase... Car je ne saurais gagner de l'argent!... Personne ne me l'a appris!... J'ai toujours compté sur les autres, toujours été entourée de gens fortunés... Je ne suis qu'un inutile bibelot de luxe... Capable seulement

de dépenser de l'argent, non pas d'en acquérir !

Elle se tut brusquement. Des sanglots lui montaient à la gorge et, à aucun prix, elle ne devait se permettre la lâcheté de pleurer, devant cet étranger dont la discrète compassion, qu'elle devinait, cinglait son orgueil.

De nouveau, sentant son impuissance, il répétait d'un accent paternel :

— Ma chère petite, ne vous agitez pas ainsi, sans raison... Il ne s'agit nullement de « gagner de l'argent », comme vous dites, pour subvenir à vos besoins... Mais seulement de bien équilibrer votre budget, vous rendant compte du chiffre sur lequel il peut être établi. C'est une simple question de mise au point... Vous n'êtes pas seule... Tous vos amis sont autour de vous et prêts à vous aider si besoin en est...

Roseline eut encore un machinal geste de remerciement. Un découragement éperdu la glaçait, et les paroles de M^e Aurel glissaient sur sa détresse sans pouvoir la réchauffer. Depuis son veuvage, déjà, elle avait pu constater dans quelle mesure il faut compter sur les amis, surtout s'ils sont heureux ; et elle pensait à ce qu'eût éprouvé la richissime M^{me} Aurel, s'il lui avait été brusquement imposé les restrictions que son mari acceptait si facilement pour la fille isolée du général de Bryonne.

Alors, elle se leva, dévorée par la soif d'être seule pour ne plus se contraindre. Mais très

femme du monde, elle parvenait maintenant à sourire, disant d'un ton d'excuse :

— Je suis confuse de vous avoir fait perdre ainsi votre temps ! Merci d'avoir bien voulu écouter mes lamentations... J'ai été un peu désarçonnée de prime abord par vos révélations auxquelles je ne m'attendais pas. Maintenant, je vais, j'espère, m'habituer aux nouveaux horizons que vous m'avez ouverts. En effet, il vaut beaucoup mieux que je sois renseignée sur ma situation actuelle. Au revoir... Ne m'abandonnez pas trop et souvenez-vous qu'à l'heure présente, j'aurais grand besoin d'argent... De mon côté, je vais chercher à m'en procurer... quoique j'ignore comment !

Félix Aurel, lui, dans son expérience, savait bien qu'une femme délicieuse comme Roseline de Morgane a toujours moyen de trouver de l'argent... Mais vraiment, pour elle, il n'acceptait pas certains de ces moyens ; et avec des phrases encourageantes, il la reconduisit au seuil de l'étude, maintenant déserte car midi avait sonné. Il lui baisa la main, comme à son arrivée. Elle balbutia encore un faible « merci ». Et le heurt de la porte résonna derrière elle.

Enfin ! Enfin ! elle pouvait laisser tomber son masque !

Tout bas, elle murmura :

— Mon Dieu ! mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir, si cet homme a dit vrai !

Toute, elle tremblait tandis qu'elle descendait les marches, avec la sensation qu'un choc brutal venait de l'atteindre peut-être mortellement ; la laissant si étourdie que, éperdue, elle appelait en son âme :

— Hubert!... mon Hubert! viens à mon secours!... Sans toi, je n'ai plus de force! Il est impossible que, même de la tombe, tu ne puisses protéger ta toute petite qui t'aimait tant!...

Mais un pas s'entendait, venant d'un étage supérieur. Elle eut si peur d'être surprise ainsi désemparée que ses yeux se séchèrent. Vite, elle passa les doigts sur ses joues humides, ouvrit la porte du vestibule et se trouva dehors, enveloppée par la fête du midi printanier.

III

— Ah! Ah! Linette, c'est toi aujourd'hui qui es en retard! lança gaiement Simone quand Roseline entra dans le salon d'essayage où son amie, devant la psyché, surveillait les doigts experts de la jeune fille à genoux devant elle.

— Viens m'embrasser, mon chéri. Je ne puis aller à toi. Je suis la proie de Mlle Sylvie qui fulminerait si je bougeais.

Mlle Sylvie se mit à rire mais, imperturbable, continua de piquer les épingles qu'exigeaient quelques retouches, suivies par les yeux attentifs de Simone.

A travers la petite pièce, Roseline avançait. Que de fois, jadis, elle était entrée dans ce même salon et s'était vue, elle aussi, devant la haute glace, les épaules nues sous le ruban de l'épaulette. Que ce passé lui apparaissait, ensemble, si proche et si lointain!...

Avec un baiser rapide, elle disait :

— Je regrette, Simone de t'avoir fait attendre mais j'ai été mise en retard par une séance chez mon notaire et je ne suis rentrée déjeuner qu'à une heure passée.

— Ma pauvre chérie... Il devait mourir de faim ton notaire !... Et toi aussi. Mais pour moi, cela n'avait aucune importance, que tu ne te sois pas trouvée ici, pour trois heures. J'ai commencé à essayer en t'attendant. Mademoiselle Sylvie, ne trouvez-vous pas que la jupe pourrait être plus collante?... suivre plus étroitement la ligne du corps?... Oui, comme cela... Ce serait mieux...

Et la petite main chargée de bagues tendait aussi l'étoffe qui voilait indiscretement la forme souple.

— Tu ne trouves pas, Line, que j'ai raison ?

La jeune femme eut une réponse distraite. En rafales, les souvenirs montaient dans son cœur, devant le décor qui, jadis, lui était si familier. Aux jours heureux, comme son amie, elle avait été absorbée toute par les soucis de sa coquetterie ; et avec la sensation d'une douleur aiguë, pareille à la blessure soudaine d'une flèche, elle se rappelait la fin d'après-midi où, quelques mois plus tôt, elle se trouvait dans cette même pièce avec Hubert dont elle voulait l'avis sur la robe commandée pour un souper de réveillon. A peine deux semaines avant qu'il fût tué...

Était-elle encore la femme qui, si joyeuse, regardait dans la psyché sa mince silhouette ; toute rose de plaisir parce que, plus expressif que toute parole, le regard de son mari, ardemment posé sur elle, lui murmurait com-

bien il était fier qu'elle pût être à ce point exquise ; elle, son bien précieux...

— N'est-ce pas, Line, que c'est bien mieux ainsi?... s'exclama Simone satisfaite. Pourquoi, tu ne me donnes pas ton avis? Tu restes muette autant qu'un poisson. Sûrement, tu penses à ton notaire, pour avoir cette mine grave!

Simone ne croyait pas dire si juste! Oh! oui, jusqu'à la hantise, elle pensait à sa conversation imprévue avec M^e Aurel. Et l'accent indéfinissable, elle avoua :

— C'est vrai... Nous avonseu à parler de questions préoccupantes pour moi.

— Il t'a remis ce... ce que tu lui avais demandé? questionna Simone étourdiment.

— Non, pas ce matin... Ce ne lui était pas possible, paraît-il.

— Ah! ces hommes de loi!... Ils font des embarras pour les choses les plus simples et parlent en oracles!

— Des choses très simples, en effet, répéta Roseline du même accent.

Elle ne poursuivit pas, et d'un coup d'œil désigna l'essayeuse à Simone qui, aussitôt, regretta d'avoir oublié cette présence étrangère et, changeant de ton, reprit, tournée vers la jeune fille :

— Je suis très contente de ma robe. Je vous remercie mademoiselle. Vous serez aimable de me la faire livrer le plus vite possible. Sans quoi, j'en serai réduite au costume som-

naire du petit saint Jean. Maintenant, montrez donc à Mme de Morgane, les délicieuses toilettes de deuil qui lui iraient si bien... Celles que j'ai vues, mardi, après mon premier essayage...

Roseline secoua la tête, avec un geste de refus.

— En ce moment, je n'ai besoin de rien. Ne vous dérangez pas pour moi, mademoiselle.

— Mais, madame, la vue ne coûte rien, protesta la jeune fille empressée. Peut-être vous laisserez-vous tenter par nos jolis costumes de printemps...

Et elle disparut, un peu surprise de l'attitude de Roseline qu'elle avait toujours connue aussi empressée que Simone à varier ses toilettes. Mme Dartigues aussi était désorientée par la réponse de son amie ; et, sans réfléchir, elle jeta drôlement son exclamation familière :

— Vois-tu, ces robes sont *données!*... Laisse-toi tenter, crois-moi, mon chéri... Elles semblent faites pour toi !... tiens, regarde-les !

Mlle Sylvie, en effet, reparaisait et étalait sur un canapé les corsages flous, les jupes vaporeuses, tous les chiffons séduisants que, autrefois, Roseline n'eût, sans doute, pas hésité à s'offrir. Hubert aimait tant qu'elle fût élégante !

— Je vais faire passer à un de nos mannequins plusieurs de ces robes, insista Mlle Sylvie. Ainsi, vous vous rendrez mieux compte.

— Je vous remercie, mademoiselle. C'est inutile... Je ne désire rien commander aujourd'hui... Ce sera pour plus tard. Je porte encore ma première robe de deuil. Simone, puisque tu as fini, nous pourrions partir? Il est déjà plus de quatre heures... Et pour goûter, si tu le désires...

— Bien sûr, je le désire!... Je n'en puis plus d'être restée debout un pareil temps! Filons vite au Pré Catelan, veux-tu? Je dois y reprendre Lilette que j'y ai déposée avec Miss. Mademoiselle Sylvie, au revoir. Nous reviendrons. Je vous ramènerai Mme de Morgane, un jour où elle sera moins en veine de sagesse farouche, plus accessible à la tentation!

L'essayeuse, souriante, les accompagna. A la porte, elles se heurtèrent à une jeune femme infiniment chic qui arrivait; une amie commune appartenant, elle, à ce monde des privilégiés que Roseline trouvait en ce moment si pénible de coudoyer. Trop fort, elle sentait que sa place n'y était plus. Sa conversation avec M^e Aurel lui avait, sans merci, fait comprendre que sa situation changée, un abîme désormais l'en séparait. Après quelques mots pour répondre aux paroles banalement apitoyées de la jeune femme, elle la laissa papoter un instant avec Simone de plus en plus déroutée par son mutisme grave. Puis toutes deux sortirent de la maison de couture et montèrent dans l'auto. Alors, aussitôt,

Simone interrogea, levant ses yeux clairs vers son amie :

— Chérie, qu'est-ce que tu as? Maintenant nous sommes seules!... Explique-moi ce que t'a donc raconté ton notaire pour te rendre plus triste encore que d'ordinaire, avec un pauvre petit air désabusé qui me fait peine pour toi!

Roseline hésita à parler. Tout à coup, elle avait l'impression d'être loin de la rieuse Simone dont rien n'avait jamais troublé la bienfaisante quiétude... Mais la jeune femme, câline, insistait :

— Pourquoi ne réponds-tu pas?... Dis, je veux savoir.

Et Roseline parla avec la soif de ne plus porter toute seule son fardeau.

Simone l'écoutait consternée, mais vite incrédule.

— Chérie, tu as dû mal comprendre Aurel! Ces notaires parlent un tel charabia pour nous autres... Toi, ruinée?... Allons donc! Il est impossible que Hubert qui se connaissait bien en affaires... et était très intelligent, ait fait de mauvais placements!

— Oh! si je pouvais te croire!... Mais cet Aurel était inquiétant... Il paraissait sans confiance sur la Société Ruby et il me recommandait l'économie avec une telle insistance!

— Bah! il faisait son métier de vieux tabelion prudent. Mais toi et moi, nous raison-

nons à vide sur des questions qui nous sont tout à fait étrangères!... Le mieux, vois-tu, Line, c'est que tu causes avec mon agent de change de mari. Lui te renseignera et te dira ce qu'il en est... ce que tu dois faire... Ne te tourmente pas d'avance... Tu réfléchis trop, dès que tu es seule avec ta peine!... Aussi, je te préviens que je t'enlève à la Pilletière pour les vacances de Pâques qui, par chance, sont toutes proches. Cela te distraira un peu. Nous t'aimons tous très fort... Tu causeras à loisir avec Raymond qui prend dix jours de congé... Tu joueras avec Lilette, tu pouponneras bébé... et moi, je te gâterai autant que je pourrai! C'est convenu!

Un souffle vivifiant avait passé sur le cœur de Roseline. Tendre, elle se pencha vers son amie et comme l'auto filait dans une allée solitaire du Bois, ses lèvres effleurèrent le jeune visage savamment embelli qui lui souriait. Avec effusion, elle murmura :

— Tu es bonne! ma Simone... Tu es vraiment la seule créature qui pense, en ce moment, à me faire du bien... Ton mari aussi est bien gentil pour moi!

— C'est tout naturel. Il était trop ami de ton mari pour ne pas s'intéresser à ce qui te concerne. A la Pilletière, vous causerez finances autant que vous le jugerez nécessaire, — quand je serai ailleurs!... Parce que, tu sais, les finances et moi... Je ne te demande pas de venir ce soir dîner, pour te remettre

tout de suite de ton émoi, en le lu racontant.

Je sais que tu fuis le monde et j'ai quelques personnes en plus de maman et de mon cher frère Gontran, ton admirateur ! toujours ravi d'être à Paris en rupture d'ambassade, ce qui trouble un peu le calme habituel de ma mère. Elle est effarée de le voir si désireux de s'amuser. Pourtant, elle le sait très maître de lui et bien pratique, sous ses dehors légers !... Je pense qu'il nous accompagnera dans la croisière que Raymond rumine pour cet été... Tu devrais venir aussi, Linette... Cela te changerait les idées !

Roseline eut ce frêle sourire, saupoudré d'amertume, qui, maintenant, errait si vite sur ses lèvres.

— Les croisières, c'est trop cher pour moi !

— Il y a toujours moyen de s'arranger. Tu en laisseras le soin, pour toi, à Raymond qui s'entend si bien à gagner de l'argent...

— D'ailleurs, je serai peut-être en Corse à ce moment...

— En Corse?... Qu'irais-tu y faire ? grand Dieu !... D'autant qu'il doit y régner une terrible chaleur en été !... Je croyais que tu n'étais guère attirée vers ta belle-famille...

— Aussi n'y partirais-je pas pour mon plaisir, mais seulement si je ne puis éviter d'obéir à l'impérieuse insistance de ma belle-mère qui voudrait, je le sais, que j'aie à vivre sous sa tutelle en Corse.

— Surtout, ne cède pas... Ce serait stupide et aggraverait ton malheur, ma pauvre chérie, protesta, indignée, Simone qui faisait toujours cela seul qui lui plaisait. Mais pourquoi cette insulaire imagine-t-elle de réclamer ta présence près d'elle que tu connais à peine et qui ne semblait guère te montrer grande sympathie?

Une expression de souffrance et de révolte durcit la bouche de Roseline.

— Parce que, je le devine bien ! ce serait, pour elle, le seul moyen d'avoir le corps d'Hubert qu'elle veut dans sa chapelle de famille à Casella, selon l'usage du pays, et que, restant en France, je ne lui abandonnerai jamais ! Ah ! non, jamais !

— Bien entendu !... — Et Simone embrassa son amie. — Laisse-la dire et ne fais qu'à ton gré... sans la brusquer. Même, écoute quelque chose... En ce moment, tes affaires ne sont pas arrangées... Peut-être, pour faire des économies, tu pourrais aller passer quelques semaines en Corse, à Casella?... Ce serait un acte pratique, de bonne volonté... Quand j'ai, moi, un peu trop chaviré mon budget et que je crains d'être chapitrée par Raymond — ce que je déteste ! — je me fais inviter par maman, soit dans sa propriété de Vendée, soit à la mer, ou dans le Midi, selon les saisons. Et seulement quand je suis remise à flot, je reviens à Raymond, tout allègre, lui, de me retrouver ; par suite

disposé d'autant plus à la générosité qu'il s'est bien ennuyé de moi!

A son ordinaire, Simone avait parlé sans réfléchir, tout droit devant elle. Elle en eut conscience au léger frémissement de la voix de Roseline qui, pourtant, habituée aux boutades de son amie, s'efforçait à sourire, pour répondre légèrement :

— Sans doute, ton moyen est très bon! Mais à moi, il ne saurait convenir puisque je n'ai plus de mari qui s'ennuie de moi et me le témoigne en m'aidant à oublier mes ennuis d'argent. Maintenant il me faut compter sur moi seule... Et sans doute, parce que je manque d'habitude, cela me paraît terriblement dur et difficile...

— Oh! oui, je comprends, murmura Simone pleine de remords de son étourderie. Mais le mal était fait.

Et avec une véritable impression de délivrance, elle vit l'auto s'arrêter devant l'allée où, sagement, jouait Lilette, sous la surveillance de son Anglaise.

La petite eut un cri de joie et bondit vers sa mère que Roseline suivait, pensant que, depuis des jours, elle n'avait eu, aussi douloureusement aiguë, la sensation d'être, malgré les apparences, très loin de cette heureuse qui avait tout, mari, enfants, fortune, famille... et trouvait cette richesse toute naturelle.

IV

Dans l'air chaud, les derniers lilas de la Pilette balançaient leurs thyrses lourds ; et, ardemment, Roseline en aspirait la senteur...

Immobile dans le fauteuil de paille, elle s'abîmait en une vague songerie et subissait le charme et la résurrection qui agissait sur elle comme un baume, apaisant, un instant, sa blessure. Vraiment, la paix de ce parc ombreux lui était bonne infiniment, et parvenait, parfois, à l'engourdir dans une sorte de bien-être physique. Et puis, aussi, toute, elle était pénétrée par le bienfait de l'hospitalité amie qui lui permettait d'échapper un peu à la meurtrissante solitude. Elle se distrait à la juvénile animation de Simone, insouciant et câline ; elle jouissait du voisinage de ses « petits », reconfortée par l'amitié dévouée de son mari qu'elle savait appliqué à écarter d'elle les difficultés, dans toute la mesure du possible...

Un souffle de la brise fit passer à travers le ciel limpide le flocon fragile d'un nuage ; et, distraite, elle perçut alors la voix cristalline

de Lilette qui lui criait, accourant vers elle :

— Tante Roseline, voilà des fleurs que j'ai cueillies pour vous !

Sur la pelouse, elle venait de s'affairer à ramasser une moisson de pâquerettes ; et sur les genoux de la jeune femme, les fleurs s'éparpillèrent en une pluie que l'enfant considérait ravie.

— Elles sont jolies, n'est-ce pas, mes marguerites?... Tante, vous allez me faire une couronne et je la mettrai sur vos cheveux !

Roseline se souleva et baisa le petit visage, chaud de soleil.

— Je la mettrai sur les tiens, plutôt. Ce sera mieux ! Les dames en noir ne mettent pas de couronne. Mais tu me feras un bouquet et je l'emporterai dans ma chambre.

— Oui!... oui ! s'écria l'enfant qui battait des mains devant la perspective. Elle suivait volontiers Roseline comme un petit animal fidèle ; déçue quand sa mère ou son Anglaise l'arrêtaient, craignant qu'elle ne fatiguât la jeune femme.

— Je monterai avec vous les porter!... Et je ne tomberai pas dans l'escalier... Et je ne casserai rien dans votre chambre... Je ne toucherai à rien, je vous promets!... Nous mettrons mes fleurs devant le portrait de l'oncle Hubert... Il sera très content... Vous aussi? n'est-ce pas? tante Linette.

— Oui, moi aussi, dit la jeune femme.

Le bavardage naïf lui rendait la conscience

de son mal, un instant endormi ; et elle acheva de rentrer dans la cruelle réalité parce que, dans l'allée ensoleillée où les arbres allongeaient leurs ombres, Simone apparaissait l'air d'une toute jeune fille dans sa robe blanche, et interrogeait :

— Est-ce que maman n'est pas avertie que le thé est apporté ?

— La cloche a sonné. Peut-être ne l'a-t-elle pas entendue... J'attendais que tu sois là pour l'envoyer chercher.

— Et me voici ! J'ai été retardée par un téléphonage de Raymond qui m'annonce pour dîner, ce soir, deux convives dont l'un doit être traité avec un tantinet de cérémonie, ... une cérémonie relative... Je ne sais quel richissime financier franco-américain de passage à Paris, avec qui il est en affaires... L'autre convive, en revanche, est de moindre importance. Ce n'est que mon cher frère qui décidément est pris d'un goût très vif pour la Pilletière. C'est lui qui s'est invité en déjeunant ce matin, au Cercle, avec Raymond.

Simone s'arrêta une seconde et coula vers son amie, un regard mi-malicieux, mi-caressant.

— M'est avis, chère madame, que vous pourriez bien être pour quelque chose dans cet amour subit de la campagne chez un citadin convaincu comme Gontran ; si avide de vagabonder à travers les distractions de son cher Paris retrouvé !

Elle ne poursuivit pas devant le geste vif échappé à Roseline ; et aussi, l'approche de sa mère, enfin avertie, qui avançait inquiète, vu le retard, sur le parfait état des grillades ; sans hâte cependant, toujours correcte, de cette allure digne et compassée qui lui avait valu d'être discrètement surnommée, la *reine mère*.

Elle prit place dans le fauteuil que lui avançait Roseline, mais ne put placer un mot de remerciement car Simone s'exclamait :

— Maman, pour ce soir, je vous annonce la visite de votre fils.

— Comment, encore?... Mais il était ici avant-hier !... Quel goût pour la campagne !...

— Ah ! ah !... mère. Vous aussi, vous êtes surprise de découvrir, chez le mondain Gontran, une telle attirance vers les bois, l'herbe, les plantes... Parmi lesquelles, il est vrai, il y a des plantes humaines, vous, toute la première, qui l'attirez...

Encore une fois, Simone s'arrêta, rencontrant le regard de Roseline, incapable de supporter ses insinuations malicieuses devant Mme de Nangis qu'elle savait peu bienveillante et très ombrageuse. Et elle avait raison. La « reine mère » était rien moins que satisfaite de la présence de Roseline à la Pilletière, depuis qu'elle avait constaté la fréquence imprévue des visites de son fils dont les prétextes semblaient vains à sa clairvoyance, en éveil toujours. Aussi aux paroles de Simone, une ombre avait passé sur son visage reposé

de femme qui s'arrange pour vivre avec le minimum de soucis et prétend garder en main son bien sous toutes les formes.

Simone ne lui donnait aucune inquiétude grâce à sa franchise étourdie de saint Jean Bouche d'or. Mais Gontran, lui, était habitué à vivre à l'étranger, hors de l'influence maternelle et, par surcroît, doué d'une indépendance naturelle, avivée par les circonstances. D'humeur aimable et conciliante, en réalité, il ne faisait et disait que ce qui lui convenait.

Tout en dégustant son thé, Mme de Nangis songeait, considérant Roseline, l'oreille inattentive au caquetage de sa fille :

— Cette petite, malgré son deuil, reste bien affriolante. La Pilletière lui réussit incroyablement. Elle semble y revivre. Jamais, depuis son veuvage, je ne lui ai vu un pareil éclat... Et, comme de juste, Gontran peut s'en apercevoir aussi bien que moi. Quelle fâcheuse idée a eue Simone de l'inviter ! Par moments, cette enfant est vraiment bien inconsiderée ! Je sais bien que par bonheur, Roseline est insaisissable encore... Et Gontran n'est que de passage à Paris... Et puis, voici l'été qui va nous disperser tous ! Mais, tout de même, il faudra que je dise à Simone d'éviter de les réunir. Autrefois, déjà, si je n'avais mis le holà, il aurait été bien capable de vouloir l'épouser. Inutile qu'aujourd'hui, il se réenflamme pour une petite veuve sans fortune qui n'est pas un parti pour lui...

Heureusement, il sait très bien qu'il lui faut faire un beau mariage, sous tous les rapports. C'est indispensable dans sa carrière ; et comme il est ambitieux, je ne le crois pas homme à oublier les exigences de la vie... Dépensier, surtout, comme il l'est !

Tout haut, Mme de Nangis demanda :

— A quelle heure, Simone, attends-tu ton mari ?

— Vers cinq heures, je pense, s'il vient avec l'auto. Je crois qu'il désire, avant le dîner, causer avec Roseline.

— Bon ! lui aussi ! remarqua la *reine mère*, en son particulier. Simone devrait réfléchir qu'il est imprudent à une femme de laisser son mari s'occuper d'une autre avec tant d'empressement. En vérité, cette petite Roseline est un peu dangereuse, en ce moment. J'espère qu'elle ne va pas s'éterniser à la Pilletière ! Elle apitoie par son malheur tous les faibles hommes... Et le diable sait où cette pitié peut les conduire !...

Roseline ne pouvait deviner le secret monologue dont elle était le sujet et interrogea simplement :

— Ton mari, Simone, ne t'a pas dit s'il avait eu le temps de voir Aurel ?

— Si... Il sortait de chez lui.

Le visage de Roseline s'altéra un peu.

— Mon Dieu, que vais-je encore apprendre ? murmura-t-elle. Désormais, elle avait peur de tout !

— Probablement, rien de nouveau... Aurel aura répété à Raymond ce que tu sais déjà ! déclara Simone toujours réconfortante parce que les circonstances lui permettaient un optimisme inébranlable... D'ailleurs avec mon habile mari pour arranger tes affaires, tu n'as rien à craindre !

Mme de Nangis, aussi, jugea bon de placer à son tour quelques phrases encourageantes. Elle n'était pas méchante, seulement omnipotente et égoïste avec candeur ; cantonnée dans l'étroite chapelle où elle enfermait soigneusement son souci dominateur d'elle et des siens.

A peine elle avait regagné son appartement, qu'un bruit d'auto gronda sur la route ; encore lointain, puis plus proche de minute en minute, tandis que les sonorités aiguës du klakson déchiraient l'air paisible.

— Comment, est-ce que ce serait déjà Raymond ? jeta Simone qui, curieuse, écartait sa fille grimpée sur ses genoux. Il est bien capable d'avoir avancé son retour pour te donner plus vite les réponses que tu désirais !... C'est bon signe... Tranquillise-toi, Linette... A l'avance, tu te tourmentes toujours. Attends donc d'y être obligée, mon chéri.

La jeune femme ne répondit pas tant l'anxiété l'étreignait. Son regard courait vers la silhouette d'homme qu'elle distinguait devant le perron où l'auto venait de s'arrêter.

Simone appelait joyeusement :

— Raymond, nous sommes dans le jardin sous les lilas !... Venez vite nous retrouver... Et si le cœur vous en dit, nous vous offrirons une tasse de thé... Je crois que, grâce au samovar, il est encore chaud ! Mais par quel hasard êtes-vous déjà ici ?

— Parce que j'ai eu la chance de pouvoir m'échapper, de façon à causer un moment avec Roseline...

Simone lança un coup d'œil triomphant à son amie.

— ...avant d'être harponné par mon Américain qui va, je le crains bien, nous arriver aussitôt qu'il pourra le faire. Ce diable d'homme paraissait tout à fait alléché par la perspective d'un dîner à la campagne et je suis menacé de quelque tour sérieux du propriétaire dès qu'il surgira. Donc, Roseline, pouvez-vous, tout de suite, me donner audience ?

— Oh ! oui, certes... Je suis à votre disposition, toute... Là, où vous préférerez.

— Mais ici, nous serons très bien.

Simone approuva.

— C'est cela !... Et ce pendant, je vais m'habiller pour être prête à recevoir votre encombrant Américain... Maintenant, faites de bonne besogne ! braves gens. Raymond, rassurez vite cette jeune dame qui s'acharne à voir en vous un messager de malheur.

— Quel agréable effet je dois alors lui

produire ! Si la jeune dame en question n'est pas plus raisonnable, je vais être obligé de la traiter en enfant et ne pourrai lui donner des renseignements exacts.

— Il me faut la vérité, Raymond. Dites ce qui est ! Je vous en supplie.

Sa voix tremblait un peu et elle ne voyait plus le soleil doré du couchant errer sur le feuillage des lilas. Mais elle était brave et ses yeux devenus profonds interrogèrent le visage fatigué de Dartigues strié de rides précoces par la fièvre des affaires.

— Eh bien?...

— Eh bien, voici. J'ai donc causé avec Aurel, qui, comme vous l'avez constaté, est volontiers pessimiste. En ce moment, nous sommes d'accord, la Bourse est exécration... Mais ce n'est pas la première fois et il est bien certain qu'elle rebondira, la crise traversée, comme il est nécessairement arrivé en maintes autres circonstances périlleuses...

— Vous pensez cela en toute sincérité? Raymond.

— L'expérience m'a renseigné... Votre mari voyait grand, il était audacieux et avait une confiance justifiée en son jugement... Beaucoup des valeurs qu'Aurel a trouvées dans sa succession, et qui vous appartiennent aujourd'hui, étaient excellentes en elles-mêmes mais à surveiller. Car si elles donnent de gros dividendes, à certains moments, la sagesse est de s'en défaire avant que toute

sorte de raisons plausibles les déprécient, — même tout à coup... — et les fassent dégringoler, aussi prestement qu'elles ont monté... Vous me suivez bien, n'est-ce pas? Roseline.

— Mais oui, fit-elle, une seconde amusée du ton de Raymond Dartigues qui lui parlait comme à une enfant.

— Eh bien, depuis que votre pauvre mari n'est plus là pour surveiller ses capitaux, il ne semble pas que personne s'en soit occupé. Vous-même ne suivez pas les cours de la Bourse, sans doute?

— Oh! non, protesta-t-elle, effarée de la question. Non, jamais!

— C'est bien ce que je supposais. Mais comment, petite femme imprudente, ne m'avez-vous pas demandé, en toute simplicité, de le faire pour vous? ou relancé Aurel qui, très occupé, avait confié vos intérêts à un clerc indifférent...

— Oh! Raymond, ne me grondez pas! J'avais tant de choses à penser et je vous savais, vous aussi, si surchargé de travail...

— Oui, mais moi, je suis votre ami et je l'étais bien avant, de votre mari... Vous n'aviez donc pas à vous enfermer dans une inutile, — et stupide!... — discrétion à mon égard...

Il la regardait avec une sorte de sévérité affectueuse :

— Force vous est donc, ma pauvre petite, d'accepter la perte de bénéfices que

vous n'avez pas faits à l'heure voulue... Réduire, pour le moment, vos dépenses, autant que vous le pourrez... Et enfin, surtout ! à l'avenir, pour votre bien, prendre la peine de gérer votre fortune.

Elle eut un geste d'infini découragement. Une détresse obscure l'écrasait.

— Je veux bien essayer... Je ferai de mon mieux. Mais sûrement, étant à peu près aussi compétente que le serait votre Lilette, je commettrai des sottises !... Vous me demandez de lutter avec l'impossible... Voyez-vous, Raymond, la seule solution que je voie pour moi, c'est de vivre avec ce que je possède, aussi longtemps que je le pourrai... Et puis, après... de disparaître... Puisque je n'ai ni enfant, ni proche famille !... Seulement des parents éloignés qui ne se soucient guère de mon sort... Je vous assure que j'ai bien réfléchi à tout cela, pendant les nuits sans nombre où je n'arrive pas à dormir...

Elle parlait avec cette résolution calme, effrayante de sincérité, qui avait saisi Félix Aurel, et, aujourd'hui, inquiétait Dartigues à son tour. Il l'enveloppa d'un sourire très bon que de rares êtres lui connaissaient.

— Votre solution, petite amie, ne vaut rien du tout !... J'en ai une autre à vous offrir qui me paraît bien meilleure.

Les grands yeux sombres questionnèrent :

— C'est ?...

— Vous avez confiance en moi, n'est-il

pas vrai? Vous savez que je ne désire que vous aider dans vos difficultés? et m'y emploierai tout entier?... Eh bien, tout bonnement, confiez-moi la gestion de... de votre fortune,... jusqu'à nouvel ordre...

— Ah! Raymond, quel vrai ami vous êtes! Et que vous me faites de bien!

Une telle lumière irradiait soudain les prunelles levées vers lui, qu'il lui sembla revoir le regard de Roseline, jadis, avant la catastrophe où son bonheur avait sombré.

Jamais avec plus de sympathie elle n'avait considéré ce visage aux grands traits d'une ingrate irrégularité sous l'éclat des yeux vifs, qui faisaient dire crûment à Simone : « Mon mari est laid ; mais avec quel air intelligent et quel chic dans l'allure ! le type même de l'homme du monde de race ! »

Avec une reconnaissance passionnée, d'un élan, elle avait tendu ses deux mains.

— Oh! Raymond, je vous aimais bien! mais vous voyant si bon, je crois que je vais vous adorer comme mon sauveur... Tant pis si je rends Simone jalouse!

— Bah! il n'y a pas à craindre qu'elle me fasse tant d'honneur!

Une imperceptible amertume avait passé dans l'accent de Raymond Dartigues.

— ...Maintenant que notre pacte d'alliance est signé, petite amie chère, je vous quitte bien vite pour m'habiller, car je sens l'approche de mon hôte que Gontran doit piloter jusqu'ici.

— Et moi, je vais faire comme vous... Il est déjà tard. Merci encore... et toujours !...
Raymond.

Presque allègre, elle gagna sa chambre généreusement fleurie, dans le crépuscule rose ; et pour la première fois, depuis bien des jours, elle prit souci de sa toilette, désireuse d'être ainsi qu'eût aimé Hubert dont l'image, en place d'honneur sur la cheminée, semblait attentive à chacun de ses mouvements. Sans hâte, elle s'habilla, la pensée toute occupée de sa conversation avec Dartigues ; et son isolement savourait, comme une délivrance, la promesse de surveiller sa fragile fortune.

Quand elle fut prête, elle s'arrêta quelques secondes devant la glace qui reflétait tout entière la forme svelte engainée dans le sombre fourreau de la robe, les bras voilés par l'étoffe vaporeuse qui s'enroulait autour de la gorge nue, adoucissant la gravité austère du crêpe. Les cheveux courts bouclaient, évoquant la vision de quelque ange de Boticelli qui aurait eu le profil spirituel d'une petite fille parisienne et le corps délicatement modelé d'une jeune femme vêtue par un couturier-artiste de la rue de la Paix. Et il n'y avait dans cet examen, ni coquetterie, ni satisfaction d'elle-même. Puis elle revint vers le portrait de son mari, qu'elle interrogea comme s'il eût pu l'entendre :

— Tu serais content de ta « petite »,

n'est-ce pas? Hubert. J'ai fait selon ton goût, en pensant à toi...

Elle demeurait immobile contemplant l'insensible image sur laquelle le bien-aimé demeurait si vivant... Et les souvenirs s'élevaient de son cerveau, de son cœur, de sa chair même, fermant son oreille à la rumeur des conversations qui, maintenant, se mêlaient sur la terrasse.

La voix haute de Simone se fit entendre sous sa fenêtre ; et elle tressaillit.

— Chérie, es-tu habillée?... Peux-tu descendre pour recevoir avec moi?

— Je viens tout de suite, Simone.

Ses lèvres effleurèrent le portrait. Elle saisit une écharpe et gagna le salon.

Devant les portes-fenêtres larges ouvertes, des groupes causaient. La *reine mère*, du fond de sa bergère, entretenait son fils. Occupée de ses propres paroles, elle ne perçut rien du désir de s'échapper, jailli en lui, au tréfonds de son être masculin, pour aller au-devant de l'apparition charmante qui entrait et, en son deuil, attirait, instantanément, toutes les attentions.

Un homme surtout la regardait avec une sorte de curiosité âpre et séduite : l'hôte étranger de Raymond Dartigues, un homme de haute taille, musclé, le visage coloré, rasé de près, les cheveux d'un blond roux grisonnant un peu, taillés en brosse ; au demeurant, un être qui dégageait la double

impression d'être une force et une volonté.

A la vue de la jeune femme, une courte flamme avait lui dans ses yeux clairs qui avaient le brillant de l'acier ; et la bouche rudement dessinée murmura :

— Diable !... la fascinante créature !

Aussitôt, se penchant vers son voisin, il interrogea sur le mode discret :

— Qui est-ce ?

— Une amie de Mme Dartigues. La vicomtesse de Morgane.

— *Well... Well...* Je n'ai jamais vu de plus jolie Française !

La voix était brève, l'accent précis d'un être d'action et ses yeux suivaient l'évolution de la jeune femme à travers le salon. Il demanda :

— Et le mari?... Où est-il ?

— Mort cet hiver, dans un accident de montagne.

— Fâcheux pour lui, cela... *Poor boy...* Un financier, lui aussi ?

— Non. Il occupait un poste important chez Ruby-Armington.

— Chez Ruby-Armington?... Mauvaise aventure, actuellement ; très mauvaise !... Peut-être la chance l'a servi en lui évitant d'être entraîné dans la déconfiture probable de la maison...

— Vraiment, vous croyez que...

De son accent net, il dit :

— Je ne crois rien... Comme tout le monde

je sais que la Société a subi de très rudes à-coups, par suite des derniers gros krachs... Il est donc logique de se demander si elle tiendra bon, grâce à ses efforts de redressement..., très intéressants d'ailleurs.

Il ne poursuivit pas. Dartigues, rapproché du groupe, avait entendu ses paroles ; et, rapidement, lui murmurait, penché vers lui :

— Vous m'obligeriez beaucoup en ne parlant pas, ici, de cette affaire. Mon ami de Morgane y avait placé des capitaux. J'essaie de les dégager... Mais, jusqu'à nouvel ordre, je désire ne pas inquiéter sa jeune veuve, si éprouvée déjà.

Hoxton approuva :

— *Well*, très juste!... Je comprends... Vous pouvez compter sur mon silence... Et maintenant voulez-vous me présenter à elle?

D'instinct, Raymond Dartigues eut l'envie de se dérober. Pourtant, il ne pouvait savoir avec quelle brutale netteté s'étaient imprimés quelques mots dans ce cerveau de mâle. « Veuve et ruinée ! » Donc, chemins ouverts...

Se dérober, c'était difficile ; et, suivi de son hôte, Dartigues rentra dans le salon où Rose-line était demeurée, parmi les femmes présentes.

Il nomma l'Américain que la jeune femme effleura d'une ombre de sourire et d'un regard détaché. Mais ce regard en rencontra un autre, posé sur elle avec tant d'admiration hardiment avouée, qu'elle eut aux joues une

faible lueur ; et, sans qu'elle en prît conscience, son attitude se fit un peu hautaine. Il eut, d'ailleurs, juste la possibilité de baiser la main tiède qui sentait la jeunesse et le muguet ; car, au moment même, le dîner était annoncé et il savait devoir offrir le bras à la maîtresse de maison. Force lui était donc — comme Gontran relégué par les soins de sa mère, à une autre extrémité de la table, — de s'offrir le seul platonique plaisir d'une contemplation qui lui était donnée à travers les fleurs du surtout... Puisque le hasard et Simone avaient décidé que la vicomtesse de Morgane lui ferait vis-à-vis.

Il usa, d'ailleurs, largement de cette faible satisfaction, sans que son impassibilité et sa correction d'homme du monde eussent trahi l'attrait violent que cette étrangère avait soudain éveillé en lui ; ni la jouissance aiguë qu'il éprouvait à la regarder, — faute de mieux, pour l'instant...

« Veuve et ruinée ! »

Pas une minute, il ne pensa que, par delà l'Atlantique, une femme existait qui portait son nom ; sportive et coquette, à laquelle, il est vrai, il reconnaissait le même droit à l'indépendance, qu'il réclamait pour lui-même. C'était pourtant une *professional beauty* ; mais se fût-il souvenu d'elle, sûrement elle ne lui eût pas paru comparable à l'exquise Française aux grands yeux tristes, — dont le sourire était si étrangement rare,

dont il savourait la grâce et l'élégance patri-
ciennes, le jeune corps, deviné si frais, déli-
catement épanoui. Et son masque demeura
bien attaché quand, le dîner fini, il accepta
la tasse de café qu'elle lui présentait, à la
demande de Simone ; et interrogea d'un ton
léger, la mêlant à la conversation poursuivie
autour de lui :

— Et vous, madame, est-ce que vous avez
aussi le goût des croisières, comme Mme Dar-
tiges?... En ce cas, vous devriez accompa-
gner votre amie dans celle que nous ten-
tons, avec Dartiges, d'organiser pour cet
été?

Elle secoua la tête et dit simplement :

— Cet été? Il y a toutes les chances pour
que je sois en Corse, chez mes beaux-parents...

V

Et de fait, voici que, par cette radieuse aube de juin, elle venait d'aborder à Ajaccio ; vaincue par les circonstances, par l'influence persuasive de ses conseillers ; malgré sa révolte, sa résistance instinctive, ses appréhensions d'être, même pour quelques semaines seulement, plongée dans l'atmosphère étrangère dont elle avait la peur irraisonnée.

Le vapeur de service s'était arrêté doucement, après une traversée berceuse, après l'inoubliable apparition des *Sanguinaires*, au jour levant ; leur silhouette tourmentée, obscure encore, sous l'éclair du phare, se dressant sur la mer qui s'éveillait, palpitante, en des moires de lumière, roses et argent.

Et parmi la foule composite massée sur le petit quai qu'elle emplissait de sa rumeur, Roseline avait tout de suite reconnu l'aristocratique silhouette de son beau-père, son visage resté séduisant malgré les années ; capable encore d'expliquer la passion dominante jadis éveillée chez une belle Corse rencontrée par le hasard d'un voyage dans l'île de Beauté.

Lui aussi avait bientôt distingué sa jeune belle-fille, dans le flot des voyageurs débarquant ; et il louvoyait parmi la foule pour l'accueillir ; au premier coup d'œil, ravi, en homme qui a toujours goûté les femmes, qu'elle fût de celles que l'amour-propre masculin est toujours flatté d'escorter.

Avec effusion, il s'exclamait :

— Ma chère enfant, soyez la très bien venue, et acceptez les regrets de tous les miens qui n'ont pu m'accompagner au-devant de vous et vous attendent à Casella... Vous n'êtes pas trop fatiguée ?

— Oh ! non, mon père. La traversée a été si facile.

A l'entendre parler de cet accent affectueux, elle sentait, moins aiguë, l'impression d'isolement qui la meurtrissait. Il continuait :

— Vous allez venir déjeuner pendant le débarquement des bagages qui est toujours assez long. Vous en avez ?...

— Très peu... Seulement une malle et une valise...

Il lui sourit.

— Tant pis !... Si vous en aviez beaucoup, ce serait signe que vous comptez faire, chez nous, le long séjour que nous souhaitons.

Lui, du moins le souhaitait ; et elle lui fut reconnaissante dans son obscure détresse. Elle le lui témoigna par la fugitive clarté de son regard et quelques mots qui parurent le

remplir d'aise. En vérité, cette belle-fille, à peu près inconnue, lui plaisait fort.

Les ordres donnés aux porteurs, elle le suivait, se laissant distraire volontairement par le spectacle nouveau — afin de ne pas penser.

Ses yeux erraient sur le port où l'eau, bleue comme l'indigo violent du ciel sans ombre, balançait la flottille des barques de pêche, des embarcations de plaisance, des grands vaisseaux de transport... Son regard contemplait le quai bordé de hautes maisons rousses, leurs façades trouées par le long rectangle des fenêtres ; où sur les murs demeurait creusée la meurtrissure des balles qui les avaient cinglées, au cours des luttes avec les Génois et entre les partis corses adverses.

Sur la route cernant le golfe, des voitures filaient, parmi la foule grouillante, émergée des rues étroites, pareilles à des ruelles, devant lesquelles stationnaient les charrettes chargées de raisin de Chanaan, des melons d'or pâle ou d'un vert jaunissant qui heurtait le rouge velouté des tomates. La brise matinale confondait les arômes, frôlant la ramure des palmiers qui, du jardin public, s'élevaient dans l'avenue du Premier Consul ; telle une garde d'honneur, jusqu'à la statue de Bonaparte, majestueusement vêtu en empereur romain.

— C'est beau, l'été ! murmura-t-elle, presque inconsciemment, saisie par la splendeur de cette fête des choses.

M. de Morgane eut de nouveau l'air enchanté.

— Oui, n'est-ce pas? Très beau. J'espère que Casella aussi va vous plaire. Nous y partirons le plus tôt possible afin d'éviter la grande chaleur de la route. Vous m'excuserez de vous laisser quelques instants, tandis que vous déjeunerez pour aller prendre le courrier à la poste. Je reviens très vite. Ne vous ennuyez pas surtout!

— Ne craignez rien, je ne m'ennuie jamais... et ici, il y a tant de beauté à contempler! dit-elle, le remerciant de son frêle sourire.

Il l'avait fait asseoir sur la terrasse d'un hôtel qui occupait l'angle de la place du Diamant, centre élégant de la ville; et, avant de la quitter, il fit mettre une chambre à sa disposition, pour qu'elle pût se reposer, si elle en avait le désir.

Mais ce désir, elle ne l'éprouvait pas, redoutant au contraire l'accalmie qui lui eût permis les songes douloureux. Occupée à boire le déjeuner servi, elle regardait autour d'elle.

Bien qu'il fût, en somme, à peine huit heures, le courant de la vie circulait, déjà allègre à travers la jolie ville, tôt réveillée pour jouir des heures du matin, avant le règne brûlant du jour épanoui. Des femmes passaient en robes claires, presque toutes ayant le cou, les bras, même les jambes nus; si âprement mordus par le soleil qu'elles sem-

blaient de vivantes statuettes découpées dans une argile brune patinée d'or. Sur la peau fraîche du visage, les yeux luisaient, presque toujours noirs et veloutés ; et aussi les lèvres humides, d'un rouge intense et sombre qui s'entr'ouvraient sur les petites dents laiteuses. Indifférentes, elles traversaient la zone éblouissante de lumière, sans chercher l'ombre mouvante des arbres, autour de la place blanche de poussière que les promeneurs sillonnaient...

Des flâneurs, des touristes s'immobilisaient, accoudés au balcon de pierre, devant le monument qui dressait, dominant la mer, au-dessus de la route en corniche, l'empereur à cheval, entre ses quatre frères, à pied, revêtus de leurs ornements royaux.

Roseline avait bu son thé ; M. de Morgane ne reparaisait pas... Dans son fiévreux désir d'échapper à l'inaction, trop créatrice de souvenirs, elle se prit à marcher dans les petites rues qui avoisinaient l'hôtel, vit au passage la *casa* des Bonapartes, surveillée par un gardien et pénétra dans l'ombre fraîche de la cathédrale. Un sacristain, jugeant en elle une touriste, se précipita aussitôt pour lui indiquer le baptistère où, petit enfant, Napoléon avait été amené, après que le 15 août précédent, sa mère, précipitamment, avait dû être emmenée de l'office, saisie par les affres de la maternité. Mais Roseline ne s'attarda pas à écouter les récits,

craignant de faire attendre son beau-père ; et, de fait, elle arriva juste comme lui-même atteignait l'hôtel.

Il la salua de son aimable sourire.

— Comment, ma fille, déjà en promenade? Je m'imaginai vous trouver endormie sur votre lit de rencontre... et je vous vois trottant dans notre vieil Ajaccio!

— Je suis très curieuse, dit-elle un peu confuse. J'espère ne vous avoir pas fait attendre...

— Pas du tout! C'est moi qui ai été retardé et je suis charmé que vous ayez distrait votre attente, à votre gré. Maintenant, filons vite pour arriver bien à l'heure. Votre mère a la fâcheuse manie de tenir extrêmement à l'exactitude. Venez, l'auto nous attend. Voulez-vous monter?

Elle lui obéit, troublée par l'évocation de sa glaciale belle-mère, regrettant âprement de ne pouvoir demeurer seule avec le vieillard bienveillant qui l'avait si bien accueillie.

La machine mise en mouvement, ils traversèrent la ville ensoleillée dont les cafés étaient déjà noirs de clients, gourmands des boissons glacées ; et vers la route de Bastia, l'auto fila.

Des maisons, d'abord, se succédaient. Puis ce fut la campagne, verte avec éclat, le tronc gris des eucalyptus saturant l'air chaud de leur odeur forte ; et l'impression de se mouvoir

en rêve envahissait, peu à peu, la pensée fatiguée de Roseline, y imprimant, avec une crainte enfantine, l'idée qu'elle s'enfonçait dans une terre inconnue, dont jamais elle ne pourrait s'échapper, retenue prisonnière.

Ses yeux éblouis erraient sur les horizons inconnus que lui offrait la fuite de l'auto sur la route, craquelée par le soleil, qui s'élevait au-dessus du golfe, apparu à travers le lacis tourmenté des oliviers... Puis, des pins. Et soudain, entre leurs fûts rougeâtres, apparurent les lignes d'une vaste maison, longue et basse, émergeant du bois qui lui servait de fond. Devant la façade revêtue d'un crépi roux, s'allongeait une terrasse ombragée de palmiers.

L'auto eut encore quelques tours de roues, contourna la maison et s'arrêta dans une sorte de cour de ferme, jonchée de paille où pico-raient les poules, au bruit assourdissant de l'aboi des chiens.

— Ma fille, voici Casella, vous êtes chez vous ! présenta aimablement M. de Morgane. Est-ce que notre course en auto vous a lassée?... Vous êtes toute pâle, me semble-t-il, tandis que, à Ajaccio, malgré la traversée, vous ressembliez à une rose fraîche épanouie !

Comment, ce vieillard ne devinait-il pas l'émotion qui la bouleversait toute et faisait battre son cœur si fort qu'elle s'étonnait qu'il n'en perçût pas les sursauts désordonnés...

Il est vrai qu'il avait à faire pour préserver

la voiture des bords révoltés d'un cheval que, d'un poignet ferme, un jeune garçon s'efforçait de maintenir.

— Eh bien, eh bien ! Colomba, il me semble que ton *Ariel* n'est pas encore très bien dressé ! jeta M. de Morgane. Prends garde de te faire blesser !

« Colomba ! » Ce jeune garçon était-il donc une femme, l'aînée de ses belles-sœurs ? D'une voix de contralto, aux sonorités un peu dures, elle répondait :

— Le valet de ferme l'avait excité ; et le bruit de l'auto l'a effrayé ; mais le voilà calmé. Avec moi, il ne bronche pas.

Elle jetait la corde qui attachait le cheval au domestique, évidemment humilié de n'avoir su faire ce que sa jeune maîtresse avait vite obtenu, et elle allait vers l'auto dont M. de Morgane faisait descendre sa belle-fille. Maintenant, Roseline la reconnaissait bien : une grande et belle créature, l'allure d'une amazone, bottée, vêtue sans coquetterie, d'une culotte et d'une veste de toile rousse qui laissait nus des bras superbes ; le col rabattu sous la nuque un peu forte dont les cheveux sombres, coupés court, brillaient comme un écheveau de soie autour du visage doré, tel un fruit mûr.

A peine, elle semblait haletante de sa lutte avec la bête rétive et Roseline l'admira bien qu'elle fût un peu désorientée par son aspect imprévu que M. de Morgane lui expliquait comme s'il eût deviné sa surprise :

— Ma chère enfant, ne soyez pas trop surprise du costume masculin de Colomba. Elle seconde si bien son frère Renato dans leurs travaux, qu'elle doit être, autant que lui, libre de ses mouvements. Il est inutile, n'est-ce pas, de vous présenter l'une à l'autre ?

La jeune fille avait tendu la main à Roseline qui, près d'elle, ressemblait à une statuette fragile. Sans un geste pour la recevoir avec un fraternel baiser, elle lui demandait seulement, et le ton était d'une politesse banale :

— Sans doute, vous avez fait une bonne traversée ? La nuit était si belle...

M. de Morgane eut un froncement de sourcils devant la froideur de l'accueil et interrogea aussitôt, peut-être pour ne pas laisser à Roseline le loisir de s'en apercevoir :

— Ta mère, Colomba, peut-elle recevoir notre fille ? En ce cas, je vais, tout de suite, la lui conduire...

— Je ne sais si elle a pu déjà descendre au salon où Marie-Pia devait l'installer. Voulez-vous, mon père, vous en assurer ? Elle m'a bien recommandé de vous envoyer à elle, dès votre retour...

— Bien, j'y vais. Où est Renato ?

— Dans le champ de maïs... Je le fais appeler. Xavière, sonne la cloche pour avertir M. Renato.

Elle s'adressait à une grosse fille fruste d'aspect qui, un peu en arrière, considérait

Roseline, bouche bée, l'œil émerveillé marmottant :

— La jolie dame !... Oh ! la jolie dame !

Sa contemplation l'absorbait à tel point que Colomba dut l'en sortir, impatiente :

— Eh bien, tu ne m'entends pas?... Que fais-tu donc, sans plus bouger qu'une pierre... Ah ! inutile maintenant de sonner. Voici Renato !

Le regard de Roseline courut vers le nouveau venu et un frisson la secoua tout entière... Car le jeune homme qui venait vers elle, c'était son mari ressuscité !... Plus âgé cependant, avec une expression sérieuse que n'avait pas Hubert. Mais le même beau et fin visage, très brun, les mêmes yeux noirs veloutés, en ce moment arrêtés sur elle avec une sorte de pitié émue, les mêmes cheveux d'ombre, lustrés autour du front plus clair. Comment n'avait-elle jamais été frappée de cette analogie des deux frères !... Faiblement, elle murmura :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! comme vous *lui* ressemblez !

— Je lui ressemble aussi pour vous être tout dévoué ! ma petite sœur Roseline.

Et dans son accent il y avait tant d'affection, que des larmes de gratitude mouillèrent les yeux de Roseline.

— ...Je suis sûr que nous allons être très bons amis... Ne le pensez-vous pas aussi ? Avez-vous déjà vu mère ? Non?... Eh bien,

voici sans doute Marie-Pia qui vient vous chercher pour vous introduire près d'elle... Vous allez la trouver bien peu remise de notre commun malheur... Ne vous étonnez pas de la façon dont peut-être... elle vous en parlera... Écoutez-la avec toute votre bonté... et votre pitié...

Roseline inclina la tête silencieusement. Elle eût été incapable d'articuler une parole tant son appréhension devenait poignante, avivée par l'approche de Marie-Pia. Sa plus jeune belle-sœur n'avait pas hérité de la beauté de la famille, son visage maigre et pâle semblait dévoré par ses immenses yeux noirs, très doux. Timidement, après un chaud baiser de bienvenue, elle s'écriait :

— Que je suis contente de vous voir ! J'ai tellement pensé à vous ! Maman vous attend dans le salon, voulez-vous venir?... Son état nerveux la rend vite impatiente...

— Je vous suis, dit Roseline, qu'un désir éperdu de protection jetait vers Renato, obscurément. Mais elle ne trahissait rien ; et à la suite de Marie-Pia, traversant la palmeraie, elle entra dans un long vestibule dallé, décoré de meubles vieux, sans nul intérêt artistique ; et enfin, enfin ! le cœur frémissant d'angoisse voyait, devant elle, s'ouvrir une immense salle, au mobilier démodé, — sous les armes des Morgane-Colonna — qu'enveloppait une obscurité de cave, due aux persiennes closes, derrière les rideaux rapprochés.

— Mère, voici Roseline, annonça la voix douce de Marie-Pia dont les yeux anxieux observaient sa mère.

— Roseline?... Qu'elle approche... Il y a bien des jours que je l'attends !

La jeune femme se raidit contre le désir instinctif de s'enfuir et avança vers la forme noire, vêtue de laine, coiffée du *mezzaro*, dont elle distinguait la main tendue vers elle. Instinctivement, elle se courba et la baisa.

Le sombre visage ne s'éclaira d'aucun sourire ; et Mme de Morgane n'eut pas un geste d'affection ; à voix basse, elle prononça :

— Ainsi, ma fille, vous voilà revenue *seule*... Sans même me ramener ce qui reste de mon fils après que, pour votre plaisir, vous l'aviez entraîné dans le pays où il a trouvé la mort !

Un sursaut de révolte fit bondir Roseline, plus fort que sa terreur de Mme de Morgane.

— Pour mon plaisir!... O ma mère, comment pouvez-vous m'accueillir par une telle parole!... si injuste!... Hubert était aussi tenté que moi par cette excursion en Suisse dont rien ne pouvait faire pressentir l'horrible issue... Je l'adorais, mon Hubert, comment l'aurais-je laissé s'exposer, si j'avais soupçonné le danger?

— Pourtant, vous ne l'avez pas retenu quand il voulait entreprendre son excursion insensée!... Vous l'adoriez, prétendez-vous?... Oui, d'un amour qui a pu le rendre insensible

à mon vouloir... Et cependant, depuis sa plus petite enfance, il était habitué à le respecter... Que Dieu me juge, mais cela, jamais, je ne pourrai vous le pardonner ! Et Il a permis que vous en ayez été la première punie !... selon la justice.

— Mère ! Mère ! pria Marie-Pia caressant la main pâle qui tremblait.

Mais Mme de Morgane ne parut même pas l'entendre. Dans le visage sans couleur, les yeux de braise demeuraient fixés sur Roseline, aussi ardents que s'ils dussent consumer l'audacieuse qui lui avait pris son fils ; et, farouche, elle poursuivait de son accent dur et bas :

— Est-ce que nos souffrances sont comparables?... Vous connaissiez à peine l'homme que vous pleurez... Pas même deux ans, vous avez vécu près de lui !... Et pour moi, depuis sa naissance, il était mon bien-aimé, mon petit, l'enfant né de ma chair... Il était ma joie suprême et ma fierté... quand vous l'avez pris au piège de votre visage, et rendu ingrat envers sa mère, oublieux de son devoir envers elle...

Encore une fois, Marie-Pia supplia, agenouillée près du fauteuil de la malade :

— Mère, calmez-vous ! Soyez généreuse. Rappelez-vous que Roseline aussi aimait votre Hubert.

— Ah ! oui, je l'aimais... Je l'aimais de toute mon âme ! murmura la jeune femme

frémissante. Et lui aussi m'aimait... tellement!... que nous avons eu ensemble, l'un par l'autre, des jours merveilleux...

Elle allait achever :

— ...Qui valent bien plus que les pauvres joies offertes par votre cœur jaloux...

Mais ses yeux tombèrent sur le visage émacié et rigide, glacé dans sa douleur... Et elle se tut... Pourtant, cette femme était la première, depuis son malheur, qui ne lui avait témoigné ni sympathie, ni pitié... Ses lèvres se contractèrent, mais elle ne livra pas sa pensée.

Leur radieux bonheur, c'était un secret qui devait rester entre eux, à jamais enseveli, le suprême bien qui lui fût demeuré de leur brève union...

Comme l'annonce de la délivrance, elle entendit un léger coup à la porte du salon; et, sur le seuil, elle aperçut les traits amis de son beau-père et surtout de Renato, la vivante image de son mari.

VI

Malgré les stores baissés, il faisait chaud, très chaud, cet après-midi-là dans la chambre de Roseline, pénétrée par la senteur presque trop forte des daturas, en massif sous sa fenêtre. Et la jeune femme, inconsciemment, en aspirait le grisant parfum, abattue par la température excessive qu'elle supportait mal, qui lui ôtait le goût de tout travail, lui faisait redouter tout mouvement.

Pourtant, soucieuse toujours de distraire sa pensée, elle relisait la lettre de Simone Dartigues, reçue peu après son arrivée en Corse et qui, à sa grande déception, n'avait plus été suivie d'aucune autre. Ce bavardage puéril, mais amical, n'était-ce pas un lien qui la rattachait un peu au pays quitté?...

« Mon chéri, comme tu as été longue à m'envoyer le récit de ton installation à Casella!... Enfin, je l'ai, ce récit bien désiré et je vois que tu es enthousiasmée de la Corse et réfrigérée par ta terrible belle-mère. Mais tu t'y attendais, n'est-ce pas? ma pauvre Line. Afin de prendre courage, pense que tu

n'es pas partie pour ton plaisir mais pour le bien de tes finances. Essaie de te résigner à cette cure d'austérité. Mais si tu la trouves trop dure, foin de la sagesse ! Plaque vite Casella et ses habitants, et reviens près de nous pour la fameuse croisière qui, depuis plusieurs mois, est la marotte de Raymond. Ce financier est tenace en son amour d'enfant pour la mer, amour que son père ne lui a pas permis d'écouter. Tant et si bien qu'il a endoctriné Ronald Hoxton — tu te souviens ? cet Américain avec qui tu as dîné au printemps à la Pilletière, lui faisant sans doute une rude impression car il ne t'a pas oubliée, lui l'homme positif froidement... A preuve qu'ayant mis à la disposition de Raymond son yacht de millionnaire, il lui a demandé si tu accepterais d'être avec nous son hôte sur la *Circé*... Invitation très aimable qui, je ne sais pourquoi, a été tout à fait mal prise par Raymond ; à ce point qu'il ne voulait même pas que je te la transmette. Sachant que tu t'ennuyais en Corse, j'ai protesté et lui ai fait remarquer que où j'allais, tu pouvais bien aller aussi. Mais cette excellente raison ne l'a pas convaincu. Il a prétendu que je serai sur le yacht sous l'égide de mon mari et que toi, vu ton isolement, ma pauvre chère, tu devais te tenir à distance d'un admirateur trop avéré et n'accepter de lui aucune politesse. Le plus comique, c'est que Gontran — de quoi se mêlait-il ? — a partagé tout à

fait cette manière de voir... Les hommes s'entendent entre eux comme larrons en foire. D'ailleurs, après avoir fulminé contre Hoxton, Gontran a filé vers Deauville, pour fuir mère qui, sans se lasser, cherche à l'enserrer dans les mailles d'un filet étroit d'où il ne s'échapperait que marié, vers sa nouvelle ambassade.

« Je ne parle pas de tes affaires, mon loup, parce que Raymond ne m'en dit rien jamais. Fais comme moi, ne t'occupe pas, pour ton repos, des questions d'argent. Sûrement, Raymond trafique pour ton intérêt et tu as bien assez d'autres soucis, sans y ajouter d'inutiles.

« Donc, peut-être à bientôt, ma petite Line. Ne t'inquiète pas de l'entêtement de mon mari à trouver préférable pour toi de demeurer dans ta famille corse. « Il en parle à son aise, » diras-tu, justement. Je pense comme toi...

« Tendresses les meilleures, ma chérie, et à toi toute,

« Ta SIMONE. »

Certes si Roseline eût obéi à l'impulsion de tout son être, depuis bien des jours déjà elle se fût enfuie de Casella après avoir mesuré l'épreuve, imprudemment acceptée, d'y vivre transplantée. Mais puisque l'erreur était commise, force lui était bien de demeurer en Corse, — du moins le temps nécessaire

pour récupérer les frais du voyage, lourds pour sa situation actuelle... Et encore, s'était-elle résignée à user des « secondes classes », hantée par les conseils d'économie qui ne lui avaient pas été ménagés.

Donc, parce qu'elle comprenait qu'il le fallait, elle était restée, ruminant les projets et dates possibles de départ pour échapper à la nostalgie qui s'était abattue sur elle, du moment où elle s'était heurtée à l'agressive hostilité de Mme de Morgane.

De la pénible scène du premier jour, elle ne lui avait pas longtemps tenu rigueur, parce qu'elle était incapable de ne point pardonner, parce que l'évidence lui avait montré qu'elle avait affaire à une malade, dominée par une douleur exaspérée, par le sentiment aussi que sa santé détruite la rendait désormais incapable d'exercer dans sa maison, l'impérieuse autorité dont elle était coutumière.

Roseline, d'ailleurs, la voyait bien peu, — le moins possible ! — Mme de Morgane vivant à peu près cloîtrée dans son appartement, où elle retenait près d'elle la dévouée Marie-Pia qui, ayant un culte pour sa mère, se prêtait, sans jamais une plainte, à cette existence de recluse.

Il n'en aurait certes pas été de même si elle avait montré pareille exigence au mari qu'elle entourait d'une tendresse jalouse, tout bas, supportant très mal, avec une résignation irritée qu'il se complût dans l'indé-

pendance souriante que réclamaient ses goûts. Mais pour lui seul, elle avait des trésors d'indulgence ; — et aussi de confiance plus ou moins justifiée, racontait la chronique médisante.

Bien volontiers, sous le charme de sa belle-fille, il l'eût entraînée dans ses courses à Ajaccio, ses promenades dans l'île dont il aurait été enchanté de lui faire les honneurs, autant que fier de la présenter à ses relations corses. Mais devant l'attitude nettement significative de Mme de Morgane, il avait dû renoncer à ses velléités qui lui avaient valu plusieurs scènes, aisément supportées par son humeur légère. Roseline, dans son deuil, ne devait voir personne et se confiner à Casella, où nul visiteur n'était admis.

Elle devait donc se suffire à elle-même, puisque Renato et Colomba étaient absorbés par les soins du domaine qui leur étaient une lourde tâche.

A sa belle-sœur, elle s'était aventurée un jour à demander :

— Ne pourrais-je vous aider en quelque chose? Vous paraissez avoir tant à faire!

Mais la jeune fille, secouant la tête, avait interrogé, en guise de réponse :

— Est-ce que vous connaissez quelque chose à l'élevage des volailles?... des lapins?... aux soins des couveuses?... au dressage des chevaux...?

Et Roseline jamais plus n'avait rien offert, gardant le souvenir de l'expression dédai-

gneuse et amusée qui avait lui dans les yeux de sa belle-sœur, dont elle savait le mépris pour les bibelots de luxe — choses ou êtres...

Son viatique, c'était la chaude sympathie, la sollicitude, les constantes attentions dont l'entourait Renato. Lui, certes, ne la considérait pas du haut de sa supériorité. De toute évidence, il se plaisait à causer avec elle. Il s'ingéniait à lui rendre plus agréable le séjour de Casella, à lui indiquer les promenades qu'elle pouvait faire seule aux alentours, à lui procurer des livres. Plusieurs fois il l'avait accompagnée dans des excursions à travers l'île, même au prix d'occupations laissées en souffrance.

Et cependant, il était étrangement scrupuleux dans le souci de ses obligations comme de ses devoirs ; à un point qui stupéfiait Roseline. Maintenant, elle savait que si de visage ils se ressemblaient, Hubert et lui, au moral, ils différaient bien plus que jamais elle ne l'eût imaginé... Hubert, avide de jouir, en tout son être, de la vie qui l'enivrait... Renato, singulièrement sérieux pour un garçon de son âge, trahissant malgré sa simplicité une hauteur de pensée, une qualité d'âme, un détachement de lui-même, au profit des autres, que Roseline constatait, saisie. Était-ce donc vrai qu'il songeait à devenir prêtre?... ainsi que le prétendait la bavarde Xavière qui, mise au service de Roseline

et toute à sa dévotion, l'accablait de ses confidences, impossibles à enrayer...

La jeune femme avait laissé tomber sur ses genoux la lettre de son amie, songeant que, sans doute, Simone était maintenant partie pour la croisière dont bon gré, mal gré, elle-même avait été exclue.

Une brise chaude fit palpiter le store et soudain elle eut le désir de s'en aller chercher dehors le souffle du plein air. Laisant sa légère robe de maison, elle revêtit le strict uniforme noir qui, cependant, certain jour, lui avait valu le blâme de Mme de Morgane :

— Ainsi, c'est parée de fanfreluches que vous portez le deuil de votre mari? Quel cœur ont donc les Françaises pour que, même dans le chagrin, elles n'oublient pas leur coquetterie!

Roseline, résolument, n'avait pas répondu, mais ses yeux s'étaient remplis de larmes, sous le regard compatissant de Marie-Pia impuissante.

Aujourd'hui, elle sortit de la vieille maison sans rencontre importune; et sur la route brûlante humide, les lèvres altérées, le faible souffle qui était celui de la liberté et lui jetait au visage l'odeur du maquis et de la campagne ivre de soleil. Puis elle s'enfonça dans un sentier, fuyant sous les oliviers, dans le parfum des cistes en fleurs; et brusquement, elle fut devant une bâtisse à demi ruinée,

les Milleli, la maison de campagne des Bonapartes.

Son beau-père la lui avait montrée, au début de son séjour, lui racontant que, d'après la tradition, le jeune sous-lieutenant d'artillerie Bonaparte aimait à y passer ses congés. Il y avait, pour la dernière fois, disait-on, séjourné, après l'expédition d'Égypte, avec ses compagnons d'armes. Aujourd'hui, les pierres en étaient croulantes, les portes disjointes, les fenêtres sans vitres, les escaliers chancelants ; mais à l'ombre des oliviers centenaires, c'était toujours l'horizon éblouissant du golfe que jadis avait contemplé le petit officier pauvre dont l'ambition allait créer un rêve merveilleux.

Cependant lui, l'homme fort entre tous, n'avait pu empêcher, un jour donné, l'écroulement de ce rêve... Et devant la maison abandonnée, Roseline, soudain distraite du sentiment de sa peine, pensait à sa folie d'espérer qu'une insignifiante, une faible créature comme elle pourrait ce que le colosse n'avait pu, échapper à l'étreinte méchante de la vie?... Les efforts les plus désespérés n'empêchent point qu'il ne faille la subir...

— Mon Dieu, Roseline, est-ce bien vous que j'aperçois ? Que faites-vous ici, considérant, la mine si grave, la *casa* des Bonapartes ?

Au son de la voix, elle tourna la tête ; et,

dans le sentier, montant vers la grand'route, elle reconnut Renato qui regagnait Casella. Un sourire éclaira ses yeux et sa bouche.

— Je suis en promenade, tout simplement.

— Une promenade assise, alors?... dit-il de ce ton d'amicale gaieté qui, pour elle, avait la douceur bienfaisante d'un refuge. Elle allait au-devant de lui qui approchait rapidement; et sur ses lèvres, était presque la lumière d'autrefois.

— Oh! Renato, quelles belles fleurs vous m'avez envoyées tantôt! Comme je vous en remercie!

— L'important est qu'elles vous aient fait plaisir, un peu...

— Un peu! Dites : « tellement!... » Cela me paraît si bon d'être gâtée!... Il me semble être ramenée au cher passé, quand je n'avais que du bonheur pour ma part!... Sans doute, j'avais trop reçu... Maintenant, il faut que je paye... Et je ne suis pas encore habituée à mon dénuement.

— Pauvre petite Roseline, fit-il très doucement, conscient de la détresse qui faisait trembler les lèvres de la jeune femme, bien qu'elle essayât de se dominer!

— ...Combien, sans nous en douter, nous pratiquons mal l'hospitalité, pour que vous soyez ainsi dépaysée, parmi les vôtres!... Pardonnez-nous!... Je vous promets que nous ne serons plus de pareils égoïstes absorbés par leurs occupations, et nous montre-

rons plus soigneux de vous révéler notre Ile de Beauté... Assez pour vous la faire aimer, *un peu* tout au moins!...

Mais l'image redoutée de Mme de Morgane se dressait tout de suite dans l'esprit de Roseline, et elle implora d'un ton d'enfant effrayée :

— Oh! Renato, je vous en supplie, ne changez rien au train habituel de la vie à Cassella. Votre mère en serait sûrement mécontente. Ne vous tourmentez pas à mon sujet... Je suis lâche... parce que le climat, auquel je n'étais pas accoutumée, m'accable un peu... Et aussi, la solitude de la campagne qui me laisse trop de loisirs, beaucoup trop pour penser... A Paris, j'étais très entourée. J'avais Hubert,... des amis, qui m'apportaient, *lui*, le bonheur... les autres de l'amitié, de l'affection ou simplement des distractions... Ici, tout me manque... Alors c'est un vide... accablant!...

Elle s'arrêta un peu, puis finit presque bas, comme pour elle seule :

— C'est vrai, il y a des moments où la sensation de mon isolement me fait tant de mal qu'il me faut serrer les lèvres pour ne pas appeler à l'aide, comme on crie : « Au secours ! » quand on sombre.

— Roseline, Roseline, ma chère petite sœur, que pourrais-je pour vous empêcher d'être pareillement découragée ! fit-il, bouleversé pour elle d'une compassion chaude ; et ses yeux demeuraient attachés sur le jeune

visage, nimbé de clarté par le soleil qui filtrait à travers le réseau des oliviers. Jamais aussi nettement, il n'en avait deviné l'excèsif affinement, sous le poids de l'épreuve, que rien n'allégeait, qui en pâlisait l'éclat et cernait le regard. Avec une sorte de calme désespéré, sans larmes, elle avait parlé, mais ses doigts, d'un geste d'angoisse, tor-daient quelques brins de ciste, machinalement arrachés.

Il continuait, avide de la soutenir un peu dans sa peine :

— ...J'ai profondément souhaité vous voir venir ici parce que j'espérais, au contraire de ce qui arrive... hélas ! que vous vous sentiriez moins seule à Casella, y trouvant le souvenir tout vivant parmi nous, de votre Hubert que nous pleurons tous... Vous l'avez rendu tellement heureux que, pour ma part, je ne vous serai jamais assez reconnaissant du bonheur qu'il a connu par vous !

La branche de ciste était tombée sur la robe de deuil.

— Oui, nous avons été bien heureux... Le bonheur, il le possédait pleinement !... Et ce m'est une consolation de penser qu'il est mort sans avoir conscience que ce bonheur lui échappait pour toujours... Oh ! Renato, je vais vous dire des choses... bien peu polies... pardonnez-moi ! mais vous êtes le seul ici à qui je puisse me confier... Renato, je voudrais... oh ! je voudrais tant retourner en France !

Il tressaillit, mais ne protesta pas et continua d'écouter les mots qu'elle disait passionnément :

— Ici, je me sens une intruse dont personne, sauf vous!... ne désirait la présence. Votre mère, et même Colomba! me glacent... Je sens tellement la sévérité de leur jugement sur mon insignifiante personne... Et pourtant d'autres m'ont aimée ainsi que je suis!... A votre mère, je n'ai jamais plu, même quand c'était Hubert qui m'amenait à elle, lui demandant de m'accueillir comme une nouvelle fille. En ce moment, elle... me tolère... Je suis la veuve-épave de son fils et elle estime ne devoir pas m'abandonner à la dérive. Mais ma présence lui est pénible... à charge... Ah! elle ne peut savoir à quel point je désire l'en délivrer... et souhaiterais que ce fût bientôt!... Renato, j'ai la nostalgie de Paris, où j'ai vécu près de... *lui*, des jours inoubliables... Je voudrais tant m'en aller! Renato.

Il n'avait pas tenté de l'interrompre, sentant qu'il lui faisait du bien en accueillant cette plainte de créature isolée. Mais de son regard vivifiant, il lui réchauffait le cœur; et quand elle se tut, la voix brisée, il dit doucement :

— Pauvre, pauvre petite enfant... Il ne faut pas vous désespérer ainsi. Vous n'êtes pas prisonnière à Casella!... Si vous ne pouvez

vous y habituer, si vous y sentez plus durement encore votre chagrin, eh bien, vous en partirez le jour où vous l'aurez décidé... Vous retournerez en France, parmi vos amis, puisque leur affection vous est meilleure que la nôtre...

— Pas meilleure que la vôtre ! Renato.

— Vraiment?...

— Oh ! oui. La vôtre m'est bonne infiniment !

— Merci, de me le dire, ma chère petite sœur.

Une courte flamme avait couru sur le beau visage mâle ; l'irradiant à tel point qu'elle en fut saisie, comme de la vibration de sa voix qui achevait, réconfortante :

— Puisque vous êtes sûre de pouvoir nous quitter dès que vous le voudrez, ne soyez pas triste..., comme ceux qui n'ont pas d'espérance !... Petite Roseline, essayez encore d'être un peu patiente, de vous acclimater — pour votre bien, je vous assure — dans notre Casella dont la beauté apaisante finira peut-être par vous faire du bien, vous gagner à lui... Et à nous, par suite...

Cette fois, elle sourit, amusée de l'enthousiasme contenu de son accent.

— Vous l'aimez, vous, Renato, votre Casella ! Pour vous et pour moi !

— Mais je serais bien ingrat de ne pas l'aimer, après le bien qu'il m'a fait en m'apportant des responsabilités indiscutables qui m'obligent à vivre dans les réalités du présent, bon gré, mal gré. Aussi, je bénirai

toujours le moment où j'ai dû en accepter la charge pour notre bien à tous. Elle était trop pesante pour mon père ; et Hubert, le cher garçon, était *continental* dans l'âme...

— Sur quoi, vous vous êtes dévoué, comme toujours...

Il sourit, lui aussi, heureux de la voir distraite, et ce fut sur ses beaux traits, comme un jet de lumière.

— Dévoué ! Quel grand mot que je n'ai pas du tout le droit d'accueillir ; puisque ç'a été, pour moi, un bienfait de me voir contraint à des occupations absorbantes et multiples qui m'enlèvent la possibilité de rêvasser — bien inutilement ! — au problème de la destinée, dont la hantise m'a toujours poursuivi. Bien trop pour la paix de mon esprit...

Surprise, elle le considérait.

— Aujourd'hui, vous êtes délivré de cette hantise ? Renato.

— Aujourd'hui, je suis absorbé par le soin de Casella, devenu pour moi une sorte d'enfant dont il faut soutenir le développement, l'aidant à croître en force et beauté... Jusqu'au jour où j'en remettrai le soin au mari de Colomba. Car j'espère bien voir finir le dissentiment politique entre notre père et celui de Balberini... Dissentiment qui a pris une relative importance, seulement parce que nous sommes en Corse, dans l'atmosphère de la vendetta. Par bonheur, Paolo Balberini est un « jeune » qui a connu l'ambiance conti-

mentale... Et j'ai l'espoir d'une réconciliation, plus ou moins prochaine, où il parviendra à amener son père.

— Alors, vous serez délivré, libre enfin de disposer de votre avenir, fit-elle affectueuse. Vous l'aurez bien gagné.

Mais il eut un haussement d'épaules et sa bouche prit, quelques secondes, une indéfinissable expression — presque amère.

— Libéré... Ce ne sera peut-être pas du tout pour mon bien... Sous mon apparence d'homme résolu, Roseline, je ne suis en réalité qu'une âme tourmentée qui cherche sa voie.

— Vous êtes si sage, Renato... Il est impossible que vous ne la trouviez pas, murmura-t-elle ardemment.

— Grand Dieu, où prenez-vous que je suis sage? Les sages, petite Roseline, sont ceux qui s'arrangent pour savoir ce qu'ils veulent, où ils vont, ce qu'ils peuvent..., les ambitieux qui, sans hésiter jamais, marchent vers un but choisi... Moi, quand les circonstances m'ont transformé en fermier, je préparais les sciences politiques. Puis la tragique disparition d'Hubert, tout imprévue, semble avoir imprimé en moi, avec la violence d'un fer rouge, l'inanité de tout ce qui est humain et ressuscité l'élan de ma prime jeunesse vers l'altruisme, le besoin dominateur de me consacrer seulement à une œuvre vraiment utile et bienfaisante. Aussi aujourd'hui, je ne sais plus vers quel but définitif je suis

entraîné, par des causes dont le secret m'échappe... A la grâce de Dieu ! Lui décidera pour moi... J'attends mon heure avec la curiosité que m'a toujours inspirée l'inconnu...

Il se tut comme s'il regardait en lui-même ; et son beau visage était étrangement pensif, dépouillé de sa fermeté coutumière... Mais ce fut pour quelques secondes à peine. Il secoua les épaules ainsi qu'il eût rejeté en arrière un fardeau ! Alors le ton changé, il finit, presque gaiement :

— Et maintenant, Roseline, ne croyez-vous pas qu'il serait temps de regagner Casella pour n'y être pas en retard ?

Elle se dressa aussitôt, confuse d'avoir, sans le chercher, retenu le jeune homme qu'elle savait, forcément, ménager de ses instants.

— Oh ! Renato, quel temps je vous ai fait perdre...

— Mais... je crois bien,... ç'a été pour notre profit à tous deux ! Il est excellent de causer à cœur ouvert... Ne le pensez-vous pas aussi ? ma petite sœur Roseline.

Elle inclina la tête, frappée soudain de l'espèce d'insistance — sans doute inconsciente — avec laquelle il usait de l'appellation fraternelle. Et dans sa mémoire, surgissait le souvenir d'une réflexion de la bavarde Xavière :

— Des gens bien informés prétendent que M. Renato veut se faire abbé... Un si beau garçon !... Pour sûr, que ce serait du bien perdu !...

VII

Ce fut le hasard d'une rencontre qui, brusquement, fournit à Roseline la raison tant désirée de quitter Casella, sous un prétexte sérieux et combien plausible.

Ce jour-là, son beau-père, devant aller à Ajaccio, lui avait offert de l'emmener ; et sous l'influence toute-puissante — douce et ferme — de Renato, Mme de Morgane n'avait pas émis d'objection et accepté en silence cette course en ville, de son mari et de sa trop séduisante belle-fille.

Le comte avait à causer avec des amis politiques ; et ainsi, Roseline, à son vif plaisir, fut laissée libre de circuler à sa guise.

Comme elle sortait de la librairie où elle prenait ses livres, elle se trouva face à face avec une promeneuse qui venait en sens contraire ; une femme très élégante, de silhouette un peu lourde sous l'épanouissement de la cinquantaine ; qui avait dû être fort belle, avant l'impitoyable empiétement des années contre lequel de toute évidence, elle luttait avec art, et sans merci.

Distrait, le regard de Roseline effleura

l'étrangère ; sans doute, une touriste en qui, à la science coquette et raffinée de la toilette, elle devinait une Française. Et alors, une exclamation lui échappa.

— Oh ! Madame de Ravelles !

L'étrangère aussi la reconnaissait.

— Ma petite amie de Morgane, ici ! Quelle bonne surprise ! Par quel hasard êtes-vous en Corse ?

Roseline expliqua. A Paris, elle n'éprouvait nulle attirance vers cette baronne de Ravelles qui n'était point de ses amies, vu la différence d'âge ; mais chez qui, jadis, elle fréquentait avec son mari ; les réceptions de la riche Mme de Ravelles étant très courues par le « tout Paris ». Mais, de la retrouver soudain dans cette ville étrangère, — réveillant en elle le flot des souvenirs, — Roseline éprouvait une sorte de plaisir douloureux.

Mme de Ravelles, d'ailleurs, se montrait très aimable.

— Ma chère petite, je suis ravie de vous voir. Il faut absolument que vous veniez prendre le thé avec moi à l'hôtel. Ce sera faire œuvre pie car, sauf la distraction du voyage, je suis bien dénuée quant aux agréments de la société. J'ai eu la malencontreuse idée d'emmener, pour ma fugue en Corse, la personne que j'ai depuis quelque temps comme dame de compagnie. La pauvre créature, très compétente pour faire les comptes, diriger ma maison et les domestiques, est

l'ennui même. A Paris, d'ailleurs, je m'étais vite aperçue qu'elle manquait totalement de l'usage du monde et faisait tache dans mon salon, si j'avais besoin d'elle pour m'aider à recevoir... A l'occasion, soit dit en passant, si vous aviez quelqu'un à me recommander, soyez très aimable et pensez à moi.

Roseline s'inclina, peu intéressée par le plus ou moins de mérite de l'infortunée dame de compagnie dont Mme de Ravelles terminait le portrait, par cette conclusion :

— Il est vrai qu'elle n'était pas exigeante sur le chapitre « émoluments », ce que j'appréciais au moment où je venais d'être échaudée par la grosse déconfiture de la société Ruby-Armington dans laquelle j'avais des actions.

Un sursaut fit tressaillir Roseline en tout son être. Machinalement, elle répéta :

— La déconfiture?...

— Oui... Oh! complète!... Vous ne saviez pas?... Pourtant la chose a fait assez de bruit, surtout quand un des directeurs s'est à peu près tué. A Paris, les journaux étaient remplis de cette affaire qui a amené bien des ruines...

— Je lis très peu de journaux, dit Roseline d'une voix sans timbre; et il fallait les yeux myopes de Mme de Ravelles pour n'être pas frappé de l'altération soudaine du jeune visage dont quelques instants plus tôt, elle venait, tout bas, d'envier la fraîcheur.

— Tant mieux, ma chère enfant, si vous n'avez pas eu à souffrir de cette fâcheuse aventure... Car, si je me rappelle bien, votre pauvre mari avait des intérêts dans cette maison...

— Oui... Mais il est mort quand elle était, semble-t-il, en pleine prospérité.

Mme de Ravelles approuva et n'insista pas. Seul l'intéressait, ce qui la touchait personnellement. Et comme le soleil gagnait désagréablement autour d'elle, à travers les arbres, elle prit congé de la jeune femme qui refusait d'accepter un goûter.

Goûter!... Roseline en eût été bien incapable, alors qu'un torrent d'émotion grondait en elle, devant la révélation inattendue. Ainsi la Ruby-Armington avait sombré tragiquement, éclaboussée de sang par le suicide d'un de ses directeurs. Et elle n'en avait rien su, n'avait été avertie ni par Me Aurel, ni par Raymond Dartigues. Ce dernier avait continué à lui servir les revenus auxquels, toujours, elle croyait avoir droit. Avait-il donc pu préserver à temps sa mince fortune? et, toujours bon pour elle, il n'avait pas voulu la tourmenter sans raison absolue, la jugeant à l'abri auprès de ses beaux-parents?... Là, certainement, était la raison de son silence... Certainement!

Elle se le répétait, saisie d'un besoin fou de se convaincre. Mais l'apaisement ne se faisait pas dans sa pensée troublée, en la-

quelle montait, dominatrice, la volonté de partir tout de suite pour la France, afin de savoir !...

Car écrire ne servirait à rien. Ses « Conseils », pour une raison ou une autre, ne répondraient que ce qu'ils jugeraient à propos, — pour son bien !... Pourtant il était impossible qu'elle ne sût pas !

Comment, à Casella, s'était-elle laissée envahir par une sorte de quiétude instinctive parce que Dartigues lui avait promis de veiller sur sa situation ? Sans doute, il avait promis, par charité, « plus qu'il ne pouvait... et contre toute évidence ! » auraient pensé des gens plus compétents qu'elle... Et abattue par le climat, par les difficultés de sa vie, dans un milieu où une sourde hostilité la meurtrissait, elle avait fini par s'engourdir, passive, dans une sorte de torpeur dont la tirait, toute frémissante, les paroles inattendues de Mme de Ravelles.

Elle n'eût pas dû attendre son beau-père pour regagner Casella, qu'immédiatement elle se fût rendue au port afin de retenir son passage sur le plus prochain bateau. Mais il était l'heure du rendez-vous pris et elle savait quelle attention M. de Morgane apportait à ne jamais la faire attendre. En effet, fidèle à ses habitudes courtoises, voici qu'elle l'apercevait se dirigeant vers l'hôtel où attendait l'auto. Il s'informa, aimable, si elle avait fait un agréable emploi de son après-midi.

Elle eut une réponse vague et ne lui dit rien du trouble qui l'enfiévrerait, sachant bien qu'il ne lui serait de nul appui. Il n'avait jamais su que gaspiller sa propre fortune par des placements fantaisistes... D'où la nécessité, devant laquelle s'étaient trouvés Renato et Colomba, de se substituer à lui dans le soin du domaine qui, bien administré, pouvait ramener l'aisance dans la famille. A Renato, seul, elle se confierait.

Tout le temps du trajet de retour, M. de Morgane l'entretint des questions politiques étudiées avec les représentants de son parti ; et, tout à l'attention qu'il y portait, il ne remarqua ni le mutisme de la jeune femme, coupé de rares répliques polies, ni l'expression tourmentée de son visage.

A Casella, il la déposa devant la maison silencieuse. Mais elle n'y entra pas ; s'informant tout de suite du lieu où elle aurait chance de joindre Renato ; ce qui, vu l'activité du jeune homme était difficile à préciser. Ce fut Xavière qui la renseigna, grâce à sa curiosité toujours en éveil.

— Monsieur le comte?... Il est dans la palmeraie avec le jardinier. Si Madame veut, j'irai le chercher?

— Non, j'y vais moi-même... J'ai à lui parler.

A travers les allées rafraîchies par l'approche du crépuscule et la pluie jaillissante des jets d'arrosage, elle gagna la palmeraie ; et, très

vite, aperçut Renato qui, en effet, parlait au jardinier.

— Oh! Renato... Je vous cherchais.

— Vous me cherchiez?...

De la surprise, mais surtout une ardente douceur luisaient dans le regard qu'il levait sur elle. Parce qu'il connaissait toutes les expressions de son visage, — lui, — il en distinguait l'altération, au premier coup d'œil.

— ...Vous me cherchiez? Pourquoi?

— Il me fallait vous parler... Et le plus tôt possible... Est-ce que vous pouvez laisser le jardinier?

— Bien entendu! Avançons un peu plus loin dans l'allée. Là, nous serons tranquilles... si vous désirez que nous causions sans être dérangés. Il y a un banc et vous vous y reposerez... Car vous avez l'air très fatiguée...

Anxieux, il la considérait, frappé de la sombre fièvre des prunelles.

— Qu'y a-t-il? Dites vite, Roseline.

— Ceci : il faut que je reparte pour la France... Et le plus tôt possible...

Les traits du jeune homme eurent une contraction si évidente, qu'elle en fut saisie.

— Que vous partiez? subitement?... Qu'est il arrivé?... Ma mère — ou même Colomba, — vous a froissée? peinée? blessée?... Que sais-je? Expliquez!

La jeune femme fit un signe négatif, essayant de dominer les battements rapides de son cœur.

— Ni votre mère ni Colomba n'ont provoqué ma résolution de partir. Écoutez... Tantôt, à Ajaccio, j'ai fait la rencontre d'une de mes relations parisiennes...

Et fiévreusement, elle raconta...

Il l'écoutait immobile, les traits durcis, figé dans l'intensité de son attention. Quand elle se tut, il interrogea :

— Cette faillite de la maison Armington, vous l'ignoriez?

— Oui... Personne ici ne m'en a parlé... Ni vous, ni votre père... Vous non plus, ne la connaissiez pas?

— J'en ai vu la mention cet été et je m'y étais, un moment, intéressé, me souvenant que Hubert, qui, jamais, ne me parlait de ses affaires, avait été en rapports directs avec cette société. A cause de cela même, j'avais passé sous silence son désastre, craignant de réveiller en vous des souvenirs pénibles. Je ne supposais pas que le krach de cette maison pût désormais vous toucher.

Elle serra ses deux mains d'un geste d'angoisse.

— Me toucher!... Renato, si ce que m'a dit Mme de Ravelles est exact, toute notre fortune, ma petite dot comprise, tout a dû s'engouffrer avec les capitaux de la société...

Renato la regardait avec stupeur.

— Roseline, il est impossible que Hubert ait fait l'imprudence d'aventurer tout ce qu'il possédait dans une affaire!

Mais elle l'arrêta d'un mouvement presque impérieux, ne pouvant supporter l'ombre même d'un blâme sur son mari.

— Il croyait agir pour le mieux de nos intérêts. La Compagnie était alors en pleine prospérité, — c'était avant les krachs d'Amérique, — ...Mais la mort l'a enlevé sans qu'il ait pu soupçonner ce qu'il en adviendrait de cette prospérité...

— Et lui disparu, personne n'a eu la charité de vous avertir?... de veiller sur votre inexpérience? Pauvre petite enfant...

— Si, un des meilleurs amis d'Hubert en a pris la tâche ; et, depuis lors, je me suis reposée sur lui qui n'a jamais manqué de m'envoyer, à la date voulue, les sommes que je devais recevoir, tout comme si la Compagnie était toujours dans la même situation. C'est même ce qui me fait espérer encore qu'il y a eu quelque confusion dans l'esprit de Mme de Ravelles. Sans quoi, d'où viendrait l'argent envoyé si régulièrement par Dartigues?... Ne trouvez-vous pas aussi cette régularité inexplicable? Renato.

Elle levait vers lui de larges prunelles anxieuses, où il y avait une sorte d'effroi, une supplication inconsciente.

— Oui, vous avez raison. Peut-être, cette dame s'est-elle trompée...

— *Peut-être*, seulement?... Ah ! vous pensez comme moi que, devant l'évidence, mon espoir vaut autant que celui d'un bébé!...

Alors, vous comprenez, n'est-ce pas, pourquoi il me faut rentrer à Paris, le plus vite possible, pour connaître la vérité, bonne ou mauvaise... L'incertitude m'est un supplice que je n'ai pas le courage de supporter... Et puis, si je suis ruinée, il faut bien que, sans retard, je m'occupe d'organiser un peu ma nouvelle existence d'épave !

Il mit ses deux mains sur les épaules de la jeune femme ; — peut-être pour ne pas céder à la tentation, grondante en tout son être, de l'attirer comme une enfant écrasée qui a besoin d'être soutenue. Et, très doucement, il dit de cet accent qu'il avait pour elle seule :

— Roseline, ma petite sœur très chère, il me semble qu'au lieu de vous enfuir vers les difficultés, vous feriez mieux de rester parmi nous... Du moins, tant que l'ami d'Hubert, à qui vous pouvez écrire pour être renseignée sûrement, ne vous aura pas répondu.

Encore une fois, elle secoua la tête.

— Si c'est par compassion qu'il s'est tu, il persistera encore dans son silence — jusqu'à l'impossible!... Il sait tellement combien je suis faible ! incapable de lutter, — non pas un moment, cela je le pourrais, j'espère, mais toute ma vie, — et je suis si jeune ! — contre une misère à dissimuler... De me débattre seule devant les exigences de l'odieuse économie... Aurai-je le courage d'accepter toujours la pauvreté, alors que j'ai, si fort, le besoin — misérable, je le sais ! — de luxe

autour de moi, d'élégance dans ma toilette, comme j'y ai toujours été habituée...

Sa voix, brusquement, se brisa. Et, à son tour, Renato connut le regret — combien aigu ! — d'être impuissant à écarter l'épreuve, de cette fragile créature.

— Que savez-vous, Line...

Elle tressaillit, il avait prononcé le diminutif caressant que son mari lui donnait si souvent.

— ...que savez-vous, si vous ne rencontrerez pas, pour vous aider, une affection forte, sûre, comme l'était celle d'Hubert...

Passionnément, elle l'interrompt :

— Vous ne voulez pas dire, Renato, que je pourrais jamais donner à un autre la place unique que Hubert possédait dans ma vie !... Oui, j'ai un lâche besoin de protection, même d'amour !... Mais commettre l'infamie dont vous parlez !... C'est alors que votre mère n'aurait que trop raison de me mépriser !

Sa voix tremblait tant était forte la révolte qui la soulevait ; et elle eut une respiration profonde pour achever :

— D'ailleurs, il n'est pas à craindre que j'aie l'occasion de m'abaisser à ce point... Dans notre monde, les jeunes hommes riches n'ont guère la tentation de s'embarrasser d'une femme pauvre !

— Erreur !... quand elle vous ressemble !

Les mots avaient dû échapper à Renato, car il devint très pâle ; et tout de suite, comme

s'il eût voulu empêcher la jeune femme d'y prendre garde, il poursuivit aussitôt, s'écartant un peu d'elle :

— Si tout à l'heure, je vous ai offensé en entrevoyant, pour votre isolement, un avenir possible, que, j'en suis certain, Hubert, dans son amour pour vous, n'aurait pas condamné, pardonnez-moi, Roseline. Je ne songeais qu'à votre intérêt...

D'un mouvement spontané, elle lui jeta ses deux mains, lui abandonnant son regard :

— Offensée?... Vous pardonner?... Est-ce que je pourrai jamais avoir quelque chose à vous pardonner ! ni être offensée par vous qui avez été si bon pour moi !... Vous m'avez donné le courage de rester à Casella malgré ma désespérance... J'y suis demeurée toutes ces semaines, seulement parce que vous y étiez, que j'étais soutenue par la certitude de votre affection, de votre sollicitude, votre dévouement... Il me semblera bien dur de me débattre seule, loin de vous, mon soutien... Vous ne m'abandonnez pas, n'est-ce pas ?

— Toujours, Roseline, je serai prêt à vous aider autant, dès que vous le souhaiterez.

— Et vous penserez à moi quelquefois ?...

— Oui, je penserai à vous... Et surtout...

Il s'arrêta un imperceptible instant :

— ...et surtout, je prierai pour vous, avec tout ce que j'ai de foi et de... pitié dans le cœur...

Roseline tressaillit, les mots imprévus

étaient tombés dans son âme même : « Je prierai pour vous ! » Des prêtres, dans sa courte vie, lui avaient dit cela. Mais non pas, jamais, un jeune homme, beau comme celui-ci qui, très pâle, la contemplait avec une sorte de gravité ardente et douloureuse. Quelle pensée secrète le faisait donc si différent de lui-même ! De nouveau, elle pensa aux paroles de Xavière, mais il n'était pas de ceux que l'on questionne. Et aussi simplement que lui-même, avait parlé, elle dit, suppliante :

— Vous que j'ai toujours vu si compréhensif, Renato, soyez-le une fois de plus. J'emporte votre précieuse promesse de prière ; mais dites-moi, pour me donner du courage, que vous le jugez, aussi, il faut que je parte...

Un silence de quelques secondes. Puis, dans la paix de la palmeraie, envahie par l'approche bleuisante du crépuscule, il prononça lentement :

— Oui, vraiment, il est mieux que vous partiez... Mais quoi qu'il arrive, soyez brave, Roseline, comme l'attendraient de vous, Hubert et votre père... Et puis, souvenez-vous que, ici, vous êtes une enfant de la maison, toujours ouverte pour vous recevoir. Que Dieu vous garde ! petite sœur infiniment chère.

D'instinct, elle inclina la tête, avec l'étrange impression que ces dernières paroles tom-

baient sur elle comme le viatique d'une bénédiction, — pareil au signe de croix que les mères tracent sur le front de leurs petits qui vont s'abîmer dans la paix bienfaisante du sommeil.

.

VIII

Roseline sortit de l'hôtel, avenue Friedland, où elle était descendue à son retour de Corse. Car à Paris, elle n'avait plus de logis et n'avait été attendue par personne, n'ayant averti nulle amie de son arrivée. Même pas Simone dont elle n'avait plus de nouvelles, depuis les premières lettres reçues au début de son séjour à Casella. Devant ce silence indifférent, elle non plus, très, *trop* fière, n'avait plus écrit, repliée sur elle-même dans la crainte d'être importune.

Sous le ciel morne, lourd des nuées, elle reprenait contact avec le Paris d'automne, mouillé d'averses ; et bien qu'elle marchât vite, presque étourdie par l'animation oubliée des voitures et des passants, elle frissonnait un peu sous le souffle humide du vent, — peut-être aussi, étreinte par le sentiment retrouvé de sa complète solitude. Où étaient le soleil brûlant de la Corse ? les routes lumineuses, surplombant de haut les falaises, l'azur violent de la mer ? ou côtoyant le chaos vertigineux des roches et des arbres, émergés d'une profondeur d'abîme.

Le matin même, à peine revenue, elle avait en vain tenté de rencontrer M^e Aurel à son étude. Il était encore dans sa propriété pour les chasses, et un clerc avait pu seulement lui confirmer l'effondrement de la Ruby-Armington ; sans préciser si elle en était atteinte et dans quelle mesure. Elle n'avait pas osé le questionner, dans l'ignorance de ses droits de cliente... Pour être renseignée, il lui fallait donc aller trouver Raymond Dartigues. Lui aurait peut-être terminé ses vacances et lui apprendrait ce qu'elle devait absolument savoir. Son cœur battait à coups pressés, quand elle atteignit la maison qui abritait la Charge d'agent de change et tourna le bouton d'entrée.

— M. Dartigues est-il à Paris ? Et en ce cas, pourrais-je lui parler ?

— M. Dartigues est de retour depuis trois jours. Il est dans son bureau, je pense. Si Madame veut bien me dire son nom, j'irai le prévenir.

Roseline tendit sa carte ; et pendant que l'huissier disparaissait, elle resta debout, refusant le fauteuil qui lui était offert.

Et cependant, combien elle était lassée de sa nuit de voyage sans sommeil après la traversée houleuse ; de sa recherche d'un hôtel, suivant les ennuis de l'arrivée ; les bagages à surveiller, leur transport... Soins que jamais, personnellement, il ne lui avait fallu prendre !

— C'est une habitude à acquérir ! Il faut

bien que j'apprenne à me débrouiller sans secours ! se répétait-elle, luttant contre le découragement qui montait en elle comme un irrésistible flot où sa faiblesse allait être submergée.

Elle restait les yeux attachés sur la porte derrière laquelle son messager avait disparu. Il tardait. Est-ce que Raymond Dartigues hésitait à la recevoir?... Ou ne pouvait-il?

Mais voici enfin que la porte se rouvrait et l'huissier revenait vers elle :

— Si Madame veut me suivre? J'ai dû la faire attendre parce que Monsieur était avec un client. Mais maintenant il est libre de recevoir Madame.

Et il guidait la jeune femme vers la pièce où, sur le seuil même, l'attendait Dartigues, la main tendue.

Le geste était accueillant ; mais dans les yeux posés sur elle, il y avait une étrange expression qu'elle ne démêlait pas ; impatience, embarras, contrariété... Aussi, amitié visible à laquelle elle ne pouvait se tromper.

Il l'attira dans le cabinet de travail, une grande pièce lambrissée de chêne, toute résonnante des bruits de la rue.

— Comment, diable ! êtes-vous ici? Rose-line. Certes, je ne vous attendais pas ! Il me semble que vous êtes bien amaigrie... Et puis, une petite figure de rien du tout... Est-ce que vous avez été malade?

— Oh ! non, mais le climat très chaud m'était difficile à supporter...

— Ce n'est pas, j'espère, pour cette raison secondaire, que vous n'êtes pas restée en Corse, dans votre famille, comme je vous y avais engagée. Vous y étiez beaucoup mieux qu'à Paris !

Le ton était presque rude ; mais elle le lui connaissait quand une préoccupation pesait sur lui ; et elle était sûre de la sincérité de sa sollicitude pour elle. Seulement, comme elle ne pouvait supporter d'être une cause de mécontentement, elle pria, laissant sa main emprisonnée par l'étreinte virile qui lui rappelait celle de Renato :

— Raymond, ne me grondez pas ! Je suis restée à Casella, autant que j'ai pu... Mais par discrétion...

Il l'interrompit, impatient :

— Vous n'aviez pas à être discrète avec votre famille !

— Pas ma famille, non... Celle de mon mari... Dans la situation où je me trouvais, ce n'était pas la même chose !... Donc, par discrétion, d'abord, je trouvais... mieux de terminer un séjour, — qui, pour moi, n'avait rien d'agréable...

— Vous avez été mal reçue?... C'est impossible !

— Ma belle-mère est une vraie Corse qui, offensée, ne l'oublie pas. Elle ne peut me pardonner, même maintenant, d'avoir été

épousée par Hubert, contre sa volonté!

— Absurde!... Votre beau-père, j'imagine ne pense pas de même?

Un indéfinissable pli, — d'ironie et d'amusement, — entr'ouvrit une seconde les lèvres de la jeune femme.

— Mon beau-père?... Il était, au contraire, plein d'attentions pour moi et disposé à me distraire par tous les moyens en son pouvoir. Mais il a dû, vite, s'apercevoir qu'ainsi il déplaisait absolument à sa femme qui l'adore avec une jalousie tyrannique. De plus, elle est habituée par son entourage — et sa faible santé — à se considérer comme un centre unique... Enfin, mon beau-père déteste les scènes... Il a donc capitulé avec beaucoup de regret, mais enfin il a capitulé! et renoncé à s'occuper de moi, plus que ne l'exigeait sa courtoisie... Et puis...

— Quoi encore? Grand Dieu! ces gens étaient idiots et dépourvus de cœur!

— Et puis, j'avais l'intuition pénible que l'aînée de mes belles-sœurs trouvait que ma présence dérangeait l'ordre habituel de la vie à Casella... Et ombrageuse, elle aussi, elle avait très mal pris ma rencontre inopinée avec son fiancé en une maison amie dont il m'avait ramenée, dans sa voiture, parce qu'un orage avait éclaté, inondant la route... J'avais eu l'imprudence de dire qu'il s'était montré charmant... Vraiment, Raymond, je vous assure, de toutes façons, il valait mieux

Donata Matilda & MICHAEL MORRIS

que je revienne, même si les circonstances ne m'y avaient pas obligée.

— Soit... Vous êtes meilleur juge que moi et vous allez trouver que je me mêle de ce qui ne me regarde pas... Alors, vous vous êtes décidée pour le retour, sur ces... futilles raisons, — des jalousies de femmes!... et sous votre pleine responsabilité, contre toute sagesse...

— Raymond, il fallait que je sache, enfin, quelle était maintenant ma situation... Et je l'ignorais!

— Votre situation? Mais depuis cet été, vous la connaissez? ce me semble.

Il l'avait fait asseoir sur un fauteuil près du bureau sur lequel il frappait des lettres d'un coupe-papier impatient. Elle secoua négativement la tête.

— Non, je ne la connais pas, d'une façon précise, et j'ai besoin d'être instruite. Ce matin, je suis allée, pour cela, chez Aurel. Il est absent..., à la chasse... Alors, je suis venue ici, espérant que vous étiez de retour. Simone ne m'écrit plus... Aussi je ne sais plus rien de vous tous..., de l'emploi de votre temps.

— Simone ne fait jamais ce qu'elle devrait!... Peut-être, des lettres se sont perdues... Nous avons été passablement en route. D'abord, notre croisière en Norvège, sur le yacht de Ronald Hoxton que vous vous rappelez, peut-être, avoir rencontré à la Pilletière?

— Oui, je me souviens.

Elle n'ajouta pas que Simone lui avait raconté comment le financier l'avait comprise dans l'invitation et le refus de Raymond de lui en faire part. Aujourd'hui, il n'insistait pas sur cette croisière, comme si c'eût été un parti pris chez lui, de ne la pas rapprocher, même par un propos banal, de l'Américain.

Et il expliquait seulement :

— Nous avons passé septembre à la Baule pour les enfants. Maintenant Simone est en Vendée, dans la propriété de sa mère ; et elle s'amuse beaucoup, vu la saison des chasses, très brillante en l'honneur de Gontran qui va partir pour gagner son nouveau poste en Danemark. Entre temps, elle est tout occupée de dénicher une « demoiselle », pour commencer l'*instruction* de Lilette, c'est-à-dire lui apprendre à lire. Ce qui ne me paraît pas autrement pressé, vu les quatre ans à peine sonnés de la jeune personne. En vérité, les femmes ne sont jamais pondérées !... Et, pardonnez-moi, ceci dit aussi pour vous, qui m'avez l'air, petite amie, d'être assez peu philosophe devant les traverses de la vie.

— Cela dépend de la nature de ces traverses !

— En somme, qu'est-ce qui vous tourmente ? Roseline, interrogea-t-il brusquement après un léger silence.

Elle eut un battement de cœur violent,

comme si la certitude qu'elle avait cherchée, approchait, menaçante.

— Eh bien, voici... J'ai été... bouleversée d'apprendre, par hasard, à Ajaccio, la faillite de la Ruby, qui m'a été confirmée ce matin chez Aurel et dont vous ne m'aviez pas avertie... Ensuite...

— Ah ! il y a un ensuite?...

— Oui... Quelques jours plus tard, par hasard aussi, j'ai entendu mon beau-père déplorer que certaines valeurs importantes aient cessé de payer... Or il me semblait avoir vu les noms de ces valeurs dans celles d'Hubert... Pourtant, vous m'avez envoyé les mêmes sommes que de coutume et mes revenus de la Ruby... qui n'existaient plus ! Alors,... alors, je suis venue vous demander de m'expliquer... ce que je ne comprends pas... Il m'est impossible de rester dans le doute sur ma maigre fortune.

Elle le regardait, les prunelles un peu dilatées, et dans leur regard, une étrange expression montait.

Lui n'avait pas tout de suite répondu, ne demandant même pas à quelles valeurs elle avait fait allusion, — comme s'il savait...

— Raymond, donnez-moi votre parole d'honneur que le souvenir de votre amitié pour Hubert, votre pitié pour moi..., votre générosité ne vous ont pas amené à me faire toucher des revenus illusoires... alors que je suis ruinée !

Il haussa violemment les épaules.

— Quelle absurde supposition faites-vous là ! Roseline.

— Raymond, votre parole d'honneur ! Je vous jure qu'il faut que je sache !

La réponse, cette fois encore, ne vint pas, immédiate ; et la jeune femme eut l'intuition que l'intégrité de cet homme hésitait sur les paroles qu'il allait prononcer, devant lesquelles se rebellait sa compassion ou sa loyauté. Elle ne lui laissa pas le temps de les articuler. Une rougeur fugitive avait, une seconde, empourpré ses joues ; mais s'était aussi vite effacée. Elle était maintenant d'une pâleur de cire.

— Ne répondez pas, Raymond, j'ai compris. Mes fragiles ressources ont disparu ; et par pitié, sans me l'avouer, vous m'avez fait la charité !

Il eut un sursaut mais ne nia pas, trop certain de ne pouvoir la convaincre.

— Je vous ai aidée à traverser un moment difficile, voilà tout...

— Qui sera désormais pour moi la constante réalité... Donc, il me faut découvrir, et le plus tôt possible, comment je puis m'arranger avec mes ressources exigües... Car...

Elle s'arrêta quelques secondes et sa voix se fit suppliante :

— ...Car, n'est-ce pas, je ne serai pas tout à fait dans la misère, exposée à n'avoir ni logis, ni pain... Il me reste quelques débris de ma mince fortune?...

— Tout ce que j'ai pu sauver...

— Peu?...

— Il était trop tard pour que ce pût être davantage... Mais ne désespérez pas. Il y avait, dans l'affaire, des hommes très intelligents, qui peuvent, la crise passée, en surmonter les conséquences, grâce à leur énergie...

— Vous le croyez?

— C'est possible... Donc, ma chère petite amie, ne vous affolez pas... Soyez brave...

Il parlait comme Renato, et elle eut la vision lointaine de la palmeraie, du beau visage pâli...

— ...Soyez brave, certaine que tous vos amis sont là pour vous aider...

— Je ne peux pourtant pas devenir une femme entretenue ! jeta-t-elle ; et un sourire d'une amertume infinie passait sur sa bouche... Et c'est ce que votre compassion a cependant fait de moi, depuis tant de semaines !

Il eut presque un mouvement de colère :

— Roseline ! Roseline ! que dites-vous là ! Une stupidité indigne de vous et de moi ! Mais vous allez être raisonnable et accepter en toute simplicité, en toute amitié, ... du moins pour quelque temps encore, ... que rien ne soit changé à la façon dont j'ai jugé préférable d'arranger vos affaires... Puisque vous n'avez pas voulu demeurer en Corse... dans votre famille...

— Je ne le pouvais pas... Pas plus que je ne peux continuer à vivre avec l'argent

que vous me fournirez ! Comment avez-vous supposé que je serais capable de consentir à cette humiliation ! Raymond, vous êtes un ami incomparable, jamais je n'oublierai votre générosité, mais vous voulez l'impossible ! Et vous le comprenez bien... Vous seriez sévère pour ma lâcheté... Et Simone aussi... avec juste raison...

— Simone ne saurait rien du... prêt que je vous supplie d'accepter... qui ne serait connu que de vous et de moi, un vieil ami, tout désigné pour vous aider... Je souhaiterais qu'on vînt au secours de Simone en pareille occasion !

— Oh ! non, Raymond, vous ne désireriez pas que Simone, bien portante, pouvant travailler, eût la lâcheté d'accepter de l'argent ! au lieu... d'essayer d'en gagner... Ce que vous pouvez pour moi, Raymond, c'est de chercher à m'en fournir le moyen... afin que je vive et vous rende, le plus tôt possible ! ce que je vous dois, les sommes que vous m'avez si généreusement avancées...

— Roseline, vous ne me ferez pas cette injure !

Elle ne parut même pas l'avoir entendu.

— Je tâcherai de devenir économe, de m'habituer à l'inévitable... Trouvez-moi, s'il est possible, une position quelconque... que je sois capable de remplir... Et il n'y en a guère, je le comprends !... Je ne suis qu'une piteuse femme du monde qui ne sait rien

faire d'utile, n'a jamais eu qu'à se laisser vivre et dépenser l'argent qui lui venait des autres... Ce temps-là est fini... Et il me semble que je viens de tomber dans un abîme d'où je n'entrevois pas la possibilité de sortir, car j'ai contre moi mon incapacité et ma faiblesse... Aussi, certes, je vais tenter de lutter... Mais à l'avance, je sais que je serai vaincue... Ah ! quelle grâce le ciel m'a faite, en ne m'envoyant pas l'enfant que j'ai tant désiré jadis !

— Qui sait?... Peut-être ayant conscience qu'un petit être a besoin de vous, le courage vous serait plus facile...

Elle eut un geste de doute, de lassitude infinie, et se leva pour partir. L'objet de sa visite n'était-il pas atteint, durement atteint ? Elle tendit à Dartigues sa main qu'il emprisonna dans une forte étreinte, comme s'il eût voulu qu'elle sentît à quel point, elle pouvait s'appuyer sur lui... Mais elle avait l'air si épuisée qu'il interrogea, inquiet du calme tragique de ce petit visage sans larmes :

— Voulez-vous que je vous reconduise ? mon amie. Où allez-vous ?

— Chez moi... à l'hôtel... Dormir si je puis, pour ne plus penser..., dit-elle d'une voix faible, ainsi qu'elle eût parlé en rêve.

IX

L'automne se montrait décidément très beau en Vendée ; et Mme de Nangis, paisible dans la bibliothèque où elle révisait ses comptes, s'interrompait volontiers, parfois, pour considérer, dans les massifs de la pelouse, la floraison superbe des dahlias et des chrysanthèmes.

Elle leva la tête, entendant un pas dans la pièce ; et, ennuyée d'être troublée dans ses additions, demanda distraitemment à Simone qui entraît :

— J'ai vu passer le facteur. Y avait-il du courrier ce matin ?

— Oui, des acceptations de vos invités pour samedi. Nous allons être agréablement au complet !... Mais il y a aussi une lettre de Raymond, m'annonçant une nouvelle qui m'ennuie très fort !

— Quoi donc ?

— Eh bien, il paraîtrait que Roseline est revenue brusquement de Corse et qu'il a été forcé de lui apprendre le fâcheux état de sa fortune. Les rentes de la pauvre petite vont être si réduites qu'elle sera obligée de « s'oc-

cuper » pour y ajouter... C'est terrible!

Mme de Nangis avait écouté, les sourcils froncés, assombrie et par le malheur de Roseline et par l'ennui d'être interrompue dans ses calculs. Aussi, pour bien marquer son intention de les reprendre, elle avait gardé son porte-plume en main, tout en prononçant, avec la sympathie nécessaire :

— C'est vrai, voilà une bien triste nouvelle ! Heureusement, Roseline est jeune et il lui sera ainsi plus facile de se tirer d'affaire...

— Se tirer d'affaire?... Où?... Comment?... Si j'étais à sa place, je ne vois pas du tout ce que je pourrais imaginer pour cela ! s'exclama Simone bondissante... Elle n'est ni plus capable, ni plus habile, ni plus préparée que moi à une pareille mésaventure !

— Mais, ma petite, bien d'autres femmes se sont trouvées dans son cas et arrivent très bien à gagner leur vie... Surtout, quand elles ont la santé et pas d'enfant, comme Roseline !

Presque indignée, Simone considérait le visage reposé de sa mère que les soucis matériels n'avaient jamais atteinte.

— Gagner sa vie !... Vous en parlez bien à votre aise ! maman. Si c'était chose aussi simple que vous semblez le dire, il n'y aurait pas tant de femmes misérables et de gens besogneux !

— Ceux-là, mon enfant, sois-en persuadée, ne se mettent pas en peine, comme il faudrait,

de chercher du travail... Roseline est adroite, elle peut coudre, faire des chapeaux, des ouvrages de luxe... Être dactylographe, ou secrétaire, dame de compagnie, voire même donner des leçons...

— De quoi? mon Dieu, coupa Simone qui ne désarmait pas.

— Eh bien, ce qui est plus facile, promener des enfants, des vieilles dames, des étrangères... Vraiment, à notre époque surtout, les débouchés offerts aux femmes sont légion... par chance pour Roseline.

— Jolie chance!... Et où les trouvera-t-elle ces débouchés?... Pas plus que moi, elle ne saura les dénicher!

— Eh bien, nous nous emploierons de notre mieux à l'aider. Allons, calme-toi, Simone, et laisse-moi finir mes comptes. Dans deux jours, nous aurons la maison pleine et je ne m'appartiendrai plus.

Simone ne parut même pas entendre. Jetée sur un divan, à plat ventre, le menton dans les mains, elle songeait. Puis tout à coup, elle se dressa :

— Mais j'y pense!... Puisque j'ai besoin d'une « demoiselle » pour instruire Lillette, je n'ai qu'à m'adresser à Roseline. Elle pourrait lui apprendre à lire... Évidemment, ce serait très ennuyeux pour elle et ne l'enrichirait guère, la pauvre chérie. Mais ce « peu » serait pour son argent de poche et je pourrais d'ailleurs y aller largement. Du

moment qu'il s'agira de Roseline, la veuve de son cher Hubert, certes Raymond ne me reprochera pas de trop dépenser ! et, de plus, ne fulminera plus contre mon refus d'apprendre moi-même la lecture à Lilette. Ce qui me serait odieux et à ma pauvre petite gosse aussi !... Que de scènes entre nous ! bon Dieu !

Mme de Nangis avait l'air tout ensemble abasourdie et mécontente.

— Ma pauvre Simone, tu es vraiment encore une gamine pour ton âge ! C'est idiot, ton idée de recourir, pour Lilette, aux bons offices de Roseline qui ne connaît rien du tout aux choses d'instruction.

— Oh ! bien entendu, s'il s'agissait de faire passer à Lilette son bachot, Roseline ne serait pas de taille. Mais apprendre à lire à une mioche, ce n'est pas malin. Moi-même, je le pourrais ! Cela... m' « embêterait » à mourir !... mais j'y arriverais.

— Ce n'est pas prouvé du tout ! C'est une tâche très compliquée... Il faut connaître la manière, les nouvelles méthodes que Roseline forcément ignore...

— Eh bien, elle s'y mettrait !

— Ou ne s'y mettrait pas ! fit péremptoirement Mme de Nangis... De plus, il y a une considération à laquelle tu ne songes pas, Simone. C'est qu'il est toujours très mauvais d'utiliser les services de gens avec lesquels on est lié. La sagesse est, au con-

traire, de recourir aux étrangers... Tu n'as pas réfléchi combien il te serait désagréable, même pénible ! de voir changer la nature de vos relations...

— Changer?... Pourquoi changer?...

Et Simone ouvrait de larges yeux, surprise.

— Il n'y aurait rien de changé dans notre vieille amitié... Sinon que Roseline accepterait la corvée de s'occuper de Lilette...

— Et, pour cela, serait rétribuée par toi.

Simone eut un léger tressaillement.

— Peut-être, en effet, cette question secondaire serait-elle, un peu... désagréable à traiter entre nous... Mais avec de la délicatesse,... de la simplicité...

— Elle arriverait sûrement à vous séparer, sinon à vous brouiller. J'ai plus d'expérience que toi, mon enfant ; et j'ai constaté que, neuf fois sur dix, le résultat est déplorable quand on emploie des amis... On ne peut leur demander ce qu'on exigerait d'étrangers. On les froisse... Ils prennent mal les observations les plus nécessaires... Et le but obtenu, c'est une rupture à brève échéance... Crois-moi, renonce à ton idée, bonne en elle-même mais peu réalisable. Si tu tiens à laisser intacte votre amitié avec Roseline, ne fais pas d'elle l'institutrice de ta fille et viens-lui en aide d'une façon plus pratique. Je m'associerai certainement à ton désir, le plus que je le pourrai, en la recommandant.

Mme de Nangis s'arrêta. De nouveau, la

porte de la bibliothèque venait de s'ouvrir pour laisser, cette fois, passage à Gontran qui revenait d'une promenade à travers les terrains de chasse. Il était encore en tenue : haut botté, son feutre sous le bras et s'excusa de paraître chez sa mère, en pareil équipage ; son fusil déposé dans le vestibule.

Tout de suite, il remarqua les traits un peu contractés de sa mère, le visage animé et nébuleux de Simone et comprit qu'une atmosphère d'orage flottait dans la pièce. Alors il interrogea, connaissant sa puissance sur sa mère et même sur Simone, la fidèle camarade de son enfance, la confidente de ses sottises de jeune homme :

— Comme vous avez l'air sérieuses toutes les deux!... Quelque chose ne va pas?

Un imperceptible silence d'hésitation. Puis, Mme de Nangis parla, acculée à la nécessité d'une explication que Simone entremêla, d'ailleurs, d'exclamations véhémentes ; défendant son idée et protestant contre ce qu'elle appelait les « préjugés » de sa mère.

Gontran écoutait avec une attention, presque sérieuse, dont il n'était guère coutumier ; tout en jetant son avis dans les débats, de son accent habituel de scepticisme ironique et détaché. Mais le ton se fit absolument sincère quand il conclut :

— Se peut-il que, vraiment, la pauvre petite Roseline se voie réduite à une si lamentable condition ? C'est navrant ! Comment

diable l'en tirer plus radicalement que ne le ferait le projet de Simone... Surtout de façon moins insipide, et plus efficace... Car, nous le savons tous, le travail d'une femme du monde, c'est zéro ! par la force même des choses...

— Il y a des œuvres créées pour y remédier ; et je vais y recourir le plus vite possible, dit Mme de Nangis un peu troublée par l'intuition d'un blâme dans la pensée de son fils. Et de ce blâme, elle ne douta pas, l'entendant répondre, d'un ton léger, cette fois ; mais une indéfinissable expression durcissait soudain sa bouche :

— Vous pouvez, en effet, ma chère mère, vous mettre en peine d'aider Roseline à sortir d'embarras puisque, si elle y est, c'est bien par votre faute.

— Par ma faute???... répéta Mme de Nangis ahurie de cette soudaine accusation.

— Mais oui..., continuait Gontran imperturbable. En vertu de je ne sais quels principes que je n'ai ni à juger, ni à qualifier, vous vous êtes, jadis, jetée à la traverse de mon enthousiaste attrait pour Roseline ; mettons même de mon « emballement », si vous préférez... Je me suis laissé convaincre par vos sages paroles, et j'ai respecté le bâton du prudent policier, que vous brandissiez sur ma route, comme vous auriez dit : « On ne passe pas ! danger ! » Je n'ai pas passé... Et aujourd'hui, la pauvre Roseline est à peu

près sans ressources... Alors qu'elle pourrait être ma femme, à l'abri du besoin...

— ...Mais... mais... quel conte à dormir debout, vas-tu chercher là? interrompit Mme de Nangis, arrachée à son calme marmoréen.

— Ah! je ne prétends pas que j'aurais été un mari modèle! Mais, enfin, j'aurais pu lui fournir un mari très sortable... Roseline est assez charmante pour retenir même un homme fragile!... En somme, la chose la plus utile que vous puissiez faire aujourd'hui pour elle, ça me paraît être de lui trouver un autre époux!

Simone darda sur son frère des yeux stupéfaits.

— Un mari??? Mais elle n'en voudrait pas! Elle ne pense toujours qu'à regretter Hubert et je suis sûre que, en elle, il n'y a pas l'ombre d'un reproche pour l'embarras où il la jette par son imprudence.

— Et puis, précisa la voix coupante de Mme de Nangis, lui trouver un mari, c'est plus facile à dire qu'à réaliser. Quel homme, de gaieté de cœur, se soucierait d'épouser une petite veuve sans fortune!... et dénuée de tout héritage en perspective.

— Mais un homme qui l'aimerait... Tout simplement!... Vous oubliez donc qu'elle est une femme délicieuse?... Ma parole, si j'avais chance d'être agréé, je crois bien que je me mettrais sur les rangs!...

En son for intérieur, la « reine mère » sursauta, frémissante jusque dans les moelles. Gontran s'était exprimé d'un ton qui lui rendait impossible de démêler s'il parlait sérieusement ou en boutade. Elle le savait volontiers paradoxal, enclin à un esprit de contradiction d'autant plus aigu qu'on le heurtait. Aussi, prudente, elle se borna à répondre, avec un sourire de condescendance maternelle :

— Mon pauvre enfant, quel plaisir peux-tu éprouver à dire des folies !

— Ce serait une folie, à votre avis, d'épouser Roseline?... Pas au mien. J'aurais ainsi une très jolie femme, qui ferait merveille dans une ambassade, qui serait pour moi une compagne exquise, que tous m'envieraient... à tous les points de vue ; capable de me rendre heureux comme elle a rendu Hubert...

— Qu'elle aimait... Mais permets-moi de te le dire, mon beau Gontran, tu lui es tout à fait indifférent...

— Chose que je suis le premier à comprendre... Évidemment, elle ne doit éprouver, à mon endroit, ni haute estime, ni l'ombre d'un tendre sentiment. Envers elle, ma façon d'agir n'a eu rien de reluisant... Je me suis conduit comme un mufle!... Pas de mon plein gré... Mais elle l'ignore et ne peut me juger que sur les faits.

— Comme un mufle ! répéta Mme de Nangis révoltée.

— Mais oui, comme un mufle ! Je regrette

d'avoir à le constater... Comment, voilà une petite fille que je trouve adorable, depuis mon enfance... Je le lui laisse voir... Et puis, quand il s'agit d'épouser, plus personne... Je lui tire ma révérence et disparaiss... « Rose-line, je suis désolée, mais votre dot est trop mince!... » Hubert, qui n'avait pas de fortune, lui, a été autrement chic que moi. Il n'en a pas été récompensé, d'ailleurs, le pauvre garçon. Vous me direz que, peut-être, ça lui a été une chance, d'être emporté très vite, en beauté!... Que sait-on jamais!...

Au hasard, il fit quelques pas à travers la bibliothèque, s'arrêta à considérer la magnifique sérénité du parc dans son désor d'automne... Puis, revenant vers sa mère, il finit brusquement :

— En vérité, apprenant que cette pauvre petite Roseline est obligée de se débattre, seule, dans un abîme de difficultés, — peut-être par ma faute! — je suis dégoûté de moi-même, à un point dont vous seriez effarée, ma sage et prudente mère.

Mme de Nangis, en silence, trembla de nouveau, tant il y avait de sincérité dans la voix de Gontran. Pour lui, elle était féroce-ment ambitieuse, fière de son fils, d'autant plus, qu'au physique, il lui ressemblait. Il avait sa distinction élégante et froide, adoucie par quelque chose de la souplesse qui rendait Simone si séduisante. Et elle reprit, sans trahir son inquiétude :

— Gontran, tu parles comme un collégien romanesque, du temps passé, non comme un diplomate averti du vingtième siècle ; conscient de la réalité ; qui en connaît les difficultés, les exigences, dans ta carrière surtout. Certes, il serait très chevaleresque à toi d'épouser Roseline isolée et pauvre. Seulement, nous ne sommes plus au temps de la chevalerie mais à une époque où l'argent, avant tout, fait prime... Où, coûte que coûte, il faut tenir son rang... C'est pourquoi, — tu le comprends aussi bien que moi ! — étant donné le poste que tu dois remplir, tes goûts, tes habitudes de dépense, tu ne peux t'offrir le luxe d'une femme sans fortune, par cela seul qu'elle te plaît. C'est même pourquoi je me suis tant évertuée, afin de te découvrir une fiancée possible, dotée autant qu'il le fallait...

— Et pourquoi, je vais partir seul au Danemark..., acheva-t-il ironique.

De nouveau, il arpenta la pièce.

— Enfin, à mon prochain retour il sera temps encore, j'imagine, d'arriver à une solution définitive. Roseline, alors, sera sans doute consolée d'avoir perdu Hubert... peut-être même pourvue, comme je dois le lui souhaiter, d'un nouvel époux... A moins que, à bout de courage et de ressources, elle ne soit devenue « grue », ainsi que disent les bonnes gens de province. Hélas ! c'est, je le crains, la seule solution pratique pour elle !

— Oh ! Gontran ! s'exclamèrent, en même temps, Simone et Mme de Nangis. Et celle-ci, indignée, acheva :

— Tu oublies de qui et devant qui tu parles !

Il haussa les épaules ; et, une dernière fois, s'immobilisa devant sa mère, rongé d'émoi :

— Vous vous trompez, maman. Je n'oublie rien du tout ! Mais, franchement, votre expérience ne vous permet pas d'ignorer combien la vie est, tout ensemble, impitoyable et tentatrice pour les créatures séduisantes et pauvres, comme l'est Roseline, abandonnée de ceux-là mêmes qui disent l'aimer ; — par veulerie, par peur des sacrifices qu'elle leur imposerait, sans le vouloir, la pauvre petite.

Il caressa les cheveux de Simone qui, de nouveau, s'était écroulée sur le divan et l'écoutait, prise entre son amitié pour Roseline et l'ambition qu'elle aussi avait pour son frère.

Et tous trois éprouvèrent une sensation de délivrance à entendre sonner la première cloche du déjeuner, qui mettait fin à l'épineuse conversation.

X

Roseline, jamais, n'entendit parler du projet qui, un instant, avait occupé la cervelle de Simone, au sujet de Lilette... Et, non plus, de la pensée également imprévue, éclosée à l'improviste dans l'esprit de Gontran de Nangis, à l'annonce de l'embarras où elle se trouvait jetée. De nouveau, l'empire autoritaire et froidement sage de Mme de Nangis avait prévalu.

Tout juste, de Simone, elle reçut l'un de ces bavardages affectueux et puérils dont la jeune femme était coutumière, lui annonçant qu'elle ne pouvait prévoir l'époque de son retour à Paris ; ses deux enfants, à la suite de la rougeole, atteints d'une forte coqueluche. Ce qui avait un peu troublé ses plaisirs, à l'époque des chasses. Quant à Gontran, il était parti rejoindre son nouveau poste en Danemark, après avoir simplement déposé chez elle, une carte *p. p. c.*, se méfiant, sans doute, de la faiblesse masculine.

Ce « chez elle » c'était encore le confortable hôtel de l'avenue Friedland où elle était descendue à son arrivée de Corse ; faible

devant ce qu'elle appelait son *déclassement*. D'autant plus que l'évidence, chaque jour, lui prouvait combien le même mot venait, à son égard, dans l'esprit des gens appartenant au monde où toujours elle avait fréquenté.

Aussi, ce lui était une rude épreuve d'aller à ses amies en solliciteuse. Elle eût, en vérité, moins souffert de s'humilier devant des étrangers que de recourir à la protection des femmes dont, jusqu'alors, elle avait été l'égale. Si cruellement, elle sentait la banalité des réponses aimables, souriantes, voire amicales, même inspirées par un intérêt vrai... « Certes oui, ma pauvre Roseline, je penserai à vous... De grand cœur... Bien volontiers, dès que j'en verrai l'occasion... Hélas, dans votre cas, il faut beaucoup de patience et de temps, avant d'arriver à la réussite... »

Des mots ! Des mots ! pensait Roseline désespérément, bouleversée par le même sentiment qui lui avait fait murmurer, après la lecture d'une lettre de Simone, bourrée du récit de ses distractions : « Ah ! ce n'est pas ainsi qu'elle devrait m'écrire !... J'aimerais mieux ne plus entendre parler d'elle ! »

Et peut-être elle n'aurait pas répondu à sa futile amie, si celle-ci n'avait été la femme de Raymond dont elle ne pouvait oublier le dévouement. Mais, justement, parce qu'il s'était montré pour elle d'une générosité presque invraisemblable, elle ne voulait pas

recourir à lui sans absolue nécessité. D'autant qu'elle avait très bien deviné qu'il blâmait son inconséquence de continuer à vivre dans des conditions nullement en rapport avec sa fortune actuelle. Et obligée de lui écrire pour une question d'affaire, elle avait terminé par une prière d'enfant qui demande grâce, consciente d'être en faute :

« Je vous en supplie, Raymond, ne me grondez pas d'être encore « Hôtel Arcadia »... puisque je ne peux savoir où l'avenir va me conduire... J'attends... Pour équilibrer mon maigre budget, — pour m'acquitter envers vous, mon bien cher ami, du moins matériellement ! — j'ai fait vendre quelques bijoux et des meubles devenus inutiles. Sûrement, jamais plus, je n'aurai un appartement assez grand pour abriter ce qui était mon mobilier de femme censée riche. »

Dartigues, avec sa franchise un peu rude, avait protesté par quelques lignes :

« Ma petite Roseline, vous êtes la déraison même ! En ce qui me concerne, tenez-vous-le pour dit, je n'accepterai aucun remboursement — pour parler votre langage — avant l'arrangement de vos affaires. Ceci bien établi, mettons de côté, pour le moment, cette sottise question et laissez-moi vous donner un conseil bien autrement important. Ne vous défaites pas ainsi à la légère de ce que vous possédez.

Croyez-moi ; c'est un petit capital que vous ne devez pas gaspiller. »

Alors, Roseline n'avait plus écrit. Farouche, elle s'était tenue à l'écart, fuyant Dartigues, ses anciennes relations, ceux qui l'entouraient dans cet hôtel peuplé surtout d'étrangers qui la remarquaient pour sa beauté, son isolement. Et elle évitait de leur parler, de répondre aux marques de sympathie, esquissées plus ou moins discrètement.

L'insuccès de ses premières démarches avait fait chanceler son frêle courage, dans la décevante conviction qu'elle n'arriverait pas à vaincre le mauvais destin qui semblait acharné contre elle. Novembre s'acheva ainsi, sans qu'elle eût entrevu même la voie vers laquelle elle pouvait orienter sa vie désaxée. Elle était telle une créature qui, ayant perdu son chemin, avance lassée, cherchant en vain sa route.

Et puis, brusquement, le courrier lui apporta un billet dont la signature « baronne de Ravelles », dressa en elle la vision d'Ajaccio, de la place du Diamant ruisselante lumière, d'une belle et forte femme, élégante, qui lui apprenait, en souriant, de très inquiétantes nouvelles.

Et, le cœur soudain battant, elle lut :

« Ma chère Roseline, par des amies, j'apprends que la disparition de votre pauvre mari amène quelques perturbations dans votre si-

tuation financière. Alors, je viens vous adresser une proposition. Vous souvenez-vous que, cet été, lors de notre rencontre à Ajaccio, je vous ai confié mon désir d'avoir près de moi, non une simple intendante faisant mes comptes et dirigeant mon personnel, — si nombreux, hélas! — mais une compagne agréable, m'aidant à recevoir, m'accompagnant dans les voyages que je fais volontiers... En ce moment, il s'agirait de passer une partie de l'hiver à Nice, — d'y rester jusqu'au printemps. La compagne charmante, vraie femme du monde, que je rêve, il me semble que je la trouverais en vous... Alors, je viens vous demander : vous plairait-il d'accepter ce séjour dans le Midi, défrayée de toute dépense ; et, pour votre argent de poche, je mettrais à votre disposition une petite somme dont nous fixerions ensemble le montant.

« Dites-moi vite ce que vous pensez de ce projet?... S'il vous paraît réalisable. Et, en ce dernier cas, venez me trouver, que nous causions ensemble, sans retard. J'ai besoin de savoir à quoi m'en tenir le plus tôt possible, vous le comprenez...

« Croyez, ma chère petite, à l'intérêt tout sympathique de votre vieille amie,

« **BARONNE DE RAVELLES** »

Roseline ayant achevé de lire, releva la tête et se vit dans la glace, une légère flamme aux joues sous de larges prunelles qui regar-

daient dans l'invisible. Et elle eut une respiration profonde avec l'instinctif besoin de calmer des battements haletant dans sa poitrine.

Certes, elle l'avait souhaité, ardemment, trouver quelque occupation lucrative qui lui serait un secours ; et voici que, soudain, cette occupation s'offrait. Il ne s'agissait plus de vagues possibilités dont la réalisation était plus ou moins lointaine, mais d'une proposition précise ; et, à elle seule, il appartenait d'accepter ou de refuser l'aide mise à sa portée.

Seulement, cette fois, l'aide se présentait sous une forme qu'elle n'avait pas prévue. Il n'était plus question de s'adonner discrètement, chez elle, à quelque travail, si humble fût-il, — travail de couture, écritures, sur lesquels il lui était facile de garder le silence. Devenant la dame de compagnie d'une femme connue dans le monde, comme Mme de Ravelles, elle faisait l'aveu pénible de son abaissement social ; puisqu'elle entraît dans la phalange des salariés, — certes respectable ! — mais que sa naissance, son éducation, sa situation mondaine lui rendaient dure comme un déclassement. — Peut-être pas nécessaire absolument?... Ne pouvait-elle vivre dans l'ombre, conserver son rang, grâce à une sévère économie ?

Et puis cette perte complète de sa liberté ! Si elle s'inclinait devant le sacrifice imposé

par la raison, elle devenait dépendante du bon plaisir d'une femme trop riche, qui n'oubliait jamais une fortune dont elle était seule dispensatrice, et ne permettait à personne de l'oublier; figée dans une omnipotence qui l'amenait aisément à manquer de tact... Roseline le savait... Pas méchante mais d'intelligence médiocre sous un vernis brillant... Très égoïste surtout comme les êtres sans e
attache proche, ayant eux-mêmes pour centre.

— Comment pourrais-je vivre toute, sous son emprise ! pensait désespérément Roseline, à mesure qu'elle réfléchissait davantage ; et ses doigts se crispaient sur le papier parfumé.

« Soyez brave ! » lui avaient dit, l'un après l'autre, Renato et Raymond Dartigues. Et, pour leur obéir, elle essayait de se raidir contre l'élan qui la jetait vers le refus d'une proposition qu'il lui semblait impossible d'accepter... Conduite que le simple bon sens lui interdisait, elle le sentait bien. Mais le conflit se poursuivait en elle si aigu qu'il lui donnait la fièvre ; et elle s'imposa, avant de rien décider, d'aller se renseigner au sujet d'un poste de secrétaire qu'elle avait vu indiqué dans un journal. Là encore, ce fut une déception. En légion, les solliciteuses étaient déjà venues, si bien que avis avait été donné que nulle ne serait plus reçue, le choix étant fait.

De nouveau, le sentiment de son impuissance l'écrasa. Découragée, bien qu'elle s'attendît à cet échec nouveau, elle reprit, lente,

le chemin de l'hôtel Arcadia, son esprit rejeté dans la lutte dont, un instant, le bienfait d'agir l'avait distraite. A quoi bon, d'ailleurs, continuer à tergiverser? Elle le savait bien que sa résistance serait vaincue par la terrible force des choses, plus puissante que sa révolte... Qu'une minute allait arriver, où elle céderait et subirait le joug imposé par la vie?...

Mais une épouvante — infantine — la soulevait à l'idée que, rentrée chez elle, il lui faudrait enfin prendre une décision et répondre!... Épouvante telle que, près du seuil de l'hôtel, elle s'arrêta, la pensée absente, devant l'étalage d'un libraire, lisant machinalement les titres des ouvrages exposés, sans remarquer même, tout près d'elle, une jeune femme, — ou jeune fille? — occupée elle aussi dans l'examen des livres de la vitrine.

Et elle tressaillit d'entendre une voix, chaudement timbrée, interroger :

— Je ne me trompe pas?... — Au cas contraire, toutes mes excuses, madame. — Vous êtes bien Roseline de Morgane? n'est-ce pas?... Vous me reconnaissez?

Brusquement arrachée à elle-même, Roseline vit alors, lui souriant, un visage, tracé en lignes fermes, d'une irrégularité charmante, qui jaillissait du col de fourrure ; comme les cheveux ondes, du béguin de velours sombre... Un ensemble de femme élégante, très moderne. Une seconde, elle demeura silencieuse, laissant la mémoire chercher dans son cerveau

surmené. Puis, avec effort, elle prononça, la voix lente :

— Oui, je vous reconnais... Vous êtes Gisèle Halbronn. Ensemble, nous suivions des cours à la Sorbonne, pendant les deux années qui ont précédé mon mariage. Je me souviens...

Et elle eut un frisson à cet attouchement subit de son passé d'insouciance heureuse.

Gisèle Halbronn dut en percevoir quelque chose car une expression de profonde sympathie adoucit l'éclat des yeux, du clair sourire ; et, d'un ton presque d'excuse, elle dit, une douceur soudaine dans la voix :

— Vous devez me trouver bien indiscrete de vous aborder ainsi à l'improviste. Mais c'est une telle chance de vous rencontrer que je n'ai pu résister à la tentation d'en profiter !

— C'est vrai, dit Roseline, du même accent assourdi. Nous nous sommes un peu perdues de vue...

— Oui, mais nous étions de trop bonnes amies, pour que la séparation ait fait de nous des étrangères... J'ai beaucoup pensé à vous quand... j'ai appris votre... votre malheur, à mon retour d'Angleterre... J'ai tenté de vous voir mais vous n'habitez plus à votre ancienne adresse et aucune autre ne m'a été indiquée...

— Pour l'instant, je suis près d'ici... à l'hôtel...

Et elle indiquait l'imposant immeuble, où, violemment, flambaient, dans la nuit venue, les mots *Hôtel Arcadia*. Une surprise apitoyée

courut en éclair dans les yeux de Gisèle.

— Vous demeurez maintenant à l'hôtel?...

— Provisoirement, oui.

L'une et l'autre se turent quelques secondes. Sur elles, s'alourdissait le flot des souvenirs jetés dans leurs deux vies — depuis le temps de leur jeune intimité. Elles avaient été très liées, si différentes de nature fussent-elles, par leurs contrastes mêmes qui les attiraient l'une vers l'autre. Le mariage de Roseline, absorbée toute par son amour, l'orientation différente de leurs deux existences les avaient séparées. Mais Roseline n'avait jamais oubliée l'étudiante, supérieurement intelligente, la travailleuse infatigable, si vaillante devant la vie qui se présentait à elle, comme une bataille à gagner. Et, par cela même, l'intéressait passionnément.

Fille d'un biologiste, savant sans fortune, mort des suites de la guerre où l'avait jeté, sans obligation stricte, son idéal du devoir, elle avait été élevée, ainsi que sa sœur aînée Brigitte, par une mère qui leur avait donné l'exemple d'une invincible énergie dans la lutte pour la vie. A travers la rude destinée, une fugitive accalmie, le mariage de Brigitte avec l'ancien préparateur de son père devenu médecin, qu'une piqûre anatomique avait, peu après, enlevé en quelques heures...

Tous ces détails, refoulés dans le passé, remontaient en foule dans l'esprit de Roseline ; tandis que son regard demeurait attaché sur

le visage gaiement résolu, sur la silhouette haute et mince que ne pouvait alourdir la veste de fourrure.

Et dans son désarroi moral, elle eut, tout à coup, l'impérieux désir de réfugier sa faiblesse dans l'amitié sûre, connue jadis. Sans réfléchir, elle pria, et son visage avait l'anxiété suppliante qui la rendait si touchante :

— Gisèle, si vous n'êtes pas trop pressée, montez un instant chez moi... Vous me trouvez à un tournant de ma vie où j'ai tant besoin d'être soutenue !

Gisèle jeta un coup d'œil sur la montre attachée à son poignet.

— Je ne dispose que d'un moment, mais je serai heureuse de le passer avec vous,... surtout si je puis vous être utile en quelque chose...

Et l'accent était si sincère que les yeux de Roseline devinrent humides, une seconde, tant elle était déshabituée du réconfort d'un appui vrai.

— Alors, venez vite, pour que nous puissions causer mieux que sur le trottoir, pendant cet instant... Et merci !

Elles entrèrent dans l'hôtel. Sur leur passage, le portier galonné se leva pour leur ouvrir l'ascenseur, tandis que Roseline expliquait à mi-voix, derrière lui, avec un sourire frémissant d'amertume :

— Tout de même, j'ai eu la raison de me loger dans les hauteurs de cet hôtel trop somptueux pour mes ressources actuelles...

— Du moins vous y êtes bien, et doucement Gisèle, introduite dans la chambre confortable que rendaient moins banale, des fleurs, le portrait du mari disparu, les élégants bibelots qui, évidemment, appartenaient à Roseline. Devant l'expression du visage altéré, jadis si lumineux, elle hésitait sur ce qu'il fallait dire, craignant de blesser par sa pitié même... La jeune femme avait rejeté le long voile enroulé autour de son cou, lancé sur le lit sa petite toque ; et, tête nue, plus que jamais, elle ressemblait à une fragile et délicieuse petite fille.

— C'est vrai, je suis bien ici... Trop bien ! puisque j'y reste, alors que je devrais être campée dans quelque misérable pension pour gens pauvres, et dans un tout autre quartier... Car vous avez peut-être appris cela aussi, la tragique disparition de mon mari me laisse ruinée, obligée de me débrouiller seule... Et, Gisèle, je n'ai ni vos capacités, ni votre courage, ni l'habitude de lutter... ni surtout les affections que vous entourent... Alors je me sens écrasée et, avec terreur, je me demande ce que je vais devenir... malgré toute ma bonne volonté pour travailler !

Elle se tut brusquement. Le souvenir écarté lui revenait, de la lettre reçue le matin même. En parler à Gisèle Halbronn?... A quoi bon ? Elle avait l'intuition de la réponse qu'elle recevrait. Et elle tressaillit d'entendre la jeune fille interroger affectueusement :

— Et, Roseline, vous ne voyez pas de quel côté vous tourner?... Vous n'avez rien en perspective?

Un élan domina soudain Roseline, culbutant son indécision.

— Jusqu'à ce matin même, non, je n'avais rien à espérer, malgré mes démarches... Et puis, aujourd'hui, le courrier m'a apporté... cette lettre...

Elle la prenait dans son buvard et la tendait à Gisèle.

— Voulez-vous bien la lire et me dire dans quel sens je dois y répondre..., à votre avis.

Les yeux vifs parcoururent les lignes.

— Dans quel sens? Mais pourquoi... autant que j'en puis juger, n'accepteriez-vous pas la proposition qui vient à vous et, au premier abord, ne me paraît en rien déplaisante...

Les mains de Roseline se crispèrent d'angoisse, dans les plis de sa robe de deuil.

— Pourquoi?... Parce que je suis lâche devant l'horreur de devenir dépendante... et de l'avouer, au grand jour... au su de tous ceux dont j'étais..., socialement, l'égale..., qui apprendront mon... mon abaissement..., si je deviens la dame de compagnie de la baronne de Ravelles!

— Votre abaissement?... Mais en quoi vous abaisseriez-vous en acceptant, bravement, ce à quoi les circonstances vous amènent, le sacrifice qui, au contraire, ne peut que vous faire estimer davantage de ceux dont l'opi-

nion a seule de la valeur... Je vous en supplie, dans votre intérêt, Roseline, devenez très fière et n'ayez cure de la stupidité des snobs, des poupées de salon... Quant à votre indépendance, moralement, vous la conservez tout entière, puisque votre pensée, votre cœur..., votre âme, vos goûts, vos sympathies ou antipathies, continuent d'appartenir à vous seule !

Malgré elle, Roseline secoua la tête. Gisèle lui parlait une langue que nul ne lui avait jamais enseignée, et qui lui paraissait étrangère, impossible à comprendre... Si familière, au contraire, elle semblait à Gisèle Halbronn dont les yeux fiers criaient la sincérité et l'ardente conviction.

La jeune fille devina aussitôt la dissonance, et elle eut aux lèvres son beau sourire encourageant :

— Ma pauvre petite Roseline, tous les débuts sont difficiles... Brigitte vous le dirait comme moi, elle qui, aussi, est devenue veuve tout à coup, restant avec la charge d'une enfant à élever. Par suite, elle s'est prêtée à tous les métiers... — honorables!... — qui se présentaient à sa portée... Je l'ai vue infirmière..., dactylo..., caissière chez un dentiste... Que sais-je encore?

...De mon côté, en dépit de tous mes brevets, bachots, licences même, j'ai débuté par des leçons aux cachets dérisoires. Bah ! les mauvais jours passent... comme les

autres ! et quand on les considère ensuite, de loin, derrière soi, c'est souvent avec indulgence, sans regretter de les avoir connus, car de les avoir traversés, on sort à jamais trempée !

— Comme vous êtes brave ! Gisèle, murmura Roseline.

Avec envie, elle considérait cette vaillante, si simplement résolue, féminine avec une hardiesse calme et gamine de jeune garçon.

Gisèle eut un rire gai.

— C'est bien le moins ! J'ai grandi à si bonne école, ayant sans cesse l'exemple de mère qui se donnait toute, pour que nous soyons capables de créer plus tard notre indépendance... Elle était une musicienne... artiste... Eh bien, pour nous, elle s'est astreinte à gaspiller son talent en de fastidieuses leçons, même à des mioches ; n'hésitant pas, après des journées de labeur, à repartir encore, son dîner à peine achevé, sous la pluie, la neige, dans le froid des brouillards d'hiver, pour faire travailler des garçons, échappés du collège, somnolents et paresseux, pendant que Brigitte et moi, restions au logis, à faire nos devoirs... C'est pourquoi, voyez-vous, Roseline, il n'y a pas, au monde, de créature que j'admire plus et estime davantage que ma frêle... et invincible « maman »... Je crois que sa vivante leçon m'a rendue capable de résister à toutes les difficultés... à toutes les tentations... Je suis pareille aux autres !...

Grâce à elle, — c'est un peu ridicule à avouer,... — je n'ai peur de rien, ni de personne... Même de loin, elle me garde...

Comme un viatique, Roseline recueillait les mots qui tombaient sur son dénuement ; et avec une sorte de ferveur, elle murmura, un faible sourire sur sa bouche :

— Gisèle, je vous envie votre mère... Oh ! le secret de son énergie... Si elle pouvait m'enseigner où le trouver !

L'animation souriante de Gisèle Halbronn se mua brusquement en une sorte de gravité pensive :

— Le secret de son courage?... Moi aussi, je me le suis bien souvent demandé... Et j'en suis arrivée à croire qu'elle puisait son énergie dans sa foi religieuse qui était celle du charbonnier. Mère n'appartenait pas à une génération chercheuse et sceptique comme la nôtre, celle des petites d'aujourd'hui, portées par leurs curiosités intellectuelles vers l'inquiétude religieuse, — quand ce n'est pas vers la négation. Avec toute son intelligence qui lui permettait de seconder mon père dans ses travaux scientifiques, elle s'inclinait, docilement, devant les certitudes que lui apportaient les leçons religieuses reçues dans son enfance... Vous devez le comprendre, bien mieux encore que moi, vous qui avez les mêmes convictions. Vous rappelez-vous le temps de nos soi-disant discussions théologiques, quand, également

intransigeantes, nous ne pensions pas de même et bataillons pour nos idées...

Encore une fois, Roseline secoua la tête. Son regard était devenu étrangement sombre, son visage rigide :

— Je ne peux plus penser comme autrefois... Dieu a été trop cruel pour moi... Je ne *veux* plus... je ne *peux* plus recourir à lui, ma confiance est morte... avec mon bonheur...

Une révolte grondait dans la douce voix devenue dure ; et ardemment, Gisèle regretta de ne pouvoir ressusciter la foi dans cette âme désemparée... Car elle savait quel bienfait c'eût été pour cette enfant en détresse, la certitude, — même illusoire, — de pouvoir dire, avec la confiance de jadis : « Notre Père, qui êtes aux cieux... »

Simplement elle répondit, et une vibration presque tendre changeait le timbre ferme de son accent habituel.

— Petite Roseline, il *faut* que vous veniez voir mère pour qu'elle vous insuffle sa vaillance... Sûrement, elle vous adoptera pour sa troisième fille et, en retour, vous l'aidez à supporter mieux notre absence, à Brigitte et à moi!...

— Votre absence??? Vous allez partir? jeta Roseline saisie. Elle avait la sensation de voir fuir le port du salut, un instant entrevu. Partir... où?

— Loin, si les choses s'arrangent comme

je le désire..., aux Indes... Pour une année... seulement !

— Aux Indes?... Mais pourquoi?

De nouveau, Gisèle l'enveloppa de son vivifiant sourire et expliqua :

— Voici... Pendant le séjour que j'ai fait l'année dernière en Angleterre, pour préparer ma licence d'anglais, j'ai été mise en rapports, par des leçons à donner, avec... avec des puissants de ce monde...

La voix prenait une emphase moqueuse :

— ...Et le résultat a été la demande d'aller passer un an chez un maradjah, véritable souverain en son petit État, qui désirait faire goûter la culture française à sa fille... Vous pensez si la proposition m'a tentée... Faire un merveilleux voyage... en des conditions exceptionnelles... Vous comprenez combien je souhaiterais voir les négociations aboutir... quand bien même je ferais abstraction du point de vue... *pratique* auquel je dois songer pour *notre* enfant... « collective », la fille de Brigitte qui est notre centre attractif à toutes les trois. C'est d'ailleurs dans l'intérêt de son avenir, que Brigitte vient d'accepter une série de conférences dans plusieurs universités des États-Unis.

— Mais sa fille?... Sa fille?... Elle se résigne à la quitter?

— Oh ! pour six mois, au plus !... Mère la gardera et Brigitte sait avec quelle confiance elle peut la lui laisser... Nous vivons toutes

ensemble, depuis le veuvage de Brigitte qui fait maintenant du reportage politique et, par suite, se trouve souvent obligée à quitter Paris...

Roseline avait écouté attentive. Sa bouche eut un étrange sourire pour demander :

— Quel âge avez-vous? Gisèle.

— Le vôtre à peu près, si je me rappelle bien. J'ai eu vingt-deux ans, en février dernier.

— Et si jeune, vous n'êtes pas effrayée de vous en aller ainsi au loin, sans aucune protection?...

Gisèle eut un léger geste d'épaules et se mit à rire :

— Je vous ai confessé que j'étais outre-cuidante et n'avais peur de rien! ...Avoir peur?... Ah! je n'y penserai guère... J'adore voyager!... C'est si amusant de voir, de comprendre, d'observer!... Je crains bien d'être insatiable... et j'en suis ravie.

Elle s'arrêta court, glissa un regard vers sa montre et se dressa aussitôt.

— Là-dessus, Roseline, je vous quitte, vite... très vite... Excusez-moi... Les minutes ont fui et il faut absolument que je passe à l'ambassade d'Angleterre, au sujet de mon voyage aux Indes. Mais à bientôt, n'est-ce pas?... Je veux que vous causiez avec maman et connaissiez notre petite Nicole... Et puis, je tiens à vous faire entrer dans notre cercle très intime d'étudiants, artistes, jeunes écrivains qui, peu à peu, se sont

groupés autour de nous. Tous, j'en réponds, se montreront prêts à vous « épauler » à l'occasion, s'il en est besoin.

— Merci... Que vous êtes bonne!... Et que vous me faites de bien...

— Tant mieux!... Surtout soyez raisonnable et allez, au plus tôt, causer avec votre baronne, sans vous inquiéter de l'opinion du monde, que je vous supplie de dédaigner!... Il est absolument nécessaire que vous appreniez l'orgueil.

Roseline sourit faiblement :

— Votre avis, Gisèle, c'est que je dois accepter?...

— Bien entendu, si la proposition est acceptable... Essayez-en toujours!... pour n'avoir rien à regretter, ni à vous reprocher!... Cela vous permettra ainsi de chercher mieux... Embrassez-moi et... au revoir, chérie.

Le mot était très rare sur les lèvres de cette fille qui se gardait farouchement de toute sentimentalité mièvre... Et Roseline en sentit tout le prix.

.....
 Quelques jours plus tard, Gisèle Halbronn recevait ce court billet :

« Je vous ai obéie, Gisèle. J'ai causé avec Mme de Ravelles, sans souci de ma répugnance... Maintenant, je vais essayer de m'habituer au « pain de la servitude »... Pensez à moi! »

DEUXIÈME PARTIE

I

La première quinzaine de septembre allait s'achever, sous le ciel de France, dans une senteur de terre humide, au bruissement sec des feuilles jaunies qui s'amoncelaient sur le sol détrempé... Mais en Corse, s'épanouissait encore la splendeur de l'été, écartant toute pensée de l'automne approchante.

Et René de Morgane, si insensible fût-il à la morsure du soleil, chercha l'ombre des arbres pour considérer un instant le miroitement bleu du golfe, rayé de stries étincelantes.

A cette heure encore brûlante, les passants étaient rares sur la place du Diamant ; et tout de suite, il remarqua la silhouette imprévue d'un moine vêtu de laine rousse, ceinturé de cuir, qui avançait rapidement, sans avoir cure des rais de soleil dont l'air était embrasé. Sec et maigre, les cheveux grisonnants, la peau brûlée, il attirait invaria-

blement la curiosité des touristes qu'il croisait. Les Ajacciens, eux, connaissaient tous le *padre* Antonio, pasteur volontaire et dévoué des hôtes du maquis, des bergers isolés durant des mois entiers dans la montagne, de la population des fermes dispersées à travers les plus sauvages solitudes de l'île de Beauté.

Rejeté hors du siècle par la perte d'une femme qu'il adorait ; d'humeur absolue, indépendante, fougueusement adonné au souci des humbles et des souffrants, il s'était fait charger d'une sorte de mission évangélisatrice et habitait en ermite, hors d'Ajaccio, une sorte de cellule, creusée dans le roc, près de la chapelle fréquentée par les gens de la montagne — voire aussi du maquis.

Renato l'avait jadis connu dans un monastère italien où lui-même étudiait sa vocation religieuse ; il avait été attiré par la personnalité de ce moine étrange qui avait la flamme d'un Savonarole du vingtième siècle, les lettres d'un saint Jérôme et la psychologie pénétrante d'un Bourget.

Depuis lors, les deux hommes ne s'étaient jamais perdus de vue, se joignant de loin en loin, au gré de leurs occupations diverses. Lui aussi avait tout de suite reconnu Renato et l'accueillait avec une exclamation de sa voix mordante :

— Morgane ! c'est une chance de vous joindre ! car, sans reproche, vous m'avez plutôt délaissé en ces derniers mois.

— « Délaisé » seulement en apparence... De fait, j'ai pensé à vous bien plus souvent que vous ne sauriez l'imaginer, ... très égoïstement, d'ailleurs ; il me semblait que j'avais besoin de causer avec vous, pour voir plus clair en moi.

— Ah ! fit le moine ; et son regard un peu aigu se posait sur le visage du jeune homme dont un pli soucieux creusait le front.

— ...Quoi?... Qu'y a-t-il ? Je vous aurais cru reparti sur le continent, si je n'avais su, par la chronique bavarde de notre ville, que vous étiez toujours à Casella.

— Peut-être pas pour bien longtemps...

Il s'arrêta quelques secondes, puis expliqua :

— Le mariage de Colomba paraît de nouveau possible. La politique qui avait séparé nos deux familles semble se faire plus accommodante et permettre le rapprochement désiré. Si Colomba épouse Paolo Balberini, ma présence ne sera plus nécessaire à Casella, qui aura trouvé un maître. Donc, je recouvrerai ma liberté d'action.

— Et vous en ferez... quoi ?

— C'est justement cette question qui me trouble et que j'aimerais étudier avec vous. Rentrez-vous maintenant à l'Ermitage ?

— Oui, j'ai fini mes courses dans Ajaccio.

— Alors, si vous voulez, je puis vous remettre chez vous, en remontant à Casella. Je n'ai qu'à prendre l'auto au garage Moreno, tout près d'ici... Vous connaissez...

Le Père inclina sa tête brune.

— Je connais. Moreno est aujourd'hui l'une de mes ouailles, depuis qu'il s'est réfugié au maquis, après avoir abattu, d'un coup de son pistolet, le chauffeur Ricardi avec qui il s'était pris de querelle... Vous vous souvenez? au dernier printemps?... près de la gare?... Ah! quand donc arriverons-nous à calmer ces têtes bouillonnantes, au plus futile incident!

— Y arrivera-t-on jamais?... En tout cas, la vendetta ne me paraît pas encore près de disparaître de la Corse!... conclut Renato.

Tout en causant, les deux hommes s'engageaient dans l'étroite petite rue que dominait la tour rousse de la cathédrale, violemment découpée sur le bleu intense du ciel sans ombre, et ils entrèrent dans le bureau du garage dont les murs étaient barbouillés d'affiches de renseignements. Ils y trouvèrent la patronne, une Corse très brune, au profil sévère, dont les yeux tristes s'éclairèrent à la vue du *padre* Antonio. Celui-ci s'approcha aussitôt pour lui parler; et Renato, devinant qu'il s'agissait de quelque message du mari caché au maquis, s'éloigna pour demander l'auto.

La conversation d'ailleurs fut très courte, coupée par l'invasion d'une bande de touristes en quête de renseignements.

Renato dit :

— Quand vous voudrez? *padre* Antonio.

— Tout de suite, mon ami. Je suis à votre disposition.

Il serra la main de la signora Moreno que Renato salua, compatissant ; et tous deux, dans l'auto, filèrent en flèche à travers l'avenue du Premier-Consul, aux palmiers jaunissants, vers la campagne où s'allongeait la route de Bastia.

Très vite, la voiture fut devant l'humble chapelle, près de laquelle était l'ermitage ; et sur l'invitation du *padre*, Renato le suivit dans une longue salle à demi enclavée dans le rocher, qui s'éclairait d'un côté, par une large ouverture, sur l'horizon radieux du golfe, au pied d'Ajaccio : vision apparue par delà les prairies, les oliviers tors, les palme-raies, le dessin sinueux de la grande route et des sentiers écrasés par la masse tourmentée de la montagne.

La salle était austère, strictement meublée : quelques chaises, un lit de camp dominé par un grand Christ qui était une œuvre d'art, deux grandes tables, portées sur des tréteaux, et surchargées de papiers, de revues, de journaux, de livres comme les rayons qui encadraient la salle ; sauf aux places où ils s'effaçaient devant les reproductions en gravure de quelque chefs-d'œuvre de l'art italien, ou de toiles toutes modernes.

Renato avait enveloppé d'un coup d'œil presque avide cet ensemble qui lui plaisait et qu'il n'avait pas revu depuis bien des mois.

La voix du moine le fit tressaillir, presque brusquement.

— Eh bien, Morgane, qu'y a-t-il? Je suis tout à vous, pour vous écouter... Vous m'avez dit tout à l'heure que le mariage possible de votre sœur allait vous rendre toute liberté d'action... Par suite, vous pourriez enfin vous donner à cette vie de prêtre à laquelle vous aviez renoncé par dévouement pour votre famille... Est-ce que votre désir n'est plus le même?

Renato ne répondit pas aussitôt. Le pli de son front, creusé entre les sourcils, s'était avivé. Puis, après un silence, lourd de pensée, il prononça, avec une lenteur grave, un peu dure, comme s'il réfléchissait tout haut :

— J'hésite... Je ne vois plus la route, sur laquelle je voulais m'engager, aussi nettement tracée qu'à l'heure où ce m'a été un réel sacrifice d'y renoncer...

— Et savez-vous ce qui vous arrête? ce qui a changé ainsi votre façon de voir?... Est-ce, de nouveau, ce que vous sentez... d'ondoyant, d'inquiet dans votre foi... et qui vous effrayait déjà?...

— Comme jadis, c'est vrai, je subis les conséquences de mon esprit tourmenté, trop curieux, à qui le doute est presque naturel. Quand je réfléchis aux liens qui ligoteront ma pensée, chercheuse audacieusement, j'en arrive à la conclusion que c'est folie de les accepter, de mon plein gré, puisqu'en méta-

physique il est, humainement parlant, aussi impossible d'affirmer que de nier...

Le *padre* cette fois, ne répondit pas ; il écoutait les révélations de l'âme frémissante qui s'examinait.

— La mort soudaine et tragique de mon frère m'avait ébranlé avec une telle violence, avait si fort imprimé en moi la sensation du néant de la vie, que je me suis senti littéralement échappé à son emprise. Je suis devenu avide d'un appui supérieur qui, seul, pouvait me rendre la paix, m'aidant à poursuivre ma tâche terrestre ; détaché de moi-même, soutenu désormais par le seul souci de faire du bien, sous toutes les formes, à ceux qui auraient besoin d'être secourus... Et puis...

— Et puis ? répéta le moine voyant que Renato s'arrêtait, les yeux fixés sur le golfe éblouissant...

— Et puis, sans doute, j'avais eu trop d'orgueil, de confiance en mes forces... Aujourd'hui, je ne puis m'illusionner, ce n'est pas seulement la redoutable fragilité de mes convictions qui me fait hésiter... Contre ma vocation, se dresse maintenant un fantôme que je n'arrive pas à exorciser... Un fantôme qui est, pour moi, une réalité obsédante, un délicieux être de chair, très vivant, que sa volonté seule pourrait arracher de moi...

Il avait tourné la tête vers le *padre* et leurs regards se confondaient.

— Vous savez que mon frère a laissé une jeune femme dont il s'était si souverainement épris que, pour l'épouser, il n'a pas hésité à entrer en lutte contre l'impérieuse volonté de ma mère qui n'a jamais pardonné cette rébellion à celle qui y avait amené Hubert. Quand après le malheur, sa veuve est venue, sur l'invitation de notre père, nous rejoindre en Corse, nous qui formions désormais sa seule famille, elle a été accueillie de telle sorte par ma mère, — malade et désespérée de la mort de son fils de prédilection, — que bien vite, la pauvre petite Roseline a été saisie par l'ardent désir de retourner en France... Parce que je la comprenais et la plaignais... infiniment,... j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour lui rendre, au moins, supportable, le séjour de Casella. Je me suis beaucoup occupé d'elle, fraternellement, avec une joie et une douceur que je n'avais pas prévues...

— Fraternellement, soit... Mais pour l'avoir rencontrée à Ajaccio, je sais que cette jeune femme était bien jolie, très séduisante... Et ce qui était à peu près sûr est arrivé, vous vous êtes épris d'elle...

— Épris d'elle?... En tout cas, j'en ai eu la révélation seulement quand elle m'a soudain appris qu'elle regagnait la France.

— Sans que vous lui ayez laissé voir ce qu'elle était devenue pour vous?... ou qu'elle l'ait deviné?...

— Je ne crois pas qu'elle ait pensé à rien de pareil. L'amour n'existait plus pour elle. Le souvenir seul de son mari disparu l'absorbait... Et j'aimais qu'il en fût ainsi... J'aurais souffert que mon frère fût si tôt oublié... Elle est partie. Et devant le vide terrible creusé en moi, j'ai compris la place effrayante qu'elle avait prise dans ma vie. J'ai eu le sentiment de glisser vers un gouffre... J'ai voulu me guérir, l'oublier... Je lui ai à peine écrit... juste ce qu'il fallait pour qu'elle ne se sentît pas abandonnée... Elle ne m'a pas tout de suite répondu... Seulement, après six interminables semaines, j'ai reçu quelques lignes... oh ! très amicales, ... adressées comme à un frère dont elle sentait l'affection dévouée. Elle m'annonçait qu'elle partait pour le Midi avec une amie. Puis le silence.

— Vous n'avez plus eu de nouvelles ?

— Au printemps dernier, est arrivé, pour ma jeune sœur Marie-Pia, un mot qui disait qu'elle comptait passer l'été en Provence. Aucun détail sur sa vie actuelle. Ensuite, plus rien. Devant cet évident parti pris de silence, je me suis tû aussi. Je me suis raidi devant le supplice de ne plus savoir rien d'elle. De toute ma volonté, j'ai essayé, oh ! par tous les moyens ! de me détacher d'elle... Et vraiment devant le silence absolu, pareil à la mort, qui nous séparait, je croyais avoir reconquis la paix, quand le mariage devenu possible de Colomba a ressuscité en moi je

ne sais quelle tentation, quel espoir inavoué, culbutant ma prétendue sagesse... J'ai tout à coup découvert, dans les bas-fonds de mon cœur, une soif aveugle de savoir ce qu'elle était devenue pendant ces longs mois d'entière séparation..., si son avenir, brisé par la mort de son mari, était tel que lui, que moi, moi aussi ! l'eussions souhaité...

— C'est une honnête femme, croyez-vous ?

— Oui, je le crois...

Le beau visage de Renato s'altéra plus encore.

— ...Mais c'est une créature de luxe, habituée au luxe ; par suite, forcément fragile. Elle me paraît incapable, si fière soit-elle, d'accepter la pauvreté toute sa vie, de se créer un avenir qui la mette à l'abri du besoin... Cette pensée me hante, qu'elle est abandonnée à elle-même, exposée, par son terrible charme, à la convoitise des hommes qui la frôlent... Et j'en arrive à me demander si, au lieu de me dévouer, de soutenir, protéger, guider des étrangers, mon premier devoir, le plus strict, ne serait pas de veiller sur elle, la femme de mon frère ; de lui offrir, si elle y consent, un nouveau foyer...

— Cela, en l'épousant, n'est-ce pas ?

Renato inclina la tête.

— Pourquoi non ! si vous le souhaitez et... elle aussi ! Rien ne vous l'interdit. Vous êtes tout à fait libre de disposer, pour elle, de votre vie... Évidemment, c'est renoncer à

un idéal très haut, peut-être trop haut pour les forces de votre nature et de votre vouloir, pour les exigences de votre esprit tourmenté, comme vous le qualifiez justement...

— Oui... soit. Mais comment, en ma conscience, ne pas me demander si ce n'est pas mon propre bonheur que je cherche en essayant si passionnément de créer le sien? ...Et pourtant?... il me semble que ma misérable soif d'elle s'apaiserait si je la savais, de nouveau, heureuse et protégée... Non une fragile petite chose, ballottée par les remous de son existence d'isolée... Mais je ne sais rien d'elle... Je suis muré dans l'inconnu, en ce qui la concerne... Et j'en éprouve une telle torture que j'en suis épouvanté! Je ne vois plus ni mon devoir ni la vérité. En me préoccupant si fort de l'avenir de Roseline, n'est-ce pas que j'obéis à ma faiblesse d'homme, subissant son redoutable attrait? Il est si facile de s'abuser quand on sait en jeu sa part de bonheur!

Renato se tut, mais reprit après quelques minutes :

— Vous comprenez que, tout cela, il m'est impossible de le laisser même soupçonner à mon entourage?... et pourquoi, depuis des semaines, j'ai le désir, chaque jour grandissant, d'aller vous l'avouer à vous qui, ayant connu l'amour humain...

Le *padre* eut un geste que, dans son trouble, Renato ne remarqua même pas.

— ...L'amour humain, vous me comprendrez mieux que personne... J'ai besoin d'un jugement qui, tout désintéressé, se substitue au mien, incapable, en ce moment, de voir juste... et clairement ! ce qui doit être...

Le moine ne répondit pas. Il songeait. Renato aussi, sans voir même l'horizon lumineux qu'embrasait le couchant. Une paix infinie émanait de la campagne silencieuse, apaisée par la fin du jour approchant.

Le *padre* Antonio, enfin parla, avec un geste d'incertitude :

— Il est bien grave de décider pour autrui!... L'avis que vous réclamez, je vous le donne pour ce qu'il vaut, dans ma sincérité d'homme et de prêtre. Ne décidez rien en ce moment, vous ne le pouvez pas. Laissez faire... un peu, le recul du temps, pour ne pas vous exposer à des regrets devant lesquels vous ne pourriez plus rien... Tentez de savoir ce qu'est devenue cette jeune femme. Écrivez-lui de nouveau, lui demandant si votre affection fraternelle ne pourrait lui être utile, bonne en quelque chose... Si possible, même, voyez-la, essayez de discerner ce que vous pouvez pour elle... Et selon ce que les circonstances vous révéleront, confiez-lui..., ou non..., le sentiment qu'elle vous a inspiré. Vous êtes homme d'honneur, d'âme trop loyale et religieuse pour ne pas décider alors quel devoir s'impose à vous, dont vous accepterez toutes les responsabilités.

Je vous parle, mon ami, avec mon expérience d'homme qui a, — et j'en bénis le ciel! — pleinement vécu pour la joie, dans l'amour, puis la peine... Et mon existence actuelle est la rançon de cet amour qui ne pourra jamais être payé d'un trop haut prix... Jamais!

La voix du moine se brisa net. Un instant, son regard et celui de Renato s'abîmèrent l'un dans l'autre. Puis, presque bas, Renato dit : « Merci ! » enserra la main rude du *padre* dans ses doigts brûlants, et sortit.

II

.....
Une orageuse brise de septembre soulevait les cheveux de Roseline penchée vers la table au tapis fané, sur lequel elle avait posé son buvard, devant la fenêtre du mélancolique jardinet d'une « pension » aux Ternes où, pour le moment, elle vivait. Et sa petite chambre, dressée presque aussi haut que la cime des quelques maigres platanes du jardin, ne ressemblait en rien à la confortable pièce qui, l'année précédente, l'avait abritée, dans l'hôtel *Arcadia*, à son retour de Corse.

Fièvreusement, elle griffonnait les lignes ; puis tout à coup, elle s'interrompait et songeait, les mains jointes sur le feuillet, son regard distrait considérant quelques lettres posées sous l'encrier transformé ainsi en presse-papiers... Alors, elle relisait les lignes déjà tracées.

« Gisèle, c'est vrai ! Selon les apparences, je suis bien coupable envers vous, vous ma précieuse amie. Depuis des mois je ne vous écris plus... Ai-je seulement répondu à l'insistance affectueuse de votre première

lettre, venue de Bombay, pour savoir ce que devenait l'épave que vous aviez laissée à Paris, prête à commencer son rôle de quasi femme de chambre auprès de Mme de Ravelles. Ensuite, par ma faute, ne vous envoyant pas mon adresse, je n'ai plus rien appris de vous, — sauf, il y a quelques jours..., je vais vous conter pourquoi...

« Mais Gise, il faut me pardonner mon silence... Depuis notre séparation, mon existence a été si tourmentée, si étrangement imprévue que j'ai laissé fuir le temps, sans y prendre garde, hantée par la soif grandissante de disparaître, qui m'obsède comme la seule solution possible, à mon existence, de plus en plus dépouillée chaque jour, dont l'avenir est muré devant moi. Sans espoir de remonter le courant, je me débats comme une créature presque submergée qui essaie, vainement, de se raccrocher même aux écueils qui la broient.

« Mais vous oublier ! Vous qui avez un moment galvanisé ma faiblesse ! Dans mes papiers, il y a tous les feuillets que je vous griffonnais, aux heures où, écrasée par mon isolement, je succombais à la soif de crier ma détresse à une âme vivante, aussi faible qu'un bébé qui demande secours... Mais je sentais si bien l'inutilité de ces lettres éperdues que je ne vous les envoyais pas, cédant à la fierté — maladive... — de ne plus occuper personne de moi... Vous étiez si loin ! Gisèle...

Et je ne savais plus où vous rejoindre...

« Et puis, par hasard, dans une pochette isolée, j'ai retrouvé la dernière lettre reçue de vous, le récit de votre féerique randonnée dans l'Inde, une lettre si colorée, si lumineuse, si vaillante qui m'a donné, tellement aigu, le besoin du réconfort de votre présence, que saisie de l'absurde espoir de votre retour — il va y avoir un an que vous êtes partie! — j'ai passé chez vous.

« Là, j'ai appris que ni vous, ni votre sœur n'étiez encore revenues; que votre mère était toujours dans la lointaine petite plage bretonne où elle a passé l'été, pour le bien de votre Nicole...

« Est-ce d'avoir seulement frôlé le *home* tout imprégné de votre énergie, à toutes trois, un sursaut a secoué, — pour un instant, du moins! — mon mortel détachement; et, soudain, je me suis décidée à passer à la grande poste pour me faire renvoyer les lettres qui, pendant les derniers mois, m'avaient, peut-être (???) été écrites, et demeureraient abandonnées, en quelque casier de la poste restante.

« Et ainsi, il y a huit jours, me sont revenus, adressés avenue Friedland — est-ce vieux! — quelques futiles billets ou même lettres, — d'une banalité écrasante! dont les auteurs se sont ensuite découragés devant mon silence obstiné... Mon amie Simone y comprise. A quoi bon occuper certaines autres

de soi, quand on sait quel abîme creuse le bouleversement de situations mondaines, jadis de même rang?

« Ah ! l'impitoyable clairvoyance que donne la réalité à ceux qui sont contraints de s'y heurter !... et comme l'évidence même leur prouve que mieux vaut laisser mourir le cœur. Alors, on souffre moins, n'étant plus qu'une machine qui se meut comme elle peut, jusqu'au jour où, usée, elle se brise... Je voudrais tant que la mienne puisse tenir bon jusqu'à votre retour à Paris... Il me semble qu'alors, soutenue par vous, je serais sauvée !

« Parmi les vieilles lettres renvoyées par la poste, il y en avait une, bien amicale, de ma belle-sœur Marie-Pia, écrite cet été ; une autre, toute récente, en revanche, un peu étrange, affectueuse et troublante, de mon beau-frère Renato ; enfin, une de vous, déjà ancienne ! où vous étiez *toute* ; passionnément intéressée par votre vie neuve, dans un merveilleux pays ; une lettre vivifiante comme la lumière même, qui réchauffe toutes les misères, dans laquelle vous montriez un désir si évidemment sincère de savoir « où j'en étais » que me voici vous écrivant, vous racontant... tout comme si ces feuillets devaient partir vers vous...

« Donc, pour suivre votre conseil, Gisèle, j'avais répondu à la proposition de Mme de Ravelles. Les débuts de ma nouvelle exis-

tence ont été, en somme, moins pénibles que je le redoutais. Mme de Ravelles était prompte aux engouements et le rôle de protectrice lui était agréable quand la protégée lui plaisait, — pour une raison ou une autre. Pendant notre premier mois ensemble, je crois vraiment que ma présence l'enchantait, la distrait. Elle semblait se faire un plaisir de me chaperonner, de me faire partager son luxe, de ressusciter ma vie frivole d'autrefois... Courses dans les magasins, chez les modistes, couturiers, dans les thés chics où, aux premiers temps, j'étais harcelée par l'anxiété — stupide ! — de rencontrer quelques-unes de mes relations d'autrefois. Le choc naturellement se produisit... et se reproduisit. Mais aucune de nous ne broncha quand, peu à peu, s'affirma ma position ambiguë auprès de Mme de Ravelles qui, à profusion, m'appelait alors « ma petite amie, » ... « ma chère enfant, » « Roseline, ma chère »... etc. A ces appellations diverses, je répondais de mon mieux... Vraiment, je peux, je crois, le dire, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour satisfaire ma compagne imprévue et me plier à mon nouveau personnage. Je me suis appliquée à ne rien trahir des dissonances qui naissaient de notre vie en commun, trop rapprochée. S'en apercevait-elle comme moi?... Je ne le pense pas. J'étais si docilement « sa chose » ! avec toute la bonne grâce que je savais trop bien nécessaire !

« Seulement, j'avais contre moi de ne *pouvoir* être gaie. Je ne l'amusais pas. Je ne la divertissais pas, par les histoires « pimentées » dont elle était friande et qu'elle se plaisait à me conter, souhaitant que je lui rende la pareille. Et puis, je n'avais pas appris la science de flatter... Et avec elle, c'était chose indispensable.

« A Nice, j'ai très vite senti que ma faveur baissait. D'autant que, dès les premières semaines, elle y avait retrouvé une jeune Roumaine, veuve elle aussi, mais sûrement en quête d'un nouveau mari, qu'elle avait connue l'hiver précédent à Monaco et qui était justement... ce que je n'étais pas.

« La situation financière de cette princesse Daria Ginesco ne devait, en réalité, être guère plus brillante que la mienne... Mais comme elle était autrement adroite que moi à user de toutes les occasions favorables ! A se servir, audacieusement, de sa beauté un peu exotique, mise en valeur avec un art consommé et soignée à l'avenant. D'une élégance naturelle dont elle tirait parti, avec une habileté merveilleuse, de façon à supporter toutes les rivalités, même avec des chiffons, des robes confectionnées par elle... Et puis, quel talent pour user des ressources d'un esprit qui n'avait peur de rien ; jamais effarouchée, ni de la galanterie pressante des hommes, ni de leurs propos les plus osés...

« Dominant la jalousie des femmes par

l'art qu'elle mettait à flatter chacune selon sa faiblesse ; délicatement ! Juste comme il fallait, pour les conquérir et profiter de leur luxe... Tout ensemble, elle m'émerveillait et me répugnait !

« Très vite, Mme de Ravelles est retombée sous le charme, retrouvant pour cette enjôleuse, la toquade qui, l'année dernière, avait ravi son séjour à Monaco. Les récits dont elle m'a gratifiée, dans sa joie de la retrouver, m'ont tout de suite éclairée. Certainement, il eût été sage de lutter contre une influence dangereuse pour moi. Mais... Gisèle, ne me le reprochez pas ! il m'était *impossible* — j'en aurais été honteuse ! — de m'abaisser à user des armes dont se servait cette femme qui me semblait une aventurière aux dehors de femme du monde.

« Avec moi d'ailleurs, elle se montrait charmante aussi ; sans doute, parce qu'elle s'était bien vite aperçue que je n'étais pas dangereuse ; que, si la fantaisie lui en venait, elle aurait vite réussi à prendre ma place. Pour le présent, il lui suffisait de rester la princesse Ginesco, amie, et non dame de compagnie, de la baronne de Ravelles, par qui elle se faisait gâter à souhait, renseignée sur son besoin d'être adulée. Et comme elle s'entendait à présenter l'encens !

« Un petit fait, moins d'un mois après notre arrivée à Nice, m'a révélé que ma faveur baissait. Comme je m'apprêtais, une après-

midi, à servir dans le hall de l'hôtel le thé à Mme de Ravelles, j'ai surpris un bout de dialogue entre elle et une vieille lady, très *racée*, tout fraîchement arrivée, qui me montrait une évidente sympathie. A Mme de Ravelles, elle disait, souriante et aimable :

« — *What a fine lady* est votre fille, madame. Je vous l'envie et vous félicite d'avoir une telle compagne !

Non moins bien, j'ai entendu la réplique jaillir, très raide :

« — Ma fille?... Mais je n'ai pas de fille ! La jeune femme qui est ici avec moi est ma dame de compagnie.

« Le ton seul eût suffi à me rendre le sentiment des distances, si j'avais été tentée de l'oublier. J'avais compris... Et la vieille lady aussi.

« Elle s'est inclinée avec une politesse froide et m'a souri, comprenant, sans doute, que j'avais entendu ; sans rien d'ailleurs, par la suite, changer d'attitude à mon égard.

« Et puis, la fatalité a voulu que le carnaval ait amené à Nice, certain financier franco-américain que j'avais rencontré au printemps chez mes amis Dartigues et qui avait fait attention à moi,... plus qu'il ne fallait. Je ne l'avais plus revu, ayant passé l'été en Corse. Mais lui ne se souvenait que trop de la petite veuve ruinée, avec qui il avait dîné et passé la soirée.

« Je l'ai rencontré un matin, sur la Pro-

menade des Anglais, alors que j'avais la joie d'« arpenter » à mon gré, tandis que Mme de Ravelles était chez elle, livrée à ses manucure, coiffeuse, pédicure, masseuse, etc... Ce qui me valait quelques bienheureux moments de liberté où je puisais un peu de courage pour le reste de ma journée d'esclavage.

« Malheureusement, lui, Ronald Hoxton, m'a reconnue tout de suite, abordée, usant du droit de m'avoir été présenté à la Pilletière, chez les Dartigues. Et dans ma solitude, j'ai trouvé si bon d'apercevoir ce visage, évocateur du temps de mon indépendance, au milieu d'amis, que mon accueil a été, certainement, autre qu'il eût été en des circonstances différentes. J'ai accepté la douceur de me voir traitée en femme du monde, comme autrefois, — non plus en dame de compagnie de la baronne de Ravelles.

« Baronne », sur le tard, résultat d'une *régularisation*. A Nice, d'inévitables bavardages m'avaient, peu à peu, révélé les prémices — déjà anciennes — de la situation présente ; comme les origines de la considérable fortune qui a si bien contribué à faire accorder, par le monde, absolution et oubli. Vous comprenez, n'est-ce pas, Gise, que ces détails, enfouis dans le secret de ma mémoire, avaient achevé de rendre impossible, tout *vrai* rapprochement entre Mme de Ravelles et moi, bien qu'elle ignorât que je « savais »...

« J'imagine que Ronald Hoxton lui aussi

savait, — ou avait bientôt appris. Mais, bien entendu, peu lui importait. Très vite — et ç'avait été pour moi, un futile plaisir, je le confesse... — il avait su se faire présenter et recevoir, dans une maison où les grands financiers étaient particulièrement prisés et dont les *cinq heures* quotidiens étaient très suivis. En effet, les amateurs trouvaient chez elle, à leur gré, tables de bridge, goûters excellents, musique, voire même, pour les jeunes, tangos et danses de la dernière heure. C'est à travers la multiplicité de ces hôtes si divers que je devais évoluer de façon à satisfaire l'humeur difficile et ombrageuse de la maîtresse de maison. Souvent, j'avais l'impression de me mouvoir en équilibre sur une corde raide, ne devant pencher ni à droite, ni à gauche, mais me montrer à la dévotion de tous, dans mon rôle de second plan, dont je savais devoir me bien garder de sortir, — même involontairement ! — sous peine de m'y voir rappelée, sans merci, ni aménité.

« Devenu, pendant son passage à Nice, l'un des habitués de salon de Mme de Ravelles, Hoxton s'était aussitôt aperçu du personnage que j'y tenais ; et j'avais l'intuition — bizarre, mais certaine, — que, autant que moi, il supportait mal ma dépendance. Je me devinais suivie par son regard ; et ce regard avait quelque chose d'irrité, de dur et de violent, comme si les lueurs y passaient,

d'une colère secrète, ou bien parfois s'adou-
cissait dans une expression d'attente et
de résolution. Un regard indéfinissable, en
somme. Mais je ne pouvais méconnaître la
sollicitude avide dont cet homme m'entou-
rait, sous son masque d'impassible froideur,
sans paraître se douter de l'impatience — évi-
dente pour moi — qu'il éveillait ainsi chez
Mme de Ravelles... Et même chez Daria Gi-
nesco qui, le jugeant de bonne prise, avait aus-
sitôt tenté de l'attirer dans ses filets souples.

« Vraiment, ayant autour de lui tant de
points de comparaison, comment Ronald
Hoxton pouvait-il conserver le goût très vif
qu'il avait marqué pour moi, dès notre pre-
mière rencontre à la Pilletière... — Ce goût
deviné qui, soudain, me rendait plus sup-
portable mon exil parmi des étrangers !

« Ayant découvert que le matin je m'ap-
partenais un peu, il apportait une décision
discrète et résolue à me joindre pour me
promener, me distraire, me créer une heure
de bienfaisant repos, durant laquelle je rede-
venais une femme enveloppée d'attentions
délicates, — si délicates que je ne me rebel-
lais pas, les acceptant aussi simplement
qu'elles m'étaient offertes.

« Gise, ne me blâmez pas trop ! A distance,
je comprends combien j'étais imprudente en
me laissant enserrer dans le subtil réseau
tissé autour de moi par un homme audacieu-
sément volontaire, habitué, de par sa fortune,

à manier les êtres, selon son bon plaisir.

« Mais à Nice, je me sentais si effroyablement seule ! et cet Hoxton était un dernier lien avec mon passé que ressuscitaient un peu, comme une ombre fuyante, presque effacée, la déférence courtoise, les égards dont il m'entourait... Est-ce pour cela que je n'avais pas peur de lui, sentant très bien que je ne l'aimais pas. Mon cœur est mort avec Hubert...

« Il le comprenait et ne s'en préoccupait guère ! Pas plus que les autres, ce n'était mon cœur qu'il souhaitait... Je le savais clairement... Mais son désir ne pouvait que me frôler ; sans que la tentation même m'effleurât d'y prêter attention, de l'écouter, surtout de le recueillir !

« Je n'ai eu vraiment l'impression d'un danger qu'un matin où il m'a retrouvée devant la mer. C'était après une soirée durant laquelle il m'avait devinée énervée toute frémissante encore d'une algarade de Mme de Ravelles. Après avoir insisté, — une insistance pareille à un ordre, — pour que, à cette réception, je porte une robe blanche, le noir lui semblant « triste », elle avait ensuite déclaré, à mon apparition sous le nouvel uniforme imposé, qu'en fin de compte, elle me préférait en noir et demandé, à la dernière minute, de vouloir bien changer de robe et reprendre mon deuil.

« Bien entendu, je n'avais rien dit de

cette désagréable scène. En avait-il pressenti quelque chose? A peine avions-nous marché un peu, fuyant la Promenade des Anglais, qu'il m'a jeté de sa manière autoritaire :

« — Pourquoi restez-vous chez cette Mme de Ravelles?... Ce n'est pas votre place. Quittez-la... Revenez à Paris... Je vous promets de vous aider à y vivre indépendante.

« Je me suis arrêtée brusquement, secouée d'un sursaut que je n'oublierai jamais, et je l'ai regardé bien en face. Nos yeux se sont croisés ; les siens ne se sont pas détournés ; mais je devine ce qu'il y avait dans les miens quand j'ai pu articuler, je m'en souviens :

« — Vous êtes trop bon... Je vous remercie... infiniment. Mais je préfère demeurer chez Mme de Ravelles... puisqu'il le faut... J'ai été très mal élevée en ce sens qu'il m'a toujours été répété que je ne pouvais hésiter à faire, avant tout, ce que je devais!... Même si l'obligation m'était... pénible!

« Il s'est incliné et n'a pas insisté ; et sous la brise apaisante, nous avons encore, un instant, causé de choses indifférentes.

« Il avait été imprudent et parlé trop tôt, me mettant en éveil. Ah ! certes non, il ne me fallait pas abandonner une situation qui, si désagréable me fût-elle, m'était une aide... Encore que la rétribution en fût dérisoire, comparée à la fortune de Mme de Ravelles et aux dépenses forcées où elle m'entraînait

pour me montrer élégante, au gré de ma compagne — afin de ne pas déparer son salon, sans toutefois m'attirer le reproche de coquetterie. Et puis, il me fallait compter avec ce travers qu'elle avait de me faire régler les dépenses de nos courses ou goûters ensemble avec un désinvolte : « Payez, je vous rembourserai à l'hôtel ! » ...Mais à l'hôtel, presque toujours, elle n'y pensait plus ; et je ne lui en disais rien, incapable d'articuler les réclamations de ce genre.

« Gisèle, excusez-moi, je vous raconte même ces futiles détails, pour que vous compreniez mieux dans quelle atmosphère énervante je vivais... Mme de Ravelles, trop absorbée par sa propre vie pour s'inquiéter de la mienne, que, jalousement, je gardais dans l'ombre. Ronald Hoxton enfermant désormais sous la correction des apparences..., la ténacité de son vouloir... Seule, Daria, curieuse, m'épiait et peut-être, avec son adresse perfide, me desservait auprès de Mme de Ravelles... Peut-être?...

« En tout cas, quelques jours encore coulèrent pour moi sous un ciel lourd d'inquiétants nuages, parfois refoulés par des accalmies imprévues qui m'apaisaient un instant. Un incident fit éclater l'orage qui montait peu à peu.

De Monte-Carlo, une fin d'après-midi, Mme de Ravelles et Daria revinrent grisées par le plaisir d'avoir joué et gagné... Durant

tout le dîner, elles en parlèrent, tenant le jeu pour une merveilleuse invention, raillant mon constant refus de jouer ; et Daria, qui connaissait l'exiguité de mes ressources, me catéchisait pour m'engager à tenter aussi la chance.

« Pour la première fois, ses conseils me trottèrent en tête, toute la nuit. Et le lendemain encore... Après tout, pourquoi me refuser à essayer?... Pourquoi, aussi bien que Daria, n'aurais-je pas gagné?... Pourquoi fuir une possibilité qui s'offrait à ce point tentante, et dont le résultat pouvait m'être si bienfaisant ?

« Espérance stupide et folle », allez-vous penser... Comment en étais-je soudain arrivée à la croire réalisable?... Une chose certaine, c'est que le lendemain même, sans plus réfléchir, profitant de ce que Mme de Ravelles me laissait libre, partie en excursion avec une bande amie, — Daria comprise, — je pris le train pour Monte-Carlo, mes maigres capitaux réunis. Une confiance inouïe me soulevait. J'avais la certitude... née de je ne sais quoi, en vérité !... que, enfin ! le destin allait me prendre en pitié et me ferait gagner.

« Cette aberration me stupéfie maintenant !... Car vous le devinez, après un premier petit gain, amorce qui, pendant un moment, transfigura, pour moi, ces salons où je jouais, à peu près aussi savante qu'un bébé, suivant des impulsions injustifiées,

j'ai vu, très vite, fuir mes pauvres fonds que j'avais la folie de vouloir retrouver en persistant à jouer ; tenace dans l'espoir incrusté, semblait-il, en moi. Je luttai contre l'évidence même, tant il me semblait impossible que la malchance ne se lassât pas de me poursuivre.

« Je me suis arrêtée seulement quand, encore une fois, cherchant dans mon portefeuille, je l'ai aperçu presque vide, non seulement des sommes emportées, mais aussi de mon faible gain, entraîné également dans le gouffre creusé par mon imprudence.

« Tout à coup, j'ai été en quelque sorte dégrisée. J'ai éprouvé, si aiguë, la conscience de ma folie, que j'en ai été écrasée... En cette minute, Gise, j'ai compris les gens qui se tuent après avoir tout perdu, par leur faute volontaire...

« Je me suis levée de la place où j'avais vraiment perdu la raison. Et, derrière moi, mes yeux reprenant conscience de la réalité ont reconnu Ronald Hoxton qui m'enveloppait de l'acuité de son regard vif. Sûrement, il était arrivé pendant que je me débattais contre la chance mauvaise et avait vu, compris... Il m'a tendu la main, a baisé mes doigts, souriant un peu, ironique, mais sans méchanceté ; il m'a dit, d'un ton de vieux monsieur, parlant à une pouponne :

« — Ça n'a pas marché à votre gré, n'est-ce pas?... Vous avez joué, comme on dit dans votre pays, « à l'aveuglette »? Il fal-

lait me prévenir que vous aviez envie d'essayer votre chance? Je vous aurais donné des tuyaux... Maintenant, il faut réparer. Venez.

« J'ai secoué la tête, soulevée de révolte, à la seule idée de me rasseoir devant ce tapis vert où je venais de passer quelques-uns des moments les plus pénibles de mon existence. Je crois bien que j'ai murmuré :

« — Je ne peux plus jouer... J'ai perdu tout ce que j'avais apporté...

« — Eh bien ! qu'importe? Je vous prêterai le nécessaire... Et vous me le rendrez, après avoir gagné...

« Comme il avait l'air sûr de son fait ! Sans prendre souci de mes paroles, il m'entraînait, son bras glissé sous le mien ; et il me conduisait vers une table où, je le savais, on jouait gros jeu, me murmurant de son accent d'inflexible volonté :

« — Obéissez-moi,... pour une fois, il le faut... Faites ce que je vous dis.

« Bouleversée, je n'ai plus résisté, vaincue par l'autorité de sa voix. La tête perdue, j'ai misérablement cédé, ma volonté morte. Lui-même a mis des billets à la place qu'il m'avait dite. Quelques secondes ont fui et le croupier a poussé vers nous, des jetons?... des billets?... Je ne sais plus. Et la voix brève d'Hoxton a prononcé :

« — Vous voyez que vous avez eu raison de m'écouter, petite femme incrédule. Ceci va réparer votre primitive déveine !

« — Mais cet argent n'est pas à moi ! Il est à vous... C'est vous qui avez mis les fonds.

« Il a haussé les épaules, et sa main a pesé sur moi, pour m'empêcher de me lever.

« — Il a été convenu, vous l'oubliez, que je vous faisais un prêt. Continuez à jouer. J'ai l'idée qu'en ce moment la chance est pour vous !

« Nous avons parlé la voix assourdie. Pourtant, j'ai eu l'intuition que notre bref dialogue était surpris. Je me suis détournée...

« Et avec stupeur, j'ai aperçu derrière moi Mme de Ravelles et ses amis, retour de la Turbie, qui considéraient le groupe singulier que, sûrement, nous formions, Hoxton et moi ; lui, debout derrière ma chaise, souriait pour repousser les billets que je lui tendais... J'ai rencontré les yeux courroucés de Mme de Ravelles, les yeux railleurs et étincelants de Daria, ceux des hommes de leur suite, hardiment amusés, des femmes, d'une malveillance insolente et curieuse, tandis que s'élevait la voix chantante de Daria qui jetait avec un rire moqueur :

« — Eh bien ! sage petite madame, voici donc que la contagion vous gagne, à votre tour?... Vous jouez ! et même vous gagnez !... Il est vrai que, guidée par un maître tel que Hoxton, le résultat n'est pas douteux ! »

« Elle s'est arrêtée net.

« Mon orgueil cinglé, dressée devant tous

ces regards par une sensation de brûlure intolérable, j'étais redevenue toute la vicomtesse de Morgane, la fille du général comte de Bryonne, la belle-fille des Morgane-Colonna ; et debout, avec une tranquillité hautaine, je me suis entendue articuler :

« — C'est vrai, entraînée par l'exemple, étant libre de mes actions aujourd'hui, j'ai voulu, à mon tour, tenter la chance. D'ailleurs sans succès et les billets que vous me voyez en mains appartiennent à M. Hoxton qui avait pris la peine de diriger mon jeu...

« Lui n'avait pas bronché pendant la scène ; il saluait et causait, très à l'aise, dans le groupe autour de nous. A mes paroles, il s'est incliné, écartant de nouveau les billets d'un geste négatif ; et toujours sans le moindre embarras, a répondu :

« — Vous vous trompez, madame, ce gain est bien à vous, puisque c'est vous qui avez joué selon mes indications. Je suis charmé que votre confiance et votre docilité aient été récompensées et j'espère, qu'en une autre occasion, vous me ferez encore l'honneur de recourir à mon expérience de vieux joueur. Puisque aujourd'hui je ne puis plus vous être bon à rien, je vous présente mes hommages.

« Et il s'est courbé très bas, prenant congé de tous. A peine, Mme de Ravelles lui a répondu. Elle avait écouté l'échange des propos dans un silence gros de menaces, et l'écho

en vibrant dans le ton dont elle avait lancé à Daria qui réclamait pour elle-même, « à son tour », les précieux conseils de Ronald Hoxton :

« — Ma chère, prenez garde, vous allez vous faire une ennemie de Mme de Morgane si vous lui disputez son protecteur attitré, nous le savons tous désormais.

« Et se tournant à demi vers moi, elle a fini avec une politesse où elle enfermait toute l'insolence dont elle pouvait disposer :

« — Puis-je espérer vous retrouver ce soir à l'hôtel?... Je dîne à Monte-Carlo avec mes amis... Mais peut-être aviez-vous formé le même projet, afin de fêter votre succès au jeu?

« Je l'ai regardée droit dans les yeux.

« — Mon succès?... Je n'en ai eu aucun, et bien au contraire!... Je ne sais, madame, ce que vous voulez dire?... Je n'ai rien à faire ici et retourne à Nice par le premier train.

« — Parfait alors. A tout à l'heure, ma chère.

« Elle m'a jeté un imperceptible signe de tête. J'ai répondu de même et me suis perdue dans la foule qui encombrait la salle, sans que Ronald Hoxton ait pu m'approcher, — les fatals billets enfouis dans mon sac... Pas pour longtemps!... Aussitôt rentrée à l'hôtel, je les ai mis sous enveloppe, après avoir griffonné sur une carte de correspondance, sans chiffre, ni adresse :

« Cet argent, vous le savez bien, n'est pas à moi. Donc, je vous le retourne tout de suite... Si vos intentions à mon égard étaient bonnes, je vous en remercie... Mais, vous le comprenez aussi bien que moi, il m'était impossible d'en accepter la réalisation... Adieu. — R. de M. »

« J'ai tracé l'adresse, fermé l'enveloppe, d'un cachet aux armes de Morgane ; et sans avoir même enlevé ni chapeau, ni manteau, j'ai couru jeter la lettre à la poste.

« Alors seulement, est tombée la fièvre qui me mettait les nerfs à vif. Je suis redevenue calme, mortellement calme, pour supporter la scène que je prévoyais avec Mme de Ravelles dont je n'avais plus qu'à me séparer ! Vous comprenez, n'est-ce pas ? Gisèle, l'horreur qui me soulevait pour son milieu, ma révolte devant son attitude et son insultante injustice... Car, en somme, quel était mon crime?... N'étais-je pas libre de jouer, si j'en avais un instant l'absurde tentative, de jouer sur les conseils d'un homme qui possédait l'expérience dont j'étais si dépourvue ! et que le hasard seul avait amené sur mon chemin !... De jouer comme l'eût fait Daria, ... sans aussitôt attirer sur elle l'impitoyable condamnation que j'avais lue dans les yeux de Mme de Ravelles, comme si elle me l'eût jetée au visage.

« Vers dix heures, elle est rentrée. En hâte j'avais préparé mes bagages, hantée

par l'aveugle besoin de m'enfuir, de la fuir, elle, Hoxton, Daria, tous ceux qui l'entouraient et me jugeaient sans doute comme elle faisait elle-même.

« Au premier coup d'œil, elle a vu ma malle ouverte, déjà pleine, ma valise, mon sac tout prêts, tandis qu'elle s'exclamait, insolente :

« — Ainsi, c'est exact, vous êtes rentrée comme vous me l'aviez annoncé ! Je vous avoue que j'en doutais... Et je vois que vous avez compris, qu'après le scandale de votre conduite, j'ai le regret de devoir me séparer de vous...

« Je me souviens d'avoir répété :

« — Le scandale?... Quel scandale?

« Elle s'est redressée et m'a toisée, comme si, dans le passé, elle n'avait pas été ce que je savais.

« — Vous n'appellez pas un scandale d'aller ouvertement jouer avec l'argent que vous fournit votre amant et que vous empochez sans vergogne, au su et vu de tous ! Vous êtes bien naïve, si vous m'imaginez d'humeur à couvrir vos amours pratiques d'un manteau, sous prétexte que vous habitez, pour le moment, sous mon toit !

« Bien entendu, je ne me rappelle pas les termes exacts dont elle s'est servie. Mais le sens y est, imprimé dans mon cerveau avec une violence qui les a rendus inoubliables. Et dans mon indignation, des mots me sont

jaillis des lèvres que, en pleine possession de moi-même, je n'aurais sûrement pas prononcés.

« — Je n'ai pas d'amant!... Si j'avais voulu m'abaisser à en accepter un, je n'aurais pas été réduite à servir... Près de vous, je n'avais qu'à profiter de votre savoir-faire!...

« Quelles paroles vaines et insensées! Je les juge, comme vous! Gisèle. Mais alors, elles étaient pour moi le cri de la vérité que mon désarroi me rendait incapable de taire.

« Vous devinez la scène qui a suivi.

« Mais Mme de Ravelles a pu m'injurier comme elle l'a voulu. Je ne pouvais répondre. J'étais brisée. Devant la furie qui m'insultait, je restais effarée de ce que j'avais osé articuler. Je n'ai même pas bougé quand mon immobilité et mon silence de statue ne fournissant aucune prise à sa colère, elle s'est dirigée vers la porte et, prête à sortir, son sac brusquement ouvert, elle m'a jeté :

« — Voilà ce que je vous dois. Allez-vous-en sans que je vous revoie, n'est-ce pas? Nous n'avons plus rien à nous dire...

« La porte est retombée... Les billets lancés par sa main frémissante sont tombés sur le tapis, car je n'ai pas eu un mouvement pour les prendre. Je pensais seulement qu'ils auraient le sort de ceux d'Hoxton. Avant de quitter l'hôtel, je les lui retournerai. Que m'importait qu'elle fût, ou non, en dette

avec moi. Je ne voulais rien recevoir d'elle, bien que ma lamentable invite à la chance me laissât à peu près sans ressources. Heureusement j'avais encore quelques bijoux, souvenirs de mon bonheur ; et, aussi à Paris, les meubles conservés, par prudence !... En petit nombre, puisque j'en avais déjà vendu pour rembourser les sommes indûment versées par la générosité de Raymond Dartigues.

« Mais où aller, quittant Nice?... A Paris, je n'avais plus de gîte et quelle réputation allait m'y faire le ressentiment de Mme de Ravelles. Toute la nuit, ne pouvant dormir, j'ai cherché... Puis soudain — le ciel me prenant un peu en pitié, — je me suis rappelé un humble petit coin de la côte de Provence où, lors d'une promenade en auto avec Mme de Ravelles, nous nous étions arrêtées pour prendre le thé, dans un modeste hôtel, délicieusement situé sous les pins avec une terrasse descendant à la mer, parmi les tamaris...

« J'avais très mal à la tête, ce jour-là ; et la patronne s'était montrée compatissante pour ma mine défaite... Et, de même, une vieille Anglaise qui, à quelques pas, écrivait sur une table chargée de papiers et, de temps à autre, m'enveloppait d'un bon regard de sympathie...

« Le lendemain matin, je partais vers ce refuge inconnu, laissant un mot et l'argent pour Mme de Ravelles. Mais aucune adresse. »

III

Était-ce d'avoir aussi longuement évoqué les heures pénibles de Nice, ce soir-là, Roseline ne put trouver « la mort bienfaisante du sommeil ». Une à une, elle entendait s'égrainer les minutes et les heures, le cerveau en éveil. Enfin lasse de penser, hantée par trop de souvenirs dans le silence de l'hôtel endormi où le ruissellement de la pluie d'orage ne calmait pas son énervante veillée, elle se leva brusquement, et enveloppée de son kimono — qui n'était pas de soie brodée celui-là, — elle revint vers son buvard et se reprit à écrire. Une bizarre impression, presque une force, la poussait à finir le récit que peut-être elle n'enverrait pas... que, peut-être, Gisèle Halbronn ne lirait jamais... Mais tout à coup, il lui semblait nécessaire que ce récit existât pour ceux qui lui avaient porté intérêt et devaient savoir comment elle avait passé les longs mois, durant lesquels, volontairement, elle s'était dérobée à eux, sous un silence absolu... Et elle recommença à noter les faits que son esprit enfiévré ressuscitait vivants, ainsi que les images d'un cinéma.

« Gisèle, écoutez, avec tout votre cœur et votre charité, la suite de ma pauvre histoire. Donc, étant partie dès l'aube de Nice, à la fin de la matinée, j'avais pu atteindre la « Croix de Cavalaire ». Et comme, lors de ma première visite, j'avais aperçu, travaillant sous les pins, la vieille Anglaise courbée vers ses papiers, sur la terrasse, devant l'humble et riant hôtel ! Non loin, une autre femme peignait, absorbée par l'étude du lumineux horizon ; et aussi, un homme, son chevalet dressé sur la plage minuscule cernée de rochers. Près de lui, une jeune femme travaillait à l'aiguille, surveillant un tout petit garçon qui, jambes et pieds nus, jouait avec le sable, l'admirable sable, poussière étincelante qui valait à l'hôtel son nom : « *Les Sables d'or.* »

« Oh ! Gisèle, avec quelle béatitude j'ai senti sur moi le grand souffle du large, le calme infini de ce petit pays, blotti dans la solitude, où nul ne me connaissait, où je n'avais plus à craindre l'approche de Mme de Ravelles, de Ronald Hoxton, de Daria... Où je retrouvais cette saveur de la liberté dont j'avais impérieusement soif...

« Aussi combien peu m'importait l'extrême humilité de la petite chambre, meublée du strict nécessaire que m'avait ouverte mon hôtesse, sur ma prière de me donner un logis peu coûteux, en attendant que fussent arrivés les fonds demandés à Paris... Aveu

irrémédiable qui n'avait pas effarouché, par bonheur ! la brave femme chez qui j'étais venue demander asile. Son hôtel abritait une petite colonie d'artistes attirés par la beauté et la solitude de ce minuscule pays que ne fréquentaient pas les touristes mondains.

« Tout de suite, je me suis aperçue que mon arrivée imprévue n'enchantait en rien, pour ne pas dire plus ! ces artistes qui me jugeaient une intruse dans leur milieu, fermé aux profanes. J'en ai eu l'impression nette dès le premier repas qui m'a réunie à eux, dans les pins, autour de la nappe en linge basque, rayé de noir et d'orange, sous la faïence des assiettes bariolées de fleurs rustiques. En ce déjeuner, je crois bien que je n'ouvris pas la bouche, sentant rôder autour de moi la curiosité de ces inconnus qui, en silence, cherchaient le pourquoi de mon apparition insolite dans l'intimité de leur cercle.

« Trois femmes seulement y faisaient figure d'habituées. D'abord la jeune mère que j'avais aperçue le matin sur la plage ; et, près d'elle, son beau petit, candidement mal élevé sans que la mère parût s'en douter, du moins y prendre garde ; tout occupée d'écartier de lui, les foudres, — paternelles, semblait-il..., — celles du peintre que j'avais vu, le matin, travailler dans les rochers et qui m'avait l'air d'un père plutôt impatient, très vif et prompt aux observations. La jeune femme, elle, n'était point jolie, les traits un peu forts mais

un teint doré comme un fruit mûr ; des lèvres éclatantes entr'ouvertes sur de petites dents fines, des yeux superbes, un corps charmant, de lignes parfaites, avec les attaches, lourdes un peu.

« Et puis, deux figures féminines originales, des Anglaises, les *misses* Osborne, point jeunes ni l'une ni l'autre ; Rhoda, l'artiste, traits et silhouette taillés en coups de serpe, grande et osseuse, la physionomie remarquablement intelligente... Sa sœur Mary, reproduction adoucie et féminisée de son aînée ; toute menue, elle, qui avait de grands yeux bleu clair, doux et pensifs, des yeux d'idéaliste, d'intellectuelle très cultivée.

« Non pas peintre celle-là, mais adonnée, avec non moins de ferveur, à des travaux de traduction, « pour un éditeur français », m'a-t-elle expliqué avec une bonne grâce très simple, quand, le déjeuner fini, je m'apprêtais à fuir dans ma chambre, pour délivrer de ma présence le clan des artistes masculins qui, sur la terrasse, prenaient leur café causant et fumant. Ils étaient six ou huit, autant que je me rappelle ; d'âges divers, quelques-uns tout jeunes ; les autres dans leur maturité épanouie ou déclinante ; un seul ayant des cheveux blancs, coupés en brosse sur un visage maigre, vif et railleur, de vieux faune.

« Évidemment, ni les uns ni les autres n'appartenaient au monde qui, jusqu'alors,

avait été le mien... Pas des *clubmen* chics ; ni les brillants officiers vus chez mon père, pendant ma vie de jeune fille ; ni les financiers, de plus ou moins grande envergure que, jeune femme, la situation de mon mari m'avait fait côtoyer. Au premier contact, tous me révélaient une atmosphère à moi inconnue, qui m'effarouchait un peu, mais m'intéressait, tant je les sentais dominés par un souci impérieux de l'art, révéral à l'égal d'une divinité à laquelle ils se donnaient tout entiers avec ferveur, comme font les vrais croyants. Rhoda Osborne, restée dans leur groupe, brûlait des cigarettes, tout en observant la toile de l'un d'eux, le père du petit garçon que la jeune femme avait emporté, « pour le faire dormir », disait-elle.

« Mary Osborne, elle, avait déjà regagné sa table à l'écart, ses paperasses ; et comme si sa bonté clairvoyante devinait mon désarroi, elle m'avait montré un fauteuil près d'elle et s'était prise à me raconter comment, séduite par l'œuvre d'un *jeune* dont les audaces et l'humeur mordante la ravissaient, elle avait pu faire partager son enthousiasme à un éditeur parisien qui ne craignait pas de lancer les inconnus.

« Vous devinez, Gise, que, un peu vaguement, j'écoutais ; humant, sans pensée, l'air attiédi que le soleil saturait de l'odeur des pins ; toute meurtrie encore des émotions éprouvées depuis la veille dont le souvenir

obsédait encore ma quiétude soudaine.

« Je ne me doutais guère de la proposition qui, quelques jours plus tard, allait jaillir de cette conversation imprévue avec une vieille Anglaise lettrée ; — et compatissante, après que, pour ne pas avoir figure d'aventurière, je lui avais raconté, en quelques mots, mon malheur et la détresse morale et matérielle qui, depuis lors, pesait sur ma vie

« Spontanément, tout à coup, elle m'avait demandé, ses yeux clairs fixés sur moi, tout pleins d'une chaude bonté :

« — Est-ce que cela vous plairait de travailler avec moi, en collaboratrice — puisque vous connaissez l'anglais, — revoyant, quant à la correction et à la forme française, ma traduction qui doit être envoyée fin juillet, — et bien payée?...

« Vous comprenez, Gisèle, quelle joie folle avait bondi en moi à cette proposition inouïe ; si invraisemblablement heureuse qu'au premier moment, j'en oubliais mon incompetence. En toute honnêteté, je devais avertir Mary Osborne ; consciente qu'il serait peut-être plus prudent de me récuser.

« Mais elle a insisté, m'affirmant que je lui rendrais service :

« — Vous êtes une lady... Vous parlez un très bon français... C'est tout ce qu'il me faut. Donc, si cela ne vous ennuie pas, travaillons !

« Et, sans retard, nous avons travaillé.

« Avec délices, je suis restée aux *Sables d'or*, occupée toute par la traduction du roman qui enchantait Mary Osborne. Elle l'écrivait en français ; j'en révisais la forme et ainsi, m'avait-elle déclaré, j'aurais ma part dans les bénéfices de l'œuvre dont le succès ne faisait pas de doute pour elle.

« Si ardemment, elle en était certaine que, peu à peu, sa foi me gagnait ; alors qu'au premier abord, je m'étais trouvée un peu déroutée par le caractère foncièrement anglais du roman qu'elle jugeait devoir être goûté par les lecteurs français. Mais il régnait, dans notre petite pension, une telle atmosphère de confiance, tant était sincère la ferveur des artistes qui l'habitaient, la conviction passionnée de Mary !... Entraînée dans une sorte de rêve éblouissant, je ne voyais plus les difficultés, mais, seuls, les espoirs sans doute chimériques, qui naissaient en moi...

« Alors vraiment, pour la première fois, depuis la mort d'Hubert, j'ai connu des semaines, des mois d'apaisement, presque de joie ; tant ma vie intelligente, très remplie, me faisait de bien. Gagnée par je ne sais quel sortilège, par l'ambiance, par la fuite insensible des jours qui disparaissaient comme l'eau coule, j'ai pu jouir de la splendeur fraîche du printemps que chaque jour avivait... Du parfum grisant des fleurs épanouies sur les branches ressuscitées... Des soirs lumi-

neux, dans les clairs de lune d'argent, épanchus sur la blancheur des maisons, des simples murs où la brise faisait frissonner, en arabesques mouvantes, le sombre réseau des branches...

« Ah ! ces admirables soirs, qui réveillaient en moi une Roseline frissonnante du regret fou d'être seule à les contempler sans Hubert ! A ce point que... — Gisèle, je vous le confesse bas, bien bas !... — que mes bras, ... mes lèvres... s'ouvraient comme pour un appel désespéré de mon être en détresse... Soif que ma volonté parvenait tout juste à étouffer, qui me faisait éperdument sangloter, dans le silence de ces nuits trop belles...

« Et pourtant, mon radieux et court passé de femme heureuse, qui m'était tout ensemble un délice et une torture, je le sentais reculer derrière moi, glisser en arrière comme un vêtement qui n'était plus à ma taille et que je ne pouvais plus porter... Tout au plus, j'avais encore les traits de la vicomtesse Roseline de Morgane ; mais je lui ressemblais comme une parente pauvre, à sa sœur aînée, habituée à vivre dans le luxe et la joie...

« Et, pour bien établir la scission, aucun rappel de ceux que j'avais laissés à Nice, à Paris, en Corse ; des amis que mon silence obstiné avait découragés, — très vite ! Dartigues excepté...

« Mais lui respectait ma résolution de lui devenir invisible... Comme à Renato, dont

je respectais la vocation religieuse, — s'il était vrai qu'elle existât... De quel droit lui apporter le souci de mon sort?... A Marie-Pia, seule, j'avais envoyé un mot, disant que j'étais à Cavalaire pour une durée incertaine, la priant de m'écrire, si elle le souhaitait, poste restante, où je laisserais mon adresse, en cas de départ.

« Mais partir, je n'y songeais guère !

« Peu à peu, ardemment, je m'étais prise d'intérêt pour les travaux des hommes que je voyais, près de moi, si épris de leur art ; pour les toiles que, chaque jour, ils ne se lassaient pas de créer, puis discutaient, aimaient, ou condamnaient, avec une sincérité passionnée. J'écoutais, attentive, leurs appréciations, leurs propos dont la verdeur, les audaces, même la brutalité ne me choquaient plus, tant j'en arrivais à les comprendre, à voir avec leurs yeux les horizons qu'ils révélaient à mon ignorance de profane.

« Évidemment, pour la plupart, ce n'étaient pas des hommes du monde ; ils n'en avaient ni les manières, l'allure, le langage. Mais, en dépit de leurs dehors un peu frustes, du... comment dire?... du « débraillé » de leur tenue et de leurs paroles, ils n'étaient, au demeurant, ni vulgaires, ni grossiers.

« Et surtout, j'étais touchée de leur attitude à mon égard. Par les misses Osborne, ils avaient appris ma lamentable histoire ; et

ils me le témoignaient par la délicate bonté avec laquelle ils respectaient mon isolement, comme s'ils eussent mis un point d'honneur à ne jamais me faire souvenir que, parmi eux, j'étais sans protecteur ; n'essayant jamais de briser la réserve où je m'enfermais, appliquée à n'être plus pour eux « la Princesse », comme, — je l'ai su plus tard, — ils m'avaient surnommée, à mon arrivée... Pauvre princesse sans ressources, qui ne portait plus de titre, avait même, dans son nouveau milieu, supprimé la particule de son nom, voulant être simplement pour tous, « Mme Morgane ».

« D'ailleurs, appliquée à ne pas les gêner, je vivais dans l'ombre de Mary Osborne ; cloîtrée comme elle dans mon travail, ne voyant guère tous les artistes qu'aux repas où, pénétrée de mon incompetence, j'écoutais en silence leurs conversations fantasques qui me faisaient pénétrer dans un monde où, jamais, je n'étais entrée.

« Bien entendu, quelquefois, les uns ou les autres de ces garçons amenaient quelques belles filles, des modèles, paraît-il... Alors, averties par notre hôtesse, les Anglaises très puritaines, même Rhoda, nous décampions ; avec nos paperasses, Mary et moi, Rhoda avec son album et ses couleurs ; et portant aussi nos provisions, nous allions déjeuner en pique-nique dans la campagne. Parfois, à mon extrême joie, j'emmenais Joë, l'adorable petit Joë, que sa mère me con-

fait quand l'élément masculin attendait quelques capiteuses visites dont elle redoutait le charme sur son fragile « ami ». Car le père de Joë n'était que son « ami »... comme elle me l'avait confié, peu après mon arrivée, un jour que je lui reprochais amicalement sa réserve farouche à mon égard.

« — C'est que je ne suis pas une *dame* comme vous ! m'avait-elle jeté presque d'un ton de défi ; Yves est seulement mon « ami ». Je lui ai servi de modèle plusieurs fois... Alors, nous nous sommes mis ensemble... Et puis... le petit est venu. Alors, il m'a gardée. Mais, vous comprenez, je ne puis pas être sûre de l'avenir...

« Tout court, elle s'est arrêtée. Une sorte de sanglot avait brisé sa voix.

« — Pourquoi ne vous épouserait-il pas ? ai-je demandé dans un instinctif désir de la consoler, tant j'avais senti d'angoisse dans son accent.

« — M'épouser?... Je n'ose l'espérer... Je ne suis pas du même monde que lui. Mon père est facteur ; ma mère est couturière. Yves ne les voit pas... Ses parents à lui sont des gens riches... Des gros industriels près de Rouen. Ils sont brouillés avec lui parce qu'il a lâché les fabriques pour la peinture... et qu'il est avec moi... Mais je sais très bien qu'ils n'ont qu'une idée, notre séparation. Jusqu'ici, Yves tient bon... Combien de temps le fera-t-il?... Il ne leur en voudra pas tou-

jours de lui avoir reproché de s'être abaissé à devenir un *barbouilleur!*... etc.

« Elle hésita une seconde, puis brutalement acheva :

« — ...Et de s'être *acoquiné* avec une fille ! Il finira par les revoir... C'est inévitable. Sa mère ne demande que ça... Elle aimerait surtout voir le « petit ». Mais le père est buté... Il doit être bête, cet homme. Il veut marier Yves avec la fille d'un autre grand filateur qui a une grosse dot... qui est instruite... Moi, je ne le suis pas du tout ! J'écris comme une cuisinière, je fais des fautes... J'ai tout juste été à l'école jusqu'à mon certificat, comme les copines... Et puis après, j'ai travaillé dans les ateliers, je suis entrée dans les modes et j'y suis restée jusqu'au moment où, pour Yves, je me suis faite modèle. Par hasard, je l'avais rencontré dans le train, un dimanche... Et, tout de suite, je suis devenue folle de lui !...

« Encore un arrêt de la pauvre voix, qui tremble. Puis, Michette reprend, comme si un furieux besoin d'expansion se fût abattu sur elle :

« — Maintenant, je vis dans la terreur continuelle de le perdre... Un peu moins, peut-être, à mesure que je le vois s'attacher à Joë... Mais c'est si neuf, son amour paternel !... Les racines doivent en être à peine enfoncées !... Moi, je n'existe plus que pour ces deux êtres-là... Tout m'effraie quand il

s'agit d'eux !... Aussi j'ai eu bien peur quand je vous ai vue vous installer ici, quand j'ai pensé que, tous les jours, Yves allait avoir votre jolie figure de dame sous les yeux ... quand il a osé vous demander de poser pour lui... après que notre ami, le vieux sculpteur Zabert, avait fait d'après vous sa merveilleuse statuette de baigneuse !... Vous vous souvenez ?... Tout de suite, je me suis aperçue combien Yves trouvait agréable de causer avec vous. Je ne veux pas que vous me le preniez ! Vous ne ferez pas cela ? dites. Ce serait si mal, si méchant !... Comme si vous m'assassiniez, moi qui ne vous ai rien fait... Qui vous admire tant !

« Vous devinez, Gise, si je me suis efforcée, avec toute ma compassion, de la tranquilliser, la pauvre Michette. Elle a paru me croire ; mais pas autant que je l'espérais et l'aurais voulu, pour son bien. Très souvent, je sens son regard m'épier, me suivre ; et son humeur avec moi est variable, selon le plus ou moins d'attention que m'accorde Yves Chabannes.

« Je crois vraiment que, de nature, Michette est jalouse ; même pour Joë, elle est ombrageuse ; je me suis aperçue que son visage s'altérait quand, le petit sur mes genoux, je le blottissais contre ma poitrine, sans doute entraînée par mon inconsciente avidité maternelle sans objet... Une fêlure dans la voix, elle m'a murmuré, une des premières fois :

« — Comme vous aimez les enfants !

« — Oh ! oui, ai-je avoué avec un tel élan que son expression a changé. Elle m'a regardée, presque pitoyable.

« — Et vous n'en avez pas ?

« — Non... J'ai été si peu de temps mariée. Sans doute, vous savez déjà que...

« — Oui... Yves m'a raconté...

« Ses grands yeux demeuraient attachés sur moi avec tant de compassion *vraie*, que j'ai soudain senti sur mes joues, la brûlure des larmes que mes paupières, pourtant crispées, n'avaient pu retenir.

« Avec une espèce de tendresse, elle a murmuré :

« — Pauvre !... Oh ! pauvre !

« Et dans la sympathie de cette humble il y avait bien autrement d'élan et de sincérité que dans la plupart des banales paroles articulées par mes brillantes amies, devant mon malheur. J'ai prié :

« — Je vous en supplie, ne soyez pas jalouse si, par moments, j'ai soif de caresser, d'embrasser votre petit pour tromper mon irréalisable désir de maternité. Pour lui, vous êtes une personne unique, la « maman »... Moi, je suis seulement la « dame », comme il m'appelle...

« Depuis ce jour, vraiment, elle a mis sa bonté à me le *prêter* ; et, en revanche, j'ai essayé de plaider sa cause, à elle, auprès de son fantasque ami si docile, elle le devinait

bien, la pauvre Michette, à subir mon influence comme celle d'ailleurs de toute femme qui plaît à son goût d'artiste.

« Ainsi, dans le lumineux pays, odorant ainsi qu'un immense bouquet, j'ai passé un printemps... inoubliable, soutenue par l'atmosphère de travail, de confiance, d'espoir qui nous pénétrait tous, semblait-il ; chacun de nous ayant une incroyable foi dans la réalisation de son effort. En vérité, autant que Mary, j'étais maintenant enthousiaste du roman original dont elle traduisait les derniers chapitres, sûre que le succès récompenserait, même matériellement, notre peine.

Et puis, un coup de foudre, une brusque indisposition de Joë, due, je pense, à un coup de soleil. Il avait joué, tête nue, sur la plage sans ombre, mordu par le feu des rayons qui l'enveloppaient ; et dans la nuit, agité, meurtri de fièvre, il a été pris de douleurs de tête qui nous ont jetés sous la menace d'une méningite. D'où affolement de Michette qui prenait conscience trop tard de son imprudence ; et, désespérée, soignait son petit sans permettre qu'on l'y aidât... Du moins, les premiers jours de la crise. Ensuite, brisée par sa crainte, quand elle a vu se préciser le danger et que Yves, fou d'inquiétude, lui a cruellement reproché d'avoir attiré ce danger sur le petit que tous deux adorent..., alors, elle a consenti à me laisser approcher l'enfant...

« Elle était épuisée. On eût dit que sa force s'était brisée sous la colère d'Yves, à qui je n'ai pu m'empêcher de reprocher sa dureté, un instant où nous étions seuls, près de Joë. Michette, écrasée, avait dû accepter de prendre un moment de repos ; et ainsi, par bonheur, elle ne l'a pas entendu marteler, courbé vers le petit lit :

« — Si je le perds, je ne lui pardonnerai jamais, puisqu'elle n'a pas su veiller sur lui... Elle n'était pas digne d'être mère !

« Son injustice m'a révoltée ; moi qui savais si bien de quelle sollicitude Michette entoure son enfant. Si cet après-midi-là, elle avait été imprudente, c'était par la faute de lui qui avait encore excité sa jalousie, la distraquant un peu du soin de Joë. Mais il était si sincèrement malheureux, que je me suis tue, occupée toute au sauvetage de la petite vie qui nous était chère à tous. Le visage de Michette me déchirait, celui-là même de l'angoisse ! et je sentais comme si son cœur m'eût été soudain ouvert, quel supplice c'était, dans cette agonie, de n'être pas réconfortée par l'amour d'Yves, absorbé dans son propre tourment dont il la faisait responsable.

« Il a pris conscience de ce qu'il lui a fait endurer seulement, je crois bien, à la parole bénie du docteur, annonçant que le petit était sauvé ; quand Michette, pareille à une morte, est tombée dans ses bras ouverts,

juste à temps pour la recevoir. A ce moment, il a eu, à son égard, remords, pitié tendre, et quelques jours plus tard, Joë se remettant aussi vite qu'il avait été abattu, il a dû avoir souci de lui faire oublier ce qu'elle avait souffert par lui, car je les ai vus se parler comme deux êtres qu'un lien fort, très fort rapproche... Joë jouait devant eux sur le sable...

« Le même jour, à l'heure du couchant, j'étais descendue sur la plage où j'ai vu apparaître Yves, — qui rentrait, sans doute. J'ai demandé :

« — Michette est occupée auprès de Joë? Elle dîne près de lui?

« — Oui, moins que jamais, elle consent maintenant à le quitter...

« — Combien vous avez été cruel pour elle... alors qu'elle était si malheureuse...

« J'ai vu une ombre d'embarras sur ses traits.

« — L'inquiétude m'avait rendu fou!

« — Et comme elle vous aime infiniment, ...autant que le petit! elle vous a pardonné votre égoïsme féroce... Voulez-vous me permettre de vous dire quelque chose?... au risque de vous paraître indiscreète?...

« Il a haussé les épaules et s'est immobilisé devant moi que ses yeux ne quittaient plus.

« — Jamais, je crois, vous ne pourriez me paraître indiscreète!... Dites ce que vous pensez. J'aurai ainsi, un instant, l'illusion

d'être considéré par vous comme un ami...

« — Ceux qui ont été ici, accueillants et bons pour ma solitude, je les considérerai toujours ainsi que des amis... Et vous êtes du nombre...

« — Merci, madame... Alors, dites ce que vous souhaitez me demander :

« — Est-ce que?...

« Au moment de parler, j'hésitais...

« — Est-ce que vous ne pensez pas... que ce serait pour vous,... un devoir de donner votre nom à la mère de Joë qui vous est aussi une compagne si dévouée?... Vous la formeriez à votre gré... telle que vous la rêvez... Une femme aussi jeune et aussi éprise... devient ce que son mari la souhaite...

« Il n'a pas répondu. Brusquement, l'expression de son visage avait changé. Loin devant lui, il regardait la chute superbe du jour dans l'eau qui s'irisait... Ma franchise m'effrayait... Je n'osais plus rien ajouter... Car, après tout, les conséquences pouvaient être graves de ce conseil donné par compassion pour une jeune femme que je connaissais si peu... Pourtant, j'ai encore interrogé, timidement :

« — Cette solution de votre... amour pour elle, la jugez-vous impossible? et... et n'y avez-vous jamais songé?

« — Oui... Mais c'était avant que vous soyez arrivée ici comme la tentation vivante... quand je ne vous connaissais pas!

« Avec une sorte de violence, il avait parlé et, cette fois, il me regardait en face.

« — Comment voulez-vous que... sans illusion, d'ailleurs, je ne me sois pas aperçu de l'abîme qu'il y avait entre deux femmes comme vous ! Elle, au-dessous de moi ; vous, tellement au-dessus, que tout de suite, je me suis rendu compte que je n'avais rien à espérer... Seulement l'aumône de votre amitié... si je n'oubliais pas les distances... Et vous devez me rendre cette justice que je ne les ai pas oubliées, même quand... quand je vous adorais tout bas, dans le danger de Joë, — reconnaissant de ce que vous faisiez pour lui.

« Un geste m'a échappé, si expressif qu'il s'est arrêté... Pour reprendre vite, d'un accent de prière :

« — Je n'avais jamais rencontré de femme de votre genre, de votre éducation,... de votre monde... Seulement des filles de plaisir, des modèles ; et, dans les relations de ma famille, d'honnêtes petites bourgeoises furieusement embêtantes... Mais des femmes raffinées comme vous, jamais ! Certes, depuis que vous êtes ici, vous avez été tout simplement « Mme Morgane », comme vous vous faisiez appeler. Mais le hasard vous a trahie. Un jour, une carte de visite est tombée de votre carnet, où il y avait gravé, « vicomtesse Hubert de Morgane »... Alors j'ai compris que vous étiez une vraie grande dame... La

perte de votre mari vous a faite pauvre, soit... Mais vous n'êtes pas pour un garçon de mon genre. Toute la fortune de ma famille ne comblerait pas la distance... Alors, ma suprême prière est celle-ci.. Vraiment, si vous souhaitez que j'épouse Michette... allez-vous-en... Que je puisse vous oublier... oublier un rêve impossible... Allez-vous-en, par charité!... et pardonnez-moi, cet imbécile aveu auquel je ne pensais certes pas, en venant à vous, il y a un moment..., qui m'a échappé je ne m'explique même pas comment... Car je ne suis pas idiot... Tout le premier, je mesure le gouffre qui est entre nous ; et c'est pourquoi je vous répète encore, de toute mon âme : « Soyez bonne ! Allez-vous-en ! »

« Sa voix était tout ensemble si douloureuse et si suppliante que s'il m'avait été possible, tout de suite, je me serais enfuie, consciente du mal involontaire que j'avais fait... J'ai pu dire seulement :

« — Vous savez que je dois achever mon travail avec miss Osborne. Il est presque fini... Je vous promets de partir dès que ce sera possible, si, à ce prix, je puis vous rendre la paix et vous amener...

« — A quoi? à sacrifier .. à donner toute mon existence à Michette?

« — A remplir les devoirs que vous vous êtes créés envers elle... Vous avez charge d'âmes maintenant, ai-je dit bravement, do-

minée par le désir souverain d'apporter à une autre créature, le bonheur sans pareil que j'avais un instant goûté.

« Le regret, tout à coup s'en ravivait, torturant, par cette lumineuse fin de jour, caressante et douce, qui semblait distiller dans l'air chaud, une tendresse éperdue dont je sentais le frôlement sur mes lèvres tremblantes... Surtout, oh ! surtout, dans les yeux de cet homme bouleversé que je n'aimais pas, certes ! mais qui, si je l'avais permis, eût, pour moi, ressuscité l'amour, le divin amour qui repose, protège et enivre, fort autant que la vie !...

« Gisèle, en cet instant, je crois que j'avais un peu perdu la raison, au contact du trouble grisant qu'Yves Chabannes me faisait soudain respirer...

« Par la grâce du ciel, il ne s'en est pas aperçu. Son regard brûlant m'a, une seconde, enveloppée toute ; puis, sans m'avoir répondu, d'un geste bien inattendu chez lui, il s'est courbé, a baisé ma main, et, se détournant, est remonté vers la villa.

« Le lendemain même, j'ai décidé Mary Osborne à écrire à son éditeur, pour lui annoncer que la traduction était à peu près terminée, et lui demander vers quelle époque il souhaitait l'avoir. Et anxieuses, toutes les deux, nous avons attendu la réponse, avec le même impérieux désir qu'elle fût bonne et nous procurât la récompense rémunératrice

dont, également, nous avons besoin... Moi, surtout, peut-être, qui ne sais pas être économe et bien équilibrer mon budget... Aux uns et aux autres, j'avais été amenée à avancer de l'argent ; par suite, fait des comptes décevants, quand, de Paris, est arrivée la réponse que Mary attendait, immuable dans sa confiance, me traitant de « femme de peu de foi », parce que le doute m'envahissait chaque jour grandissant.

« Hélas ! c'est moi qui pressentais juste. Très courtois, l'éditeur écrivait à miss Osborne qu'il n'était nullement pressé d'avoir son manuscrit, car, vu la crise mondiale dans les affaires, il préférerait ne pas entreprendre, pour l'heure, des publications nouvelles, attendre des circonstances plus favorables au lancement de l'œuvre d'un écrivain étranger, inconnu à la majorité des lecteurs français.

« Toutes les considérations qui s'abattaient sur nous étaient si justes, que nous n'avions qu'à courber la tête.

« Mary fut d'abord atterrée, bourrelée de remords à mon égard parce qu'elle m'avait entraînée dans son illusion. Mais l'optimisme est invincible chez elle. Tout de suite, elle a rebondi, le choc reçu, si dur lui eût-il été... Car alors seulement, elle m'avoua qu'elle et Rhoda avaient à leur charge une sœur paralysée ; et elle comptait sur le prix de la traduction pour payer la maison de retraite où vit cette malade.

« Pour moi, c'était l'écroulement, Encore une fois, il me fallait chercher la voie dans laquelle je pourrais me créer les ressources indispensables ; et pour cela, sans retard, retourner à Paris, indépendamment de ma promesse à Yves Chabannes.

« Mary voulait m'entraîner en Angleterre où elle se décidait soudain à retourner. Mais pourquoi m'en aller errer à l'étranger, sans espérance précise?... J'ai refusé la proposition faite avec tout son cœur, je le sentais ; et même, la devinant angoissée par le souci de sa sœur malade dont elle devait acquitter la pension, j'ai pu la décider à accepter une aide passagère, prise sur mes ressources, trop minces, hélas ! ce qu'elle ignorait. Et puis j'ai préparé mon départ ; et dans ma détresse, j'ai trouvé bons les regrets témoignés par les hôtes des *Sables d'or* ; même par Michette qui, sans le savoir, m'a murmuré, comme son ami, d'un accent d'angoisse, presque de remords :

« — Ne partez pas à cause de moi ! je vous en prie... J'ai parlé sans réflexion, d'un mouvement instinctif qui ne méritait pas que vous y preniez garde.

« L'un et l'autre, chacun à part, je les ai rassurés. J'ai pris congé de mes nouveaux amis, les artistes qui, dans leur désir de m'aider, m'offraient de me faciliter l'entrée comme modèle !!! dans tel atelier très fréquenté, chez tel ou tel peintre, sculpteur, de renom...

« Pauvre vicomtesse de Morgane !

« J'ai remercié, pris des adresses et suis partie vers Paris, pour me gîter, non plus dans mon luxueux *Hôtel Arcadia*, mais dans une humble pension de famille des Ternes, indiquée par Mary Osborne. Y fréquentent seulement des pensionnaires modestes et des étrangers de petite bourse, ou simplement mal renseignés sur la hiérarchie des hôtels parisiens. J'ai facilement découvert la maison, voisine de la paroisse du quartier, une petite maison dénommée *les Platanes*, parce qu'elle s'élève au fond d'un jardinet où végètent quelques arbres piteux, autour d'une pelouse lépreuse qu'enserrent de rares massifs, plantés de fleurs étiolées. La grille franchie, il m'a semblé que le cœur me manquait pour m'installer dans cette demeure prétentieuse, dont la fausse élégance me faisait regretter, — à en crier!... — la simplicité rustique et riante des *Sables d'or*.

« Et puis, une fois de plus, j'ai pensé à vos conseils, Gise, et je suis entrée, puisqu'il le fallait !

« J'ai trouvé au bureau, non plus une paysanne accorte, qui accueillait ses hôtes du sourire de ses belles dents solides, mais une « dame », évidemment appliquée à suivre les dernières modes, cheveux courts roulés sur la nuque, maquillage, accusant un profil aigu, jupe de la longueur exigée par l'heure présente..., la caissière et nièce de la pro-

préitaire, grasse petite femme dont le sourire, du moins, était franc. Celui de la fringante caissière est devenu très acidulé quand force m'a été de détruire l'illusion que j'allais lui fournir une cliente précieuse, comme mes bagages, ma grosse malle, surtout, le lui avaient fait espérer.

« Aussi de quel obscur dédain, elle m'enveloppe depuis que je me suis contentée d'une chambre exigüe, perchée si haut que je pouvais monter, avec vue sur la rue populeuse, la forêt des toits et la croix de l'église voisine... J'y ai pour voisins, avec le personnel de l'hôtel, si je ne me trompe, les pensionnaires qui ne peuvent payer que très peu, — dont une veille dame aux cheveux teints de roux, au profil fin, « veuve ruinée d'un magistrat », m'a confié la femme de chambre, volontiers familière avec une personne d'aussi maigre importance que moi. Elle nous considère justement comme deux épaves.

« Et voici bientôt six semaines que je suis campée où la nécessité m'a jetée et retenue. J'ai vu l'éditeur de Mary et tout de suite compris qu'il n'avait nulle intention d'éditer une œuvre, trop différente du goût français pour réussir. Il fallait la candeur illusionnée de Mary Osborne pour ne pas démêler sa pensée sous les formes aimables dont il l'enveloppait. Il m'a, d'ailleurs, fort bien reçue ; et si j'avais eu quelque œuvre toute fran-

çaise à lui offrir, il en aurait volontiers pris connaissance, m'a-t-il assuré...

« Quelle ironique proposition!... Je ne pouvais même lui demander tout simplement de m'enrôler parmi les dactylographes qui, sans relâche, dans une pièce voisine, faisaient vibrer leur clavier de lettres. Rien, je ne sais rien faire! Il me faut tout apprendre des métiers susceptibles d'aider une femme à se créer l'indépendance.

« Malgré le mauvais vouloir de la caissière, Mlle Octavie, qui semble m'avoir en grippe, j'ai pu trouver à donner quelques leçons de français parmi les étrangers de l'hôtel, fréquenté surtout par des Brésiliens et Argentins, genre *rasta*, avec lesquels tout d'abord j'avais évité de frayer... Mais la raison...

« Il y a aussi, d'autre part, du côté français, l'employée d'une importante maison de couture, avenue Victor-Hugo, où elle me paraît jouer un rôle de grand *manitou*. Elle m'honore de sa sympathie et de sa protection, ayant, avec son expérience, démêlé bien vite à quel point j'avais besoin d'être épaulée; et si je le souhaitais sans doute, je pourrais, grâce à elle, être enrôlée dans la phalange des mannequins de Davis-Heurtot. Mannequin! Modèle dans un atelier! Voilà les métiers seuls que peut remplir, à cette heure, la vicomtesse de Morgane!...

« Il en est, cependant, un autre encore, qui m'a été suggéré ces jours-ci, par une

bonne femme réjouie chez laquelle m'avait attirée l'annonce d'un journal pour un travail soi-disant rémunérateur « à faire chez soi ». Je suis donc échouée dans les lointains de l'avenue du Maine pour apprendre à faire des sacs en perles.

« J'ai pris les premières leçons qui m'ont surtout enseigné à me brûler les yeux dans l'espoir de gagner vingt-cinq francs par sac... Tout de même, encore une fois, me rappelant vos conseils, Gise, j'ai persévéré, et, par mon application, me suis attiré la sympathie de ma grosse et commune professeur. Elle n'avait pas eu besoin de mon aveu pour être renseignée sur mon inexpérience d'un travail continu.

« Quand je lui ai demandé combien de temps il me faudrait pour devenir habile et travailler vite, elle s'est tue une seconde, m'a dévisagée ; puis, d'un ton entendu, elle m'a déclaré, maternelle :

« — Ma petite, m'est avis que vous n'arriverez guère à gagner votre vie en brodant des sacs de perles. Avec votre figure, pourquoi, tout bonnement, ne prenez-vous pas un amant?... Vous en trouverez à la douzaine, même de très huppés, jolie comme vous l'êtes, et troussée comme le bon Dieu vous a faite... Et je m'y connais ! Ce serait bien plus sûr et plus avantageux !

« Gisèle, voilà les derniers encouragements que j'ai reçus ; et à l'expression de la grosse

femme, j'ai bien compris qu'elle me trouvait très sotte de chercher des ressources à broder des sacs... tandis que j'avais à ma portée un moyen bien plus simple de me sortir d'embarras !

« Ce moyen, — si naturel au jugement de cette primitive, — je le connaissais bien déjà ! Combien de fois, depuis mon veuvage, je me le suis vu offrir, — plus ou moins discrètement... — par les hommes que je côtoyais... celui-là même qui régnait en maître dans la cervelle de Ronald Hoxton, tout prêt à le mettre à ma disposition, pour peu qu'une défaillance de ma force de résistance l'y autorisât.

« Dartigues, lui, du moins, ne m'a pas fait l'injure d'y penser. C'était un *vrai* ami... Ni surtout Renato, incapable de me salir... Ah ! pourquoi, pourquoi n'ai-je pu rester près de lui, soutenue par sa protection de frère ! Pourquoi?... mon Dieu... Oh ! Gisèle, quand je regarde derrière moi, d'où je viens, où je suis descendue en si peu de mois, je suis épouvantée et me demande quel gouffre va me prendre... C'est horrible ! Mon espoir, c'est qu'Hubert ne me voie pas... Mais que sait-on des disparus?... La conscience de cet inconnu m'affole quand je sens croître ma lassitude pour résister à l'étreinte des difficultés, chaque jour plus étroites.

« Ah ! quelle indulgence et quelle pitié ma clairvoyance, chèrement acquise, me donne

pour les malheureuses qui succombent ! J'espère tenir bon jusqu'à votre retour. Alors, je serai sauvée, votre vivifiante amitié me soutiendra. Vous ne serez plus longtemps absente, n'est-ce pas?... J'ai tant besoin de vous ! Je vous l'avoue, parce que vous ne pouvez m'entendre, Gisèle très chère.

« Avant votre arrivée, j'attends, avec la fervente confiance des Juifs espérant le Messie, le retour de votre mère, celui de votre sœur, qui, j'en suis certaine, me donneront le réconfort de leur sympathie.

« Pour ce que vous m'avez fait de bien, j vous remercie, Gisèle ; plus encore, je vous bénis !... Je ne veux pas vous quitter sur un adieu... Au revoir, Gise, ma meilleure amie. Très tendrement vôtre,

« ROSELINE. »

ℓ

IV

Obéissant au même obscur instinct qui lui avait fait raconter à Gisèle Halbronn sa vie des derniers mois, Roseline, peu après avoir terminé son récit, brusquement, se décida, un après-midi, à l'aller déposer chez ses amies, où il les attendrait... Et là, avec un sursaut de joie, elle apprit que le retour était enfin annoncé, de Mme Halbronn qui ramenait la petite Nicole, pour que sa mère la trouvât à Paris, revenant de son séjour prolongé en Amérique.

Alors, moins lourd, Roseline sentit sur elle le poids de sa solitude découragée. Pour un moment, sa pensée put écarter l'étreinte coutumière ; et, l'esprit un instant allégé, elle reprit à pied, insouciant de la distance, le chemin de son actuel logis. Même, sur sa route, elle put se laisser distraire par le spectacle brillant des magasins du boulevard.

Près de la Madeleine, comme elle passait, de chez un somptueux bijoutier un groupe sortait... Deux femmes, la mère et la fille, sûrement ; la ressemblance était frappante, malgré la différence des âges ; la plus jeune,

franchement laide, parce que les traits sans charme, n'étaient sauvés ni par la fraîcheur du teint, ni la souplesse du dessin, qui, chez la mère, les estompait dans l'empâtement de la maturité. Mais toutes deux étaient, à merveille, habillées, chaussées, coiffées, comme il convient à des femmes très « rentées ». Et le jeune homme qui les accompagnait, un beau garçon lui, appartenait au même monde.

Courtois, il mit les deux femmes en voiture et, la portière de l'auto fermée derrière elles, il demeura quelques minutes à leur parler ; puis, s'inclinant, il baisa les mains, gantées chez la mère, nues chez la jeune fille, au doigt de laquelle luisait l'éclair d'un large diamant. Mais le visage des jeunes gens garda son expression de politesse indifférente, accusé surtout chez l'homme que, tout à coup, le lustre d'un étalage amenait en pleine lumière.

Roseline, immobilisée par le flot des passants, reconnut alors Gontran de Nangis. Elle se souvint. Aux *Platanes*, dans un journal mondain, abandonné sur une table, elle avait lu, par hasard, l'annonce du mariage prochain du vicomte Gontran de Nangis, attaché d'ambassade à Copenhague, avec la richissime fille d'un banquier dont la notoire fortune était tenue comme de source honorable.

Des lointains du passé, une image surgit

pour Roseline, évoquée par la rencontre soudaine. Nettement, elle revoyait ce beau garçon, correct et froid, bouleversé d'émoi devant elle, parce qu'il venait d'apprendre que la petite amie de son enfance était fiancée à Hubert de Morgane dont l'impétueuse passion avait rejeté au loin le flirt charmant qui enchantait Gontran — même très conscient de la résolution de sa mère d'accepter, pour lui, le mariage riche, seulement.

En cette minute où, au passage, son regard effleurait le jeune homme, Roseline eut un geste d'épaules, aussi détaché, ironique et dédaigneux que le pli qui soulignait tout à coup sa bouche.

Sur le bord du trottoir, elle dut s'arrêter pour traverser. Lui se détournait, l'auto disparue ; il l'aperçut alors et une exclamation lui jaillit des lèvres.

— Oh ! Roseline !... Madame de Morgane ! Quelle surprise et quelle joie de vous rencontrer !!!

Et, en effet, le froid visage s'éclairait d'un intense plaisir et les yeux attachés sur la jeune femme brûlaient d'une flamme soudaine.

Elle ne tendit pas la main ; et d'un accent indifférent, elle interrogea :

— Vous êtes à Paris,... pour votre mariage, sans doute ?

La lumière disparut sur le visage brusquement fermé, devenu dur.

— Vous savez?...

— Mais oui, comme tout le monde, grâce aux journaux... Mes compliments!

Il haussa les épaules. Une ironie railleuse accentuait les traits.

— Je vous remercie. En effet, selon le monde et l'ambition, je dois m'estimer très heureux du sort qui m'échoit!

— Pour votre bonheur, je l'espère... Et vous le souhaite.

— Il est tel, c'est exact, que j'ai le droit de l'attendre; absolument celui que je mérite... et j'ai cherché... puisqu'il m'a fallu renoncer à un autre, inutilement rêvé...

Lui aussi se souvenait... mais d'une heure qu'elle ignorait... Celle où, en Vendée, la sachant seule et ruinée, il avait, une dernière fois, lutté — oh! bien faiblement!... — contre l'opiniâtre résistance de sa mère qui soulevait devant son faible élan, le misérable souffle de la vanité et de l'égoïsme, sous lequel il avait courbé la tête.

Oh! cette Roseline, si aisément abandonnée à sa pauvreté, elle eût été vengée, si elle avait pu mesurer avec quelle rigueur Gontran de Nangis jugeait sa lâcheté, la revoyant ainsi toute frêle, isolée dans la foule!... Au moment même où, sans amour, il s'apprêtait à donner son nom à une autre, princièrement dotée. Dans le fugitif instant, que le hasard leur accordait, il dévorait littéralement des yeux la petite Roseline, adorée de ses vingt

ans. Elle avait toujours son délicieux visage d'enfant câline, un peu amaigri, mais qu'une indéfinissable expression faisait émouvante, les yeux plus profonds, la bouche rieuse d'autrefois, maintenant soulignée par un pli de douloureuse amertume.

Et d'une soudaine impulsion, il pria, tout ensemble impérieux et suppliant :

— Pendant que je suis libre encore, je veux vous revoir, Roseline, vous parler, vous faire comprendre...

— Quoi donc? interrompit-elle, secouant la tête, la bouche méprisante, comme un soufflet, — sans qu'elle en eût conscience... Vous oubliez donc combien, depuis longtemps, nous ne sommes plus, l'un pour l'autre, que des étrangers, se souvenant à peine d'avoir été des *semblants* d'amis dans leur toute jeunesse..., des enfants qui jouaient ensemble...

Il la sentait si perdue pour lui que, sans réfléchir, d'instinct, il répéta le cri qui clamait en lui :

— Je suis encore libre, Roseline, et je *veux* vous revoir, une dernière fois!

— Vous *voulez*?... Mais moi, *je ne veux pas*!... Je ne reçois personne. J'ai absolument rompu avec le monde dont je ne fais plus partie... Et il ne me plaît pas de renouer les relations.

— C'est pour cela que Simone n'a plus entendu parler de vous?... Pourquoi, oh! pourquoi? avez-vous ainsi disparu. Peut-

être, tout eût pu devenir tellement autre... vous présente parmi nous !

— Pourquoi?... Mais pour éviter des rapports difficiles avec mes amies d'autrefois qui ne savent comment me traiter... Or, je suis restée absurdement fière, très facile à froisser... Je n'ai donc pas dû réfléchir beaucoup, pour découvrir qu'il fallait une scission complète avec mon beau passé qui était mort... et ne ressusciterait pas. Le malheur pour moi, est que je ne sais pas être pauvre !

— Moi non plus ! articula-t-il, les dents serrées.

Elle inclina la tête ; son doux visage était dur, — autant qu'il pouvait l'être, du moins.

— Inutile de le dire !... Vous l'avez bien prouvé !... Tâchez, au moins, pour votre honneur, de rendre aussi heureuse qu'il sera en votre pouvoir, la femme qui vous assure la fortune souhaitée... Il faut toujours payer ses dettes !

— Elle aura le bonheur qu'elle attend, fit-il durement. C'est une fille de notre temps... Grâce au ciel, point sentimentale..., qu'un titre et le séjour dans une ambassade rendront satisfaite, au point de ne pas regretter le don... — somptueux, c'est vrai !... — qu'elle me fait de sa fortune... Nous sommes en vérité, tout à fait, des fiancés vingtième siècle. Auprès d'elle, je n'ai pas à jouer la passion ; pas plus que je ne suis obligé de

lui confesser que la seule femme à qui j'ai souhaité donner mon nom... c'était vous ! Roseline... Parce que je vous aimais... — comme jamais, vous ne l'avez soupçonné !

— Non, jamais ! C'est vrai ; ni avant mes fiançailles, ni après mon veuvage ! Qu'importe après tout ? Ces réflexions oiseuses ne sont agréables ni pour vous, ni pour moi... quoiqu'elles me laissent indifférente, en somme. Ce passé où vous êtes mêlé, m'est tellement devenu étranger ! Je vous pardonne... tout ce que je pourrais avoir à vous pardonner... parce que vous restez un fantôme de ma jeunesse heureuse... Quand j'étais gâtée, adorée, dédaigneuse de l'argent, avec lequel aujourd'hui il me faut compter... autant que vous-même... Adieu !

Elle se détourna, sans l'esquisse même d'un geste vers lui et, avant qu'il eût pu céder à la soif de la retenir, elle avait disparu dans la cohue qu'entraînait, sur la chaussée, le bâton dressé d'un agent. Du regard, il la chercha vainement.

Brisée, elle s'était jetée dans un taxi ; oublieuse du sentiment si net désormais en elle, qu'elle devait se garder de toute dépense point strictement nécessaire. Mais elle était encore coutumière de ces élans irraisonnés, survivance de son existence d'autrefois ; et sous l'abri maussade de la voiture, son visage brûlait, tant s'élevait, violente en elle, la rumeur du passé.

Aussi, le trajet lui parut-il très court jusqu'à l'avenue des Ternes ; et elle fut saisie de reconnaître le pavillon isolé sous sa vêtue de lierre, entre les quelques arbres dépouillés par l'automne. Des fenêtres éclairées trouaient la façade obscure. Elle poussa la porte du vestibule. Mlle Octavie écrivait ses comptes devant son bureau ; soigneusement vêtue à son ordinaire, les joues tachées du vermillon destiné à l'embellir ; et elle eut vers Roseline son regard malveillant et envieux de fille jalouse.

Roseline, au passage, s'inclina, juste ce que la politesse exigeait, et s'engouffrait déjà dans l'escalier, quand Mlle Octavie l'arrêta, lui tendant une enveloppe close :

— Voici le compte de la semaine, madame, pour terminer le mois dû. Vous serez bien aimable de régler le tout, afin que nous puissions établir un nouveau compte pour le mois qui commence... Si vous souhaitez conserver ici votre chambre.

Roseline tressaillit ; brutalement rejetée dans le présent, sentant très bien l'intention rageuse de la blesser, qui soulevait Mlle Octavie. Mais l'orgueil de sa race la soutint dans le désarroi où la jetait une réclamation, hélas ! prévue, cependant. Ni ses obligés à Cavalaire, ni même Mary Osborne ne lui avaient remboursé les sommes avancées ; et, la veille même, Mary s'en excusait. Elle avait dû subir les frais d'une opération à sa

sœur malade et promettait un envoi de fonds dès qu'elle allait le pouvoir... Quand?... En éclair, Roseline eut la vision des difficultés pressantes où elle allait se trouver jetée ; et une courte flamme embrasa ses joues blanches.

— En effet, mademoiselle, je suis en retard avec Mme Tissier. Mais j'attends les rentes que doit m'envoyer, sur ma demande, mon beau-père, le comte de Morgane dont les propriétés sont en Corse.

Ses rentes ! Sa petite part de l'héritage de son mari, jamais elle n'y avait jusqu'ici fait allusion même...

Aux Platanes, comme dans le Midi, elle n'avait été autre que Mme Morgane, une petite veuve sans fortune, aux prises avec la dure existence. Ainsi la jugeaient Mme Tissier et sa nèce...

Mais, tout de même, les mots magiques de « comte de Morgane et de propriétés en Corse » avaient un peu agi sur Mlle Octavie ; et, en silence, elle écouta Roseline qui finissait, toujours maîtresse d'elle-même :

— Vous voudrez bien, je vous prie, prévenir madame votre tante que je lui demande encore un crédit de quelques jours, parce qu'il me faut attendre l'arrivée du bateau de Corse, pour être en possession des fonds.

— Soit, madame. Je le dirai. Mais je sais que Mme Tissier souhaitera que ce retard ne soit pas très long. Vous devez être renseignée

comme tout le monde... En ce moment, les affaires sont très difficiles ; et ma tante a plusieurs importantes traites à payer, assez prochaines... Vous comprenez ?

— Je comprends très bien... Ce n'est pas bien compliqué. Soyez sûre, mademoiselle, que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour m'acquitter le plus tôt possible.

— D'autre part, madame, si, à la réflexion, vous décidiez de ne pas garder votre chambre actuelle, ayez l'obligeance de m'en avertir. Nous attendons d'ici une dizaine de jours, une famille brésilienne qui aura besoin d'un grand nombre de pièces ; et nous avons pensé que votre chambre pourrait convenir pour l'une des gouvernantes des jeunes filles.

De nouveau, obscurément, Roseline tressaillit, mais ne daigna pas discuter une proposition dans laquelle, surtout, elle percevait le désir de l'humilier. Très calme, avec une froideur polie qui marquait si bien les distances, que le visage de Mlle Octavie s'emporta, elle dit simplement :

— Cette chambre serait, en effet, très convenable pour l'usage que vous souhaitez en faire. Personnellement, j'ai pu très bien m'en accommoder, et certes, j'avais été habituée à des installations d'autre genre. Mais l'on s'arrange de tout, dès qu'on le veut bien. Bonsoir, mademoiselle, si pour vos Brésiliens, vous jugiez avoir absolument besoin de ma chambre, prévenez-moi à l'avance,

je vous prie, que je voie à chercher ailleurs.

Elle eut un léger signe de tête, et, cette fois, s'engagea dans la montée de ses trois étages.

Mlle Octavie se remit à écrire, exaspérée de n'avoir pu surprendre trace d'humiliation chez cette jeune femme à qui elle ne pardonnait ni sa beauté, ni sa distinction de *vraie* femme du monde. Et elle murmurait :

— L'odieuse pécore ! Elle me le paiera !
« Le comte de Morgane !... Ses propriétés ! »
Je suis sûre qu'en ce moment, elle n'a pas un fifrelin pour payer sa note... Et ça vous prend des airs !...

Si Mlle Octavie avait pu lire dans le cœur de Roseline, elle eût été servie à souhait en constatant l'angoisse affolée qui le faisait battre à coups haletants.

La jalousie la rendait clairvoyante. A l'heure présente, Roseline était à peu près sans ressources pour acquitter l'arriéré de sa pension, puisqu'elle-même n'était pas remboursée des avances où sa générosité l'avait entraînée ; des frais qu'elle avait dû faire depuis son retour à Paris. Or les échéances de ses maigres rentes n'étaient pas toutes prochaines ; et si dans un instinctif besoin de protection, elle avait évoqué le nom de son beau-père, elle savait bien que jamais elle ne se résoudrait à demander une aide matérielle qui ne lui avait, à aucun moment, été proposée.

A Renato, seul, elle pouvait recourir. Là, dans son buvard, il y avait la lettre étrange, récemment reçue, dans laquelle il lui renouvelait, avec une émouvante insistance, l'assurance de son dévouement, la suppliant de penser à lui, si elle en avait le besoin.

Et sans hésiter, comme toujours impulsive, consciente de son danger si elle abandonnait la lutte, elle écrivit, d'un jet, son cri de détresse :

« Vous m'avez dit, Renato, de vous appeler à mon secours dès que j'en verrais la nécessité... Vraiment, je crois ce jour arrivé... Que votre bonté écoute l'humiliant aveu que je suis contrainte... vous lisez bien, « *contrainte* » — par les circonstances de vous adresser : Renato, je manque d'argent pour payer ma pension dans le modeste hôtel où je vis depuis quelques mois ; où ma pauvre chambre est convoitée en ce moment, à l'intention de clients étrangers, attendus ces jours-ci... Renato, je vous en supplie, ne le dites pas autour de vous, mais venez à mon secours, si vous le pouvez !... Je vous envoie copie de la note qui m'a été remise et, qu'en ce moment, je ne puis acquitter... Vous êtes le seul à qui j'ose dire ma détresse et supporter de *devoir*... Pardonnez-moi, et ne rejetez pas votre malheureuse petite sœur. — ROSELINE. »

Elle écrivit l'adresse, après avoir griffonné la sienne, à la suite de sa signature ; et harcelée

par la nécessité du prompt envoi de la lettre, insouciante de sa fatigue, elle repartit pour la poste, les nerfs à vif. La terreur la hantait de se trouver en présence de Mlle Octavie ; mais l'heure du dîner était proche et les dames Tissier surveillaient les apprêts du repas. Elle traversa vite le salon où fumaient quelques pensionnaires masculins qui la saluèrent, — prêts à l'aider, ceux-là, elle le devinait bien. Mais quelque chose en elle arrêtait les admirations trop expressives.

Dehors, il pleuvait. Hâtivement, elle jeta la lettre dans la boîte ; et la détente des faits accomplis la calma pour un instant, lui permettant de remarquer une affiche collée sur le mur devant la poste. « On demande chez Davis-Heurtot des mannequins, de silhouette très élégante, pour l'exposition du 20 octobre. Se présenter sans retard, le matin, avenue Victor-Hugo. »

Davis-Heurtot ! C'est là qu'était occupée l'importante employée, Mlle Éliane, comme elle, hôte des Platanes, qui lui témoignait une muette sympathie.

Si Renato, par malheur, ne répondait pas, elle aurait toujours la ressource de se faire recommander et agréer chez Davis-Heurtot, grâce à la toute-puissante Mlle Éliane... Agréer pour quelques jours ; juste le temps nécessaire pour gagner le montant de sa dette... Ensuite, les Halbronn seraient de retour, et la guideraient dans ses recherches.

Une telle fièvre absorbait son esprit, qu'elle n'aperçut pas un homme jeune, aux allures de clubman qui, sorti de la poste, derrière elle, avait eu, soudain, l'apercevant, une exclamation... puis un mouvement pour l'aborder... et s'était arrêté court, la voyant traverser la rue.

Lui-même s'élança aussitôt. Mais une pensée avait dû modifier son premier geste. Sans l'approcher, il la suivit, avec la résolution évidente de savoir où elle allait, peut-être, habitait... Un éclair de triomphe éclaira le visage volontaire, rasé à l'américaine, voyant la forme mince gravir le perron, d'une allure de femme qui rentre chez elle.

Et Roseline se retrouva dans le vestibule des *Platanes* sans se douter qu'elle venait d'être reconnue et suivie par Ronald Hoxton.

V

Les jours passaient et la réponse de Renato n'arrivait pas. L'anxiété, devenue angoisse, de Roseline grandissait d'autant plus qu'elle sentait peser sur elle, l'attention curieuse et malveillante de Mlle Octavie qui, après chaque courrier, ne manquait point de lui dire, d'un ton significatif :

— Il n'y a rien pour vous, madame.

De plus en plus, elle et sa tante s'affairaient dans l'organisation de l'appartement des Brésiliens qui semblaient devoir prendre aux *Platanes* une place envahissante. Ils voyageaient avec un personnel nombreux ; annonce dont la certitude gonflait d'orgueil l'esprit mercenaire de Mlle Octavie. Chaque jour, comme Roseline, elle aussi attendait fiévreusement le courrier qui devait préciser et la date d'arrivée du comte de Mirador avec sa famille et le nombre des pièces qu'il réclamait pour ses subalternes... Car ce Brésilien, lui aussi, était un comte ; tout comme le soi-disant beau-père de la petite veuve hautaine qui n'arrivait pas à payer le prix misérable de sa pension aux *Platanes*.

Un matin, à la fin de la semaine, surgit la dépêche tant désirée par Mlle Octavie qui, frémissante de joie, s'empressa de griffonner aussitôt à Roseline le billet qu'elle lui fit remettre par la femme de chambre :

« Madame, le comte de Mirador et sa suite, arrivent dans deux jours. Voulez-vous me faire savoir si vous jugez à propos de garder votre chambre ou si nous pouvons en disposer, pour la femme de chambre *première* de la comtesse ?

« Au cas où le temps vous manquerait pour trouver une nouvelle installation à votre gré, nous pourrions, pour vous obliger, mettre à votre disposition, une petite pièce que nous utiliserons, dans quelques jours, pour cabinet de débarras ou lingerie ; car nous sommes débordés devant l'arrivée de la nombreuse famille et du personnel du comte de Mirador. »

Roseline, d'un seul trait, avait lu les caractères précis et secs du billet. Relevant les yeux, elle rencontra, attaché sur elle, le regard curieux et sournois de la fille de chambre. Mais la fierté des Bryonne parlait si haut en elle que, la voix calme, elle put articuler :

— C'est bien ! Je vous remercie. Je m'entendrai tantôt avec Mme Tissier... Vous pouvez vous retirer.

Mais seule dans sa chambre, elle dut s'appuyer contre le fer de son lit, défaillante sous l'écrasement du nouveau choc...

Quelques secondes seulement... Tout de suite, après une longue aspiration, elle se ressaisissait, dressée par l'obligation d'agir. Dans le portefeuille, où elle enfermait ses titres, elle chercha. Pour le 1^{er} novembre, quelques échéances étaient inscrites. Mais les valeurs étaient-elles bonnes?... Payaient-elles en cette époque de perturbations financières... Cela, elle l'ignorait... Alors, il fallait donc qu'elle se résignât à passer chez Raymond Dartigues?... Là, elle saurait ; et lui était trop honnête homme pour la tromper sur sa situation et en abuser... Par quelle stupide fierté, ne voulant pas s'exposer à ce que, de nouveau, il tentât de l'aider de sa bourse, avait-elle résolu de rompre toutes relations, dans le présent, avec lui... Et le résultat de son orgueil déraisonnable?... Puisque Renato ne répondait pas à son appel, elle était acculée à un emprunt fait à Dartigues. Sûrement, il ne lui refuserait pas une avance sur les coupons payables quinze jours plus tard... Lui, les toucherait alors, en paiement de la dette contractée par Roseline.

Et puis, il y avait aussi, la possibilité d'un gain obtenu, grâce à Mlle Éliane, si elle avait le courage d'accepter le pitoyable rôle de mannequin, chez Davis-Heurtot, pour l'exposition imminente. L'élégante et protectrice employée lui en avait discrètement parlé la veille même ; très agitée, parce que l'un des plus charmants mannequins, très

prisé à cause de sa parfaite allure de femme du monde, était fort souffrante de la grippe et serait peut-être incapable de figurer dans le défilé, quelques jours plus tard.

Donc, cette chance lui demeurait si Dartigues ne pouvait, pour une raison quelconque, lui rendre service... Si Renato ne lui répondait pas... Et cela, plus que tout, lui apparaissait impossible!... Seule, une circonstance indépendante de sa volonté avait dû arrêter la lettre qui allait arriver, forcément...

A tout hasard, en sortant, après avoir pu éviter la rencontre des Tissier, elle jeta à la poste un *bleu* à Mlle Éliane, pour se mettre à sa disposition. Le soir, au dîner, elle apprendrait si elle avait chance d'être ainsi agréée, à la dernière heure. Puis elle se hâta vers la rue du Quatre-Septembre où était la « Charge » de Raymond Dartigues. Après la Bourse, elle avait plus de chance de le rencontrer.

Sous la fièvre de l'action, peu à peu, elle se sentait gagnée par une sorte d'insensibilité tragique; par un détachement étrange, quant à l'issue de la *crise dans laquelle*, désespérément, elle luttait.

Pourtant, son cœur recommença de battre très vite, étreint par l'angoisse ravivée, quand elle tourna le bouton de cuivre de la *Charge*. Dans la galerie d'entrée, l'huissier de service se leva, à travers le va-et-vient des employés et des clients. Dans une salle ouverte, des hommes travaillaient derrière

des grillages que découpaient les guichets ouverts.

Elle demanda, et ses doigts tremblaient sur son porte-cartes :

— Puis-je parler à M. Dartigues?... Je vous prierais de lui remettre cette carte...

L'homme ne prit pas la carte et secoua la tête.

— M. Dartigues n'est pas à Paris, en ce moment, madame. A cause de l'Emprunt roumain, il est parti, la semaine dernière, pour Bucarest, Vienne, les États centraux. Nous ne l'attendons guère avant une quinzaine. Si madame veut lui écrire, nous ferons parvenir la lettre ; à moins que madame ne préfère parler au fondé de pouvoir, M. Grimaud.

Elle était devenue si blanche que l'huissier, un peu saisi, avait articulé avec bienveillance ses dernières paroles...

Dartigues absent de Paris ! Cette idée ne l'avait pas même effleurée !... Négativement, elle eut un signe de tête pour répondre à la proposition... A quoi bon aller trouver un étranger à qui il était impossible qu'elle empruntât de l'argent ? Elle prononça seulement, envahie par une mortelle stupeur :

— Pourriez-vous, du moins, demander à une personne compétente, ici, à quelle date, paieront les...

Et elle nomma la valeur.

L'huissier fit un geste affirmatif ; et comme un jeune homme passait, — l'air pressé, —

il l'arrêta pour lui transmettre rapidement la question.

— « Les cuivres de Sainte-Aragone »?... Ce devrait être le 1^{er} novembre... Mais étant donnée la crise financière, je crois bien que la compagnie reculera la date des paiements...

Machinalement, Roseline s'inclina pour remercier. Le jeune homme pressé, salua et disparut. Alors elle se dirigea vers la porte de sortie, suivie par le regard sympathique de l'huissier.

Elle avait l'impression que la mort était entrée en elle, et elle eût été incapable d'articuler un mot, tant l'angoisse lui serrait la gorge.

La porte retombée, elle descendit lentement l'escalier ne s'apercevant même pas que les larmes glissaient sous ses paupières abaissées pour les retenir. Si lourdement, ce dernier coup l'écrasait, que, la dernière marche descendue, à bout de force, elle dut s'appuyer contre le mur du vestibule. Dans son cerveau, deux phrases clamaient, lugubres autant qu'un glas :

— Que faire?... A qui demander secours, maintenant?...

Et la conscience de la réalité lui était, en cet instant, devenue si lointaine, qu'elle ne s'étonna pas d'entendre une voix masculine, prononcer près d'elle, d'un accent étranger :

— Madame de Morgane!... Est-ce vrai-

ment possible?... Enfin!... Enfin je vous retrouve!... Au moment même où j'étais hanté par le besoin d'aller m'assurer que je ne m'étais pas illusionné en croyant vous reconnaître, il y a quelques jours,... rencontrée par hasard...

Un homme venait de pénétrer dans le vestibule et s'arrêtait devant elle, qui avait eu la folie de s'immobiliser ainsi, livrée à la curiosité des passants, nombreux dans cette maison consacrée aux affaires.

A travers les larmes qui voilaient son regard, elle distinguait, à ne pouvoir douter, les traits précis et durs de Ronald Hoxton, ses yeux clairs, — non point durs! mais étincelants d'une sorte de joie triomphante et avide.

Impérieux, il avait saisi ses deux mains et l'attirait dans le retrait de l'escalier, afin qu'elle ne fût plus exposée à la curiosité des gens que son émotion intriguait, au passage.

Elle avait obéi, trop bouleversée pour pouvoir se dérober aux pressantes questions où elle discernait l'intérêt intense.

— Qu'avez-vous?... Pourquoi pleurez-vous? Comme vous êtes pâle!... Vous êtes allée chez Dartigues? C'est à cause de lui que vous pleurez?

Elle secoua la tête, essayant de se maîtriser. Mais cette rencontre imprévue achevait de l'accabler; comme aussi l'accent troublé, les prunelles étincelantes de cet

homme, d'ordinaire si absolument maître de lui-même.

Elle ne tentait même pas de lui enlever ses mains tremblantes sous l'étreinte serrée qui les retenait, tandis qu'il répétait, avec sa décision autoritaire :

— Qu'avez-vous?... Puis-je vous aider en quelque chose?... Ce n'est pas Dartigues qui vous a mise en un pareil état puisque...

— Puisqu'il est absent, balbutia-t-elle, tressaillante, — comme une plaie vive sous un attouchement.

— En Roumanie... Oui, je sais. Je montais à la *Charge* pour prendre son adresse actuelle ; et je ne me doutais guère que le hasard, — le *bienfaisant* hasard, parfois ! — allait me faire la faveur inouïe de me conduire sur votre chemin. Vraiment, ce serait à me faire croire en la Providence, ainsi que les personnes dévotes appellent la destinée ? Et maintenant, fuyante petite amie, il faut me dire ce qui vous inquiète si fort..., puisque Dartigues est absent. Que vouliez-vous lui demander ? Ne pouvez-vous me le confier ?...

La sensation de descendre vers un gouffre la pénétrait en tout son être ; et, en même temps, la terrible certitude que toute sa résistance ne l'en sauverait pas...

A cet homme, debout devant elle, sûrement, elle pouvait demander secours, certaine que son appel serait entendu... Mais de quel prix, ensuite, faudrait-il payer la dette

contractée?... Comme une vision de cauchemar, dans son souvenir se dressaient la salle de jeu de Monte-Carlo, l'apparition de Mme de Ravelles ; puis, un peu plus tard, sa chambre ; et elle revoyait la précision de son geste, à elle-même, pour renvoyer l'argent qu'elle estimait ne lui pas appartenir... Était-il possible, qu'après avoir si nettement repoussé, ce jour-là, Ronald Hoxton, maintenant elle recourût à lui, parce qu'elle sombrait sous le poids du fardeau qu'elle avait prétendu porter seule...

Attentif, il surveillait toutes les impressions qui passaient, en torrent, sur la figure désespérée ; et voyant trembler les lèvres incapables, semblait-il, d'articuler un mot, il insista doucement :

— Dites, ce pourquoi vous êtes pareillement tourmentée ? Je vous en supplie, pour votre bien, faites-moi confiance... Il le faut, je vous assure !

Vaincue, elle prononça, avec effort :

— J'ai des embarras d'argent... Alors je voulais demander à Raymond Dartigues, un vieil ami, de m'avancer le montant de mes coupons de novembre, dont j'ai besoin maintenant... Les fonds que doit m'envoyer... ma famille de Corse, n'arrivent pas... Ainsi ma situation se trouve devenir très difficile !

— Mais fort arrangeable,... finit-il. Et des sentiments complexes grondaient sous le masque indéchiffrable.

Elle ne parut pas avoir entendu ses paroles. Comme si le sceau posé sur sa bouche s'était soudain brisé, elle achevait d'expliquer :

— Ici, je viens d'apprendre que Dartigues est absent..., pour quelque temps encore... Et, de plus, il paraît que les valeurs avec lesquelles je comptais le rembourser ne paieront peut-être pas à l'échéance.

— Quelles valeurs?

Elle donna le nom, avec l'espoir irréfléchi qu'elle avait été mal renseignée à la *Charge* et qu'il l'allait tranquilliser. Mais, tout de suite, elle fut détrompée par la voix brève qui ne connaissait pas l'hésitation quand il s'agissait d'affaires.

— En effet, les cuivres de Sainte-Aragone subissent très rudement les conséquences de la crise économique et retardent le paiement de leurs coupons... Si même, pour un moment, la fermeture des mines n'est pas décidée. Puisque vous ne pouvez, à l'heure actuelle, compter sur le rendement de cette valeur, il faut chercher d'un autre côté... Voilà tout!

Elle eut aux lèvres un pli amer. « Voilà tout! » c'était, pour lui, facile à dire. Mais chercher d'un autre côté, est-ce qu'elle avait le choix?... Un bizarre sentiment l'envahissait, fait d'allègement et de déception, parce qu'il ne lui offrait pas, dans sa peine, l'aide dont elle avait peur, cependant...

Vite, maintenant, il lui fallait retourner aux *Platanes*, pour avoir la réponse possible de Mlle Éliane... Et peut-être, enfin ! la lettre de Renato qui était arrivée et la sauverait...

Brusquement, alors, elle s'aperçut que ses mains étaient encore retenues par celles de Hoxton qui la regardait... Oh ! avec quelle indéfinissable expression !... Sans doute, il avait perçu son mouvement pour lui échapper, car l'étreinte se fit plus étroite et les lèvres résolues dirent d'un accent qui rendait indiscutables les paroles :

— Ma petite amie, je vous le répète, il est indispensable que vous me fassiez confiance ! Je sais, ... par expérience personnelle !... que vous voulez, dans vos difficultés, vous débrouiller toute seule. Mais c'est parfois très difficile, sinon impossible à une femme... Donc, il vous *faut* être raisonnable. Puisque Dartigues est absent, vous devez accepter que je le remplace près de vous... Jusqu'à son retour, du moins... et me permettre de placer à votre disposition... ce que vous attendiez de lui..., de son amitié...

Cette fois, d'un brusque mouvement, elle dégagea ses mains. Une flambée avait empourpré, soudain, sa pâleur, ressuscitant la brillante Roseline des jours heureux... et, sous une impulsion irrésistible, elle répondait :

— Merci... je ne puis accepter votre géné-

reuse proposition. Dans ma famille, dans celle de mon mari, les femmes savent qu'elles ne peuvent recevoir une aide matérielle quand elles ignorent... et le moyen de s'acquitter... et l'époque où elles le pourront ! C'est impossible ! Oh ! oui, impossible !

Il eut un geste impatient.

— *Non sense...* C'est au contraire, très possible, et je vais vous le prouver... Seulement, nous ne pouvons continuer à parler affaires dans cet escalier, encombré de passants. J'ai mon auto... Vous allez me faire l'honneur d'y monter et je vous ramènerai chez vous... Nous causerons en voiture... comme jadis, le matin, à Nice, vous souvenez-vous?... Ne dites pas « non » ! Il faut que vous m'obéissiez, pour votre repos... Je ne ferai rien que vous ne permettiez... Mais il est indispensable que, — un instant, soit ! — vous consentiez à voir en moi, votre « homme d'affaires »... — sinon un ami... Venez.

C'est vrai, Hoxton avait raison. Il était impossible que, davantage, elle s'attardât dans ce vestibule où elle excitait l'attention. Sans plus discuter, elle franchit la porte qu'il ouvrait devant elle ; la suivant de près, comme s'il eût eu peur qu'elle ne s'enfuît.

Elle n'y pensait pas. Toute sa force de résistance semblait morte dans la conscience qu'elle n'était plus seule en sa détresse. Pourtant, au moment de monter dans l'auto, elle s'écarta et demanda, ses prunelles dilatées

dans le visage sans couleur, cherchant celles d'Hoxton :

— Vous me donnez votre parole d'honnête homme que je puis partir avec vous... comme je le ferais avec Raymond Dartigues?...

Il eut une imperceptible hésitation. Mais devant cette créature fragile et désarmée, la violence du désir, resté inassouvi, que, dès le premier jour, il avait eue d'elle, se taisait, — du moins pour l'heure présente. Abuser de son désarroi, lui eût paru aussi lâche que de frapper une créature sans défense. Et puis, l'avenir, — l'avenir peut-être, si proche ! — était là ; et, sincère, il put répondre :

— Montez, sans arrière-pensée, *poor little thing*, je suis vôtre, sincèrement, pour votre bien... Je vous conduis, n'est-ce pas, avenue des Ternes?... Redites-moi le numéro.

— Mon adresse... Vous connaissez mon adresse?... Comment ! Déjà vous saviez que j'étais à Paris?

Presque de l'effroi tremblait dans la voix angoissée. Il sourit, pour la calmer.

— Depuis quelques jours seulement le hasard m'a renseigné... Je vous ai vue sortir du bureau de poste de l'avenue Niel... Mais je craignais d'être dupe d'une ressemblance, après vous avoir si inutilement cherchée depuis votre brusque, votre *folle* disparition à Nice... Je vous ai suivie, ce soir-là, craignant que ma soudaine présence ne vous fît encore fuir... si je vous abordais... Et puis,

la destinée m'a, de nouveau, conduit vers vous ;... juste, semble-t-il, à l'heure où je pouvais vous servir... Ce dont je suis heureux infiniment... A un point que vous ne soupçonnez pas ! Roseline, pauvre petite Roseline solitaire, maintenant, vous allez, en toute simplicité, me permettre de vous aider à traverser les mauvais jours... Ensuite... eh bien ensuite, vous agirez à mon égard comme il vous plaira pour satisfaire votre ombrageuse fierté... Ne vous tourmentez plus... Je suis devenu votre banquier, pour le moment, du moins... Et demain, vous aurez les fonds nécessaires, à l'heure que vous m'indiquerez... Ou même, tout de suite, si vous préférez...

A peine, elle avait perçu le sens des paroles qu'il lui disait très doucement, ... d'un accent qu'elle ne lui connaissait pas et qui avivait en elle une sensation d'irréel... Vraiment, ce ne pouvait être elle, la femme d'Hubert de Morgane, qui se trouvait ainsi dans cette voiture imprégnée de la senteur des cigares de prix, seule avec cet homme qui la convoitait, elle le savait ! comme une précieuse proie, longtemps attendue. — Et de qui, cependant, elle allait accepter un service insigne...

Son impression de descendre vers un gouffre s'avivait. Le geste qu'il fit pour prendre son portefeuille la secoua d'un sursaut où il sentit le retrait violent qui la soulevait, arrachée à sa tragique stupeur :

— Non, pas ce soir... Je n'ai besoin de rien ce soir. Demain, oui, peut-être... Je vous téléphonerai... Merci.

Ils arrivaient. Elle reconnaissait les magasins éclairés, les rues de traverse encombrées de passants... Puis l'église qui, dans le ciel obscur, élevait très haut, vers le ciel, les bras suppliants de sa croix de pierre, tant de fois contemplée depuis qu'elle habitait sa pauvre chambre... Et, du plus profond de son âme, un cri jaillit, fervent, comme aux heures bénies de son enfance : « O Dieu, sauvez-moi ! à n'importe quel prix !... Vous seul le pouvez ! » Et posant sa main sur le bras d'Hoxton, elle pria :

— Voulez-vous m'arrêter ici ? Je préfère arriver à pied à l'hôtel... C'est à deux pas et il vaut mieux que je ne rentre pas accompagnée...

— Comme vous voudrez, bien entendu. Mais vous semblez si fatiguée...

Elle haussa les épaules.

— Cette nuit, je me reposerai, j'espère... puisque vous voulez bien me donner un peu de sécurité... S'il me faut recourir à... à votre générosité...

— C'est cela ! Dormez en paix, pauvre petite enfant... Je suis à vos ordres et les attends demain pour l'heure que vous aurez choisie... En revanche, il faut me promettre de ne plus disparaître comme à Nice !

— Je ne le pourrais pas, murmura-t-elle sourdement. Je n'ai pas d'argent !

Elle était descendue de l'auto dont il lui avait ouvert la portière ; et, découvert, il s'inclinait sur la main glacée qu'elle lui avait tendue.

— A demain ! dirent-ils ensemble.

Elle gagna *les Platanes*, suivie, comme quelques jours plus tôt, par les yeux qui la regardaient s'éloigner à travers l'obscur jardinet.

Dans la galerie d'entrée et le salon ouvert se tenaient déjà les pensionnaires appelés par la première cloche du dîner.

Elle vit seulement Mlle Éliane, en tenue du soir, habillée, maquillée, poudrée, comme il convenait à la *première* de la grande maison Davis-Heurtot, qui, tout de suite, allait vers elle avec une exclamation :

— Chère madame, enfin, c'est vous !... Comme vous rentrez tard ! Au reçu de votre *bleu*, je vous avais téléphoné pour vous prier de passer tout de suite chez Davis. La personne dont je vous avais dit l'indisposition est encore incapable de figurer demain dans le défilé des mannequins ; et, sur ma recommandation, Davis sachant qu'il peut avoir pleine confiance dans mon goût et mon expérience... — vous demandait de venir vous entendre avec lui, si vous acceptez de remplacer, au pied levé, Mlle Duroc malade. Maintenant il est trop tard pour aller avenue Victor-Hugo ; mais demain matin, nous y passerons, que je vous présente. Le défilé ne

commence qu'à trois heures. Nous avons donc toute la matinée devant nous ! Mon Dieu, que vous êtes pâle !... Est-ce que, vous aussi, êtes grippée?... Il ne manquerait plus que ça !

— Non, je ne suis pas malade... Seulement très fatiguée. La nuit va me remettre. Merci de vous être occupée de moi. Vous ne pouvez mesurer quel service vous me rendez ainsi !

Et comme la seconde cloche du dîner résonnait, ayant serré la main de Mlle Éliane, elle passa, pour gagner sa chambre où, sur le lit, elle tomba, épuisée. Aucune lettre de Corse n'avait été déposée sur la table.

VI

Y avait-il des heures, ou des minutes que, dans le plus vaste salon de la maison Davis-Heurtot, Roseline de Morgane, entrait, marchait, sortait, selon son tour ; révélatrice, successivement, des costumes, robes du soir, déshabillés, manteaux, qu'elle devait exhiber ; les faisant valoir, devant une assistance féminine aux regards avidement curieux?...

Elle eût été bien incapable de dire depuis combien de temps elle jouait ce personnage, avec son instinct de femme du monde élégante, qui trouve tout naturel de porter les vêtements de haute marque, auxquels, toujours, elle a été habituée... Aussi, c'est avec un plaisir admiratif, *secrètement saupoudrée*, çà et là, d'une jalouse envie que les femmes observaient son harmonieux sillage ; presque déroutées par la distinction de l'allure, l'impassibilité, inconsciemment hautaine, du visage délicieux dont le maquillage cachait la pâleur ; la fatigue cernant peu à peu les larges prunelles, brillantes de fièvre, qui ne distinguaient plus les yeux multiples fixés sur

elle, sous la lumière diffuse, savamment répandue.

Le ciel, la prenant sans doute en pitié, lui épargnait l'humiliation de distinguer des traits, jadis amis, dans les rangs pressés, souriants et babilleurs, qui cernaient l'espace vide où les mannequins se succédaient sur le velours pâle des tapis.

D'ailleurs, une telle lassitude l'envahissait que, même plus, elle ne pensait, ni ne sentait ; le cœur et le cerveau, glacés dans une sorte de stupeur, à mesure que se poursuivait sa lente et machinale évolution, coupée seulement par les soins pressés des habilleuses qui la transformaient au gré du programme ; tandis que ses sœurs, les autres mannequins, défilaient à leur tour.

Peu à peu, mouraient en elle, les derniers vestiges de l'instinctif intérêt qui, au début de la séance, l'avait quelques instants distraite, devant la résurrection de la Roseline qu'elle avait été... Vision qui excitait les compliments imprévus de son entourage de rencontre que surveillait Mlle Éliane, consciente de la jalousie qu'éveillait sa protégée... Une inconnue, surgie à la dernière heure, on ne savait d'où, que personne ne connaissait, qui ne parlait à personne, ayant dans sa simplicité une allure de « grande dame »... Ce pourquoi, sans doute, les habilleuses, d'instinct, s'adressaient à elle comme une fille de chambre à sa maîtresse ; ravies dans leur

orgueil professionnel de lui voir porter, comme faites pour elle, les plus « chics » créations de la maison Davis-Heurtot.

Mlle Éliane triomphait et recevait, comme bien dues, les félicitations du directeur ; lequel, en son particulier, ruminait la possibilité de s'attacher cet incomparable mannequin, évidemment d'une origine toute spéciale.

Et un peu inquiet, il entendit tout à coup Mlle Éliane s'écrier :

— Dieu ! mon enfant, que vous êtes pâle !... Vous n'allez pas vous trouver mal, n'est-ce pas ? Buvez un peu de porto pour vous ranimer !... Je vais vous remettre du rose aux joues, ce sera plus sûr !... Buvez... Si, il le faut, insista-t-elle devant le geste de Roseline pour repousser le verre tendu vers ses lèvres qui se décoloraient.

— Vite, ça va être votre tour. Dépêchons ! Allons, un peu de courage... Vous êtes fatiguée, je le comprends. Mais vous n'avez plus que cette figuration, la dernière... Bon Dieu ! regardez-vous donc !... C'est *inconcevable*, je dirais volontiers, « immoral » ! une femme à ce point dénuée de coquetterie !... Comment n'êtes-vous pas fière de donner une pareille vision de beauté et d'élégance... Je vous annonce. En passant, jetez un coup d'œil dans la psyché... Vous en valez la peine ! conclut-elle avec un orgueil d'artiste, satisfaite de son œuvre.

Dans le lointain, Roseline entendait la voix qui bruissait à son oreille, comme un bourdonnement dépourvu de sens. Cependant, machinales, ses prunelles effleurèrent, au passage, la silhouette, haute et fine, sous le frisson miroitant de la gaine d'or, brodée d'argent, qui l'enveloppait étroitement.

Elle entra dans le salon. Il y eut aussitôt une rumeur admirative : les femmes se levaient pour mieux voir ; et des visiteuses de la dernière heure qui arrivaient, s'immobilisèrent ; deux femmes jeunes, une autre plus âgée qui, aussitôt, prit son face-à-main et le braqua sur Roseline. Celle-ci avançait dans les remous lumineux de sa robe de princesse des contes de fées ; indifférente au ruissellement de la clarté sur la peau nacrée des épaules, de la gorge nues, du visage étrangement impassible sous l'onde vaporeuse des cheveux.

Dans le groupe des visiteuses qui venaient d'entrer l'une des jeunes femmes, à sa vue, jetait presque haut une exclamation ; les yeux agrandis par une sorte de stupeur :

— Oh ! quelle ressemblance ! On dirait, à en jurer...

— Quelle ressemblance?... répéta la dame âgée, surprise, tandis que Roseline, rejetée brutalement dans la réalité, regardait et reconnaissait les visiteuses, Simone Dar-tigues...

Près d'elle, la jeune fille laide que, pour

la première fois, elle avait aperçue accompagnée par Gontran de Nangis... Sa fiancée ! La mère suivait.

Roseline ne s'arrêta pas, n'eut aucun geste qui aurait pu la trahir.

Dans son être bouleversé, une seule pensée demeurait implantée :

— Il faut que Simone croie être trompée par une ressemblance !... Je ne pourrais supporter qu'elle sache... Un dernier effort et mon calvaire sera fini !... Je m'enfuirai avant qu'elle ait pu avoir une certitude... Elle ne saura pas... Elle ne saura jamais !... Ni elle... Ni les autres !...

L'esprit soudain en fièvre, elle pensait tout cela ; et cependant, poursuivait sa lente évolution, inconsciente de la grâce fière de son allure, de l'attraction qui émanait du jeune visage grave dont les lèvres semblaient incapables ou dédaigneuses d'une ombre même de sourire.

Ses yeux ne quittaient plus la porte par laquelle, enfin ! elle allait disparaître, son rôle achevé. Pourtant elle eut un instinctif coup d'œil sur les rangs pressés des spectatrices qui la sauvaient de toute approche et vit, sur elle, les yeux de Simone qui ne la quittaient pas... Sûrement, la jeune femme allait se renseigner, dès l'exhibition terminée. Partir ! Partir vite, tout de suite !... Cela seul importait ! Au hasard, elle dit à l'habilleuse dont elle avait expérimenté la complaisance :

— Je vous prie, déshabillez-moi tout de suite... Je n'en puis plus... Vous aurez l'obligeance de dire à Mlle Éliane que, pour ne pas me trouver mal ici, je ne l'ai pas attendue !... Je la retrouverai chez elle...

Et elle était si blanche, sous les dernières traces du maquillage, que l'habilleuse proposa, déférente, d'instinct :

— Madame veut-elle que le groom aille lui chercher une voiture ?

— Non, je préfère... Je pars à pied. L'air me fera du bien... Vite, mon manteau, mon chapeau...

Elle-même, avec une hâte folle, dans sa terreur d'être retenue, enfouissait ses cheveux sous la petite cloche de feutre sombre ; et protégée par sa tenue de deuil, sans vouloir rien entendre, se glissait par une porte de derrière qui conduisait vers la sortie de la maison Davis-Heurtot, sur l'avenue Victor-Hugo, éclairée par les feux du soir.

Là seulement elle s'arrêta, à bout de courage, quand elle sentit, sur son visage, le souffle humide et froid du crépuscule d'octobre...

Il bruinait. Elle respira, haletante ; désormais protégée par la foule inconnue qui la coudoyait. Personne encore ne paraissait sortir des salons où avait eu lieu l'exposition, dont elle voyait luire les vitres embuées par la chaleur, sous le tulle des rideaux. Mais des silhouettes s'agitaient. Peut-être

Simone la cherchait déjà, allait la découvrir?... Vite, vite, il fallait se réfugier chez elle! Que faisait-elle, là, s'attardant sur ce trottoir? au lieu de traverser, pour mettre, du moins, entre elle et son amie de jadis, la chaussée de l'avenue, que barrait la file serrée des voitures...

Sans réfléchir, éperdument, elle se lança. Un cri jaillit derrière elle.

— Sacrebleu! la petite dame, ne traversez pas! Attendez! que diable!... Vous allez vous faire écraser!

Elle entrevit une silhouette d'agent précipité vers elle, son bâton levé. Elle éprouva un choc violent, se sentit glisser...

Puis, plus rien...

VII

Dans la chambre des *Platanes* où elle avait été déposée, après son passage à Beaujon, Roseline gisait toujours inanimée, sous la garde de la femme de chambre, en attendant une infirmière professionnelle.

Mlle Octavie, médusée, n'avait osé refuser l'hospitalité à la créature inerte qui lui avait été ramenée et demeurait sans connaissance depuis que le choc de l'auto l'avait abattue contre la saillie du trottoir. Y avait-il, vraiment, comme le redoutait le médecin, fracture du crâne, lésion qui causait cette insensibilité prolongée, rebelle jusqu'ici à tous les soins?

Ainsi les heures de la nuit avaient coulé sans que la blessée pût apprendre qu'une dépêche de Rome, signée « René de Morgane » était, pour elle, arrivée la veille, tandis qu'elle se trouvait chez Davis-Heurtot. De même, elle ignorait que ce même jour, à la fin de l'après-midi, un « monsieur américain, très chic », affirmait Mlle Octavie, était venu la demander et avait paru inquiet de son absence prolongée... D'autant qu'il

était là, quand Mlle Éliane avait surgi, annonçant, très agitée, la disparition brusque de la jeune femme, — pareille à une fuite !... Puis son entretien, peu après, avec l'une de ses meilleures clientes, Mme Dartigues, qui prétendait avoir reconnu, dans le mannequin sensationnel, la vicomtesse de Morgane et voulait une certitude. Or, Mlle Éliane était hantée par le souvenir de sa promesse à Roseline, de ne révéler, sous aucun prétexte, sa vraie personnalité.

L'Américain avait écouté le récit haché de Mlle Éliane ; et déclaré aussitôt qu'il allait s'informer, auprès de la police, de la cause de cette absence inexplicquée. D'où, sans hésiter, Mlle Octavie avait aussitôt conclu qu'il était l'amant de la jeune femme... Mais pourquoi alors ne payait-il pas ses dettes ?... Mystère !...

Il était parti, et son impérieuse et précise volonté avait vite fait de connaître la vérité ; comme ses arguments « sonnants » de millionnaire, d'obtenir, un peu plus tard, que la blessée fût enlevée à sa couche d'hôpital et ramenée chez elle... Ce « chez elle » il en ignorait la pauvreté et avait été terrifié quand il en avait eu la révélation soudaine. A ce point, qu'il avait exigé que, immédiatement, la jeune femme fût installée dans la meilleure chambre de l'hôtel. Et la force de son vouloir, qui n'admettait pas de discussion, avait triomphé de Mlle Octavie. Domp-

tée, elle s'était résignée à ouvrir une des pièces réservées ; curieuse, malgré son émoi, de savoir comment la jeune femme prendrait son changement de domicile, quand elle recouvrerait la connaissance.

Mais quand ce moment arriverait-il?... Allait-elle longtemps encore demeurer dans le coma qui épouvantait ceux qui l'approchaient?

Et parmi ceux-là, il y avait René de Morgane, arrivé le matin de Rome, comme il l'avait télégraphié, pour annoncer sa venue immédiate ; dès que la lettre adressée à Casella lui était revenue en Italie.

Brutalement, il avait appris la terrifiante nouvelle de l'accident... « *De l'accident...* » avait-il fait répéter avec insistance ; quand, au sortir même de la gare, il était arrivé aux *Platanes* ; et, après avoir demandé « la vicomtesse de Morgane » à Mlle Octavie abasourdie, il avait appris la vérité, l'intervention d'un Américain, Ronald Hoxton, que, carrément, elle avait désigné d'abord sous le nom de « l'amant de Madame ». Mais elle s'était arrêtée court, et n'avait pas osé répéter l'injurieuse expression, devant le regard du beau jeune homme dont les yeux se posaient sur elle, flambants de colère.

— Conduisez-moi, je vous prie, auprès de ma belle-sœur, avait-il ordonné d'un tel accent qu'elle s'était tenue coite, tout en ruminant dans sa pitoyable petite cervelle :

— Sa belle-sœur?... Allons donc?... C'est lui que l'Américain a dû remplacer. Pour cela, il est si furieux ! Mais avec ces deux hommes-là pour l'aider, comment était-elle si pauvre !

Doucement, elle ouvrait la porte. Et, immobile sur le lit, il l'aperçut, elle, la bien-aimée, aussi insensible que si, déjà, la mort l'eût frappée. Pourtant, si blanche fût-elle, les traits n'avaient point la rigidité sacrée, posée comme un sceau, par la vie qui disparaît pour jamais ; et il ne s'étonna pas d'entendre la garde envoyée dès l'aube par Hoxton, annoncer :

— Il y a un peu de mieux. Je crois que la connaissance revient. Les paupières ont battu plusieurs fois et Madame a remué les doigts. Il y a un moment, il me semble qu'elle a entr'ouvert les yeux.

Renato s'approcha du lit.

Discrètement, la garde s'écartait. Mlle Octavie intimidée avait disparu déjà. Il murmura dévorant du regard le visage tant chéri et tant de fois cherché par sa pensée avide, depuis qu'il l'avait vu s'effacer, sous le crépuscule d'automne, dans le balancement du flot qui l'emportait vers la France :

— Roseline, ma petite sœur, mon enfant chérie, mon amour, mon cher amour!...

Et dans son atroce douleur, il ne s'apercevait même pas que des larmes tombaient, une à une, sur les mains abandonnées dans la blancheur des draps. C'était pour lui

une torture de penser que, pour obéir à une orgueilleuse discrétion, par crainte de céder à un désir charnel, peut-être par souci de sa propre paix morale, il avait laissé se débattre seule, dans sa faiblesse, cette créature qui, peut-être, allait mourir, parce que tous l'avaient délaissée. L'horrible sensation le suppliciait que, tout en l'adorant, il l'avait tuée.

Cependant, on eût dit qu'une mystérieuse puissance agissait cependant sur la créature, soudain brisée, pour laquelle il avait l'atroce impression de ne pouvoir plus rien. La garde avait raison ; l'insensibilité mortelle se dissipait enfin. La connaissance semblait revenir. Les paupières, péniblement, s'entr'ouvraient ; et, entre les cils écartés, le regard apparaissait vague, lointain... Il s'arrêta sur le beau visage de Renato, tellement pareil à celui de son frère, penché vers elle... Et un jet de lumière irradiia les prunelles voilées, tandis qu'une sorte de faible cri jaillissait des lèvres... Puis des paroles entrecoupées :

— Hubert ! Hubert ! Enfin tu es revenu !... Tu viens me chercher, mon bien-aimé... C'est bon !... Je suis si fatiguée... Emmène-moi... mon Hubert... Tout est bien !...

La voix n'était qu'un murmure, mais les mots étaient distincts et la pensée semblait sortir des limbes, revenir vers la vie... Après un silence, elle répéta encore :

— Emmène-moi ! Hubert... Je ne puis plus bouger... Prends mes lèvres... pour me

rendre la force... Je suis à toi, toujours...

Et la bouche s'entr'ouvrait avide, appelant celle de l'homme courbé vers elle.

Renato, dominé, s'approcha plus encore... Mais sa bouche ne toucha pas la bouche où errait la clarté frémissante d'un sourire. Avec une douceur infinie, il murmurait, tremblant en tout son être :

— Non pas Hubert, mon enfant chérie, mais Renato que vous avez appelé... qui a tardé à venir... parce qu'il était à Rome...

De sa voix lointaine, elle répéta :

— Renato... Pas Hubert!... Renato! à Rome...

Puis, comme si elle se souvenait tout à coup, elle continua :

— Renato! Enfin!... Trop tard maintenant! J'ai fini de lutter... Tout est bien!...

Désespérément il prononça, et son accent était une caresse :

— Ne vous tourmentez plus, mon amour... Soyez bien en paix... Je ne vous quitterai plus! A la place d'Hubert, je vous garderai,... pour que vous redeveniez heureuse...

Elle posa, sur lui, le regard profond qui semblait arriver de si loin; et, une fois encore, répéta les mots qui lui revenaient comme l'expression suprême du sentiment dont son âme était remplie.

— Tout est bien... Il n'y a rien eu de mal qui m'ait séparée de toi, Hubert... Je suis heureuse...

Agenouillé près d'elle, il baisait les mains inertes comme si la paralysie les eût saisies. Mais un coup heurta doucement la porte. Il se dressa. Était-ce enfin le médecin qu'il espérait à chaque minute, déchiré par l'angoisse ?

Le voile blanc de l'infirmière apparut dans l'écartement de la porte. Elle lui tendit une carte et murmura :

— Ce monsieur demande s'il pourrait un instant vous parler ? Monsieur.

Il lut « Ronald Hoxton ».

Par Mlle Octavie, il connaissait le nom, les services rendus par cet étranger, à la femme isolée que tous avaient abandonnée ; et il sortit de la chambre, domptant le sursaut de jalousie qui avait bondi en lui. L'Américain, les traits tendus jusqu'à la dureté, attendait ; mais sa voix brève était altérée singulièrement quand il interrogea :

— Est-ce vrai qu'il y ait un peu de mieux ? comme le dit l'infirmière. *Elle* a repris connaissance ?

— Du mieux ?... Elle me paraît très mal. Mais je ne suis pas médecin.

Un imperceptible silence. Puis Renato poursuivit, se souvenant de ce que cet inconnu avait fait pour Roseline :

— Je vous remercie, au nom de ma famille, de l'appui que ma belle-sœur, Mme de Morgane, a... généreusement... trouvé en vous ; alors que nous étions loin d'elle...,

par suite, ne pouvions immédiatement l'aider.

Hoxton s'inclina, raidi sous la violence de l'émotion.

— Je suis très heureux d'avoir eu l'occasion d'obliger un peu Mme de Morgane, — surtout maintenant que je la connais mieux ! La rencontrant chez des amis communs, j'avais tout d'abord été attiré par sa beauté, sa grâce... — Aujourd'hui, je sais tout ce qu'elle vaut. Je n'ai jamais, de ma vie, rencontré une femme qui mérite, par son courage, plus d'admiration et de respect.

Il se tut ; et, une seconde, les deux hommes se considérèrent ; soudain rapprochés par l'hommage rendu, dont Renato sentait la sincérité. Il tendit la main à Hoxton ; et celui-ci alors, demanda presque suppliant :

— Est-ce que je pourrais baiser la main de Mme de Morgane, avant... avant... de partir?...

L'un comme l'autre, ils avaient la pensée que c'était d'un adieu suprême qu'ils s'agissait.

Renato inclina la tête et rentra dans la chambre ; — la chambre offerte par Ronald Hoxton, au seuil de laquelle celui-ci se refusait le droit d'entrer librement.

De nouveau, Roseline semblait retombée dans le monde invisible qui n'appartenait plus à la vie. Pourtant le bruit des pas, des voix même assourdis, arrivait jusqu'à elle. Encore une fois, le regard lointain s'anima :

— Ronald Hoxton!... Je suis reconnaissante...

Puis elle se tut, sans force, sentant à peine sur ses doigts le baiser qui s'appesantissait...

Elle murmura :

— Renato, vous êtes là, n'est-ce pas? Ne me quittez pas... Vous avez été si bon... Je vous aime, mon frère Renato.

Elle laissa retomber ses paupières, dont les cils traçaient une ombre douce sur les joues décolorées.

.....
Et jamais plus, ni ses yeux, ni son cœur tourmenté ne se rouvrirent aux choses et aux tendresses de la terre...

Juillet 1932.

